

**FNA 1659-Poupée
aux yeux morts 3-
Les futurs
mystères de Paris**

Roland C. Wagner

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

ROLAND C. WAGNER

LES FUTURS MYSTÈRES DE PARIS

Poupée aux yeux morts — 3



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

LES PIRATES



AMIRAL BENBOW'S PRODUCTION

Roland C. Wagner

LES FUTURS MYTÈRES DE PARIS

Poupée aux yeux morts – 3

1988/12 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1659

ISBN : 2-265-04019-3 ISNN 0768-3014

Illustration ; Mandy

ABP numérise des livres, des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos,
relecture par Wellan
merci.

DU MÊME AUTEUR

DANS LA MÊME COLLECTION

Un ange s'est pendu

La mémoire des pierres (Poupée aux yeux morts – 1)

Prisons intérieures (Poupée aux yeux morts – 2)

Roland C. Wagner

LES FUTURS MYSTÈRES DE PARIS

poupée aux yeux morts – 3

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1988 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-04019-3

ISSN 0768-3014

« Little girl I wrote this song for the days
For the days when you won't understand me
I don't know how's your world today
But I tried to take it from my dreams. »

(Vietnam Vétérans)

« Too late ! With my balance gone,
dead-eyed doll,
I'm falling, falling
Back to where I began... »
(Peter Hammill)

Pour Cathy.

CHAPITRE PREMIER

Il avait plu une bonne partie de la nuit mais, le matin venu, le contrôle climatique réussit à reprendre les choses en main. Les lourds nuages chargés d'orage furent repoussés en Méditerranée par une zone de hautes pressions venues de l'ouest. Quand je m'éveillai, vers onze heures, un soleil ardent achevait de dissiper les brumes légères qui planaient encore sur Paris.

Je m'assis au bord du sommier, la tête lourde. Sue devait être levée depuis un bon moment ; sa place dans le lit avait eu le temps de refroidir. Je me traînai jusqu'au petit lavabo fendillé et me passai la tête sous le robinet. L'eau, bien que déjà tiédie, acheva de me réveiller. Je m'ébrouai, me séchai rapidement les cheveux et enfilai mes vêtements avant de descendre prendre mon petit déjeuner.

Sue achevait le sien dans le fond de la salle à manger proprette. Il y avait de la confiture dans les mèches multicolores qui pendaient de part et d'autre de son visage ; une large tache de café s'étendait sur la nappe près de son coude gauche. Sans doute éprouvait-elle une certaine difficulté à réapprendre les gestes élémentaires ; après tout, ce corps n'était redevenu pleinement le sien qu'une dizaine d'heures auparavant.

Nous échangeâmes quelques banalités. Je n'avais pas encore réalisé que tout était fini, que j'avais réussi. Instinctivement, je continuais à surveiller Sue du coin de l'œil, bien qu'elle ne présentât plus le moindre danger. Débarrassée de sa personnalité de surface, hors de portée du gardien intérieur des condits, elle pouvait enfin redevenir elle-même, après un demi-siècle d'inactivité forcée.

Le salvoïde ne tarda pas à se joindre à nous. Vêtu d'un incroyable peignoir mauve fluorescent, il tirait de grosses bouffées d'une pipe bourrée de salsepareille. Des cernes violacés assortis à son déshabillé creusaient ses joues amaigries, mais il paraissait malgré tout en bien meilleure forme que la veille. Sans doute le traumatisme d'avoir tué un homme s'était-il quelque peu estompé durant la nuit.

— J'ai réfléchi, dit-il en se servant un grand bol de lait froid. Nous

n'aurions jamais dû nous séparer, mes frères et moi.

— Tu vois une autre solution ? Vous ne vous compreniez plus. Vous ne vous *supportiez* plus.

— Que s'est-il passé, exactement ? interrogea Sue.

Captive de sa prison mentale, elle n'avait pu recueillir que des informations fragmentaires au sujet de l'univers qui l'entourait en général – et des salvoïdes en particulier. Je lui contai donc leur histoire. Peu après les élections qui avaient vu la défaite des Néopurs, un fouineur nommé Victor Maguet avait découvert quelques cellules et l'enregistrement mémoriel du premier salvoïde, cet humoriste au nom oublié disparu dans le courant du XXI^e siècle. Ce coup de chance, allié aux récents développements technologiques, lui avait permis de réaliser cinq cents clones de cet individu mystérieux – doubles dont la drôlerie n'avait rien à envier à celle de leur « ancêtre », puisqu'en un certain sens tous étaient l'original.

Ces clones, dénommés salvoïdes à cause de leurs *salves* de jeux de mots, devinrent très vite une attraction décadente pour soirées huppées. On louait un salvoïde comme autrefois un pétomane ou un pianiste virtuose. Pendant dix ou quinze ans, cette affaire avait été un authentique filon pour Maguet ; les salvoïdes faisaient les clowns et il n'avait qu'à empocher la recette. Mais ces derniers temps, peut-être à cause de cette Perturbation qui s'approchait de la Terre, les clones s'étaient rebellés. Être traités en simples objets, en biens mobiliers, leur paraissait désormais insupportable. Ils voulaient être libres, obtenir le statut d'humains à part entière. Ils choisirent donc de s'évader à la moindre occasion – ce qui, au début, ne leur posa guère de problèmes. Dès lors, les finances de l'Agence de Location des Salvoïdes connurent une baisse sensible, car Maguet n'osait plus louer un seul clone. Il en était arrivé à la décision de les anéantir, quand le salvoïde évadé présentement assis à notre table avait mis fin à son existence, à l'aide d'un calembour assassin.

Les barbus avaient ensuite tenu une assemblée générale, théoriquement destinée à dégager les orientations de la lutte qu'ils s'apprétaient à mener en vue d'obtenir la reconnaissance de leur statut d'êtres humains. Mais si chaque clone, au départ, constituait une copie conforme de l'original, l'expérience acquise depuis les avait peu à peu éloignés les uns des autres. Devenus incapables de communiquer, les salvoïdes s'étaient disputés, puis séparés¹.

Et à présent, en ce matin du dernier jour du Carnaval, cinq cents barbus à l'humour dévastateur erraient, libres, dans les rues de Paris. Une perspective inquiétante quand on savait de quoi étaient capables les salvoïdes.

— Et de quoi sont-ils capables ? demanda Sue.

— De te filer des hallus, fillette, répondit le barbu avant d'engloutir

une énorme bouchée de pain tartiné de rillettes sur lit de confiture. On est dix fois plus hallucinogènes qu'un pied de datura. Et c'est pas fini ! Tu vas voir...

— As-tu une idée de ce que vont faire les autres ? coupai-je.

— Les cons. Ils ne savent faire que ça.

— Tu es dans le même cas.

Il secoua vigoureusement la tête.

— J'ai changé. C'est la mort de Maguet... Je crois qu'en fait, je me suis rapproché de l'original. Des réalités. Si nous étions restés unis...

— Vous vous seriez entre-tués.

— Avec des jeux de mots, compléta Sue.

Le salvoïde détourna le regard.

— Vous eussiez pu vous épargner de me le rappeler. *Le rire qui tue*... Un bon titre de roman populaire, non ? Et si le rôl ment, on ne peut plus faire confiance aux bouchers !

Je fis la grimace. Il était trop tôt pour que je sois en état d'apprécier un jeu de mots de ce genre. Je finis mon café et allumai une cigarette. Décidément, je ne parvenais pas à réaliser que j'avais enfin atteint le bout du tunnel. Jusqu'ici, j'avais vécu obsédé par l'idée que je devais libérer Sue de la seconde personnalité parasite qui l'étouffait. Maintenant que j'avais réussi, je me sentais vide et indifférent. Comme si le but avait, au fond, bien moins compté que la quête elle-même.

Je m'étais battu pour oublier ma vieillesse.

Sue avait entraîné le salvoïde dans une discussion enflammée au sujet des innombrables perversions du langage inventées – ou répandues – par les clones. La linguistique l'avait toujours passionnée. Je me rappelais encore sa déception le jour où elle avait appris qu'elle n'avait pas le droit de l'étudier à l'université. Mais elle pouvait encore rattraper le temps perdu ; elle avait des dizaines d'années devant elle. Tandis que moi...

— Je vais appeler Manuel, dis-je en me levant.

— Tu lui enverras le bonjour, lança machinalement Sue.

— Je n'y manquerai pas, répondis-je avec un sourire.

J'avais passé une bonne partie de la nuit à lui raconter le combat qu'il m'avait fallu mener pour la libérer du gardien, ce *Gestalt* vraisemblablement artificiel qui chapeautait les personnalités de surface des condits. Elle était donc au courant de tous les détails de mes péripéties, de la première intervention du fouinain dans les Bas-Quartiers de Sahara Beach, à cette lutte mentale insensée, en forme de spectacle de cirque, à l'issue de laquelle son esprit emprisonné avait réussi à reprendre le contrôle de son corps. Mais sa réaction la plus inattendue avait été son absence quasi totale de surprise lorsque je lui avais appris l'existence de la Perturbation et de la mutation accélérée

des lois naturelles qu'elle engendrait.

Un demi-siècle durant, Sue avait attendu la Perturbation – qui représentait sa libération. Elle l'avait attendue comme elle m'avait moi-même attendu, comme les survivants de la révolte mexicaine attendaient depuis des lustres que le soleil se lève à l'ouest. Elle l'avait appelée, désespérément, sans même en connaître la nature, et la Perturbation était venue, répondant à son appel.

Parfois, il lui était même arrivé de souhaiter la mort, mais elle ne voulait pas en parler. Le souvenir de la rue des Fleurs était encore trop frais dans sa mémoire ; il lui faudrait des mois, voire des années pour recomposer et rééquilibrer sa personnalité lapidée par une trop longue période de souffrance intérieure.

C'est un Manuel Garvey épuisé qui répondit à mon appel. La sénilité accélérée, inscrite dans son patrimoine génétique par les biologistes néopurs, était en train d'avoir sa peau. Le spectacle mégalomane qu'il allait présenter le soir-même serait son chant du cygne. À moins que, là encore, la Perturbation ne bouscule le schéma préétabli pour lui en substituer un autre, pour le moment imprévisible.

— J'ai eu vent de tes exploits, commença-t-il. Bravo. Mais comment as-tu réussi à t'échapper de Sahara Beach ? On m'a raconté une histoire invraisemblable, comme quoi tu aurais disparu dans un éclair de lumière blanche suivi d'un nuage de fumée...

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire avant de lui raconter mon voyage à travers les jeux d'arcade et les événements consécutifs. Il eut bien du mal à me croire, mais il s'y força, parce que le monde était devenu si bizarre, ces derniers temps, qu'il était plus facile de croire que de douter.

— Dingue, commenta-t-il. Complètement délirant. Mais bon, à partir du moment où les jeux de mots se mettent à devenir mortels... À propos, tu sais que l'Intérieur vient de mettre à prix la tête des salvoïdes ?

— Complexe de Frankenstein, assurai-je. La créature qui se retourne contre son créateur. Ça leur passera. De toute façon, je ne crois pas qu'il faille se faire du souci pour les salvoïdes. Même isolés, ils sont tout à fait capables de se défendre. (Je marquai une pause.) Enfin, voilà. Tout est bien qui finit bien dans le meilleur des mondes possibles et tout ça, et tout ça...

— Tu oublies un détail. Merteuil Filvini.

J'attendis qu'il continue, mais il ne paraissait pas décidé à le faire. J'insistai :

— Eh bien, quoi, Merteuil Filvini ? Il n'est pas avec les autres Néopurs ?

— Il a blessé un balayeur de l'astroport de Bordeaux pas plus tard que ce matin. Branche-toi sur HektaVisi à midi, tu auras tous les détails. Les caméras de bord ont enregistré l'affaire du début jusqu'à la fin. Un joli document à sensations. Et pour ne rien gâcher, les Néopurs y sont parfaitement ridicules. Ils ont tous l'air de faire dans leur froc !

Je jetai un coup d'œil à l'horloge incrustée dans le socle tridi. Midi moins huit. Inutile de traîner avec Manuel, maintenant que je lui avais fourni les informations essentielles. Il ne restait qu'à prendre rendez-vous pour le spectacle.

— Et la longue-vie ? s'écria-t-il, me rappelant soudain que le libre arbitre de Sue n'était pas l'unique objectif de ma quête.

— Fiasco. À moins que tu ne tiennes à devenir esclave.

— Elle serait indissociable du conditionnement ?

— Tout semble l'indiquer. Les condits ne vieillissent pas parce que leur personnalité de surface n'a aucune conscience du temps.

— Comment va Sue, au fait ?

— Assez bien pour t'envoyer le bonjour. Elle est solide, tu sais. Plus solide que moi. On a parlé presque toute la nuit. C'était comme avant, vraiment... Pour te dire, on n'a même pas... L'attente est finie, tu comprends cela ? Pour moi, pour elle... Cinquante années d'attente se sont achevées cette nuit.

— Pénélope et Ulysse battus à plates coutures. (Manuel baissa les yeux.) N'empêche que vous allez former un drôle de couple, tous les deux... Vous pourriez entrer dans la légende, tu sais ? Comme Pelléas et Mélisande, Harold et Maud, Bouvard et Pé...

— Comment fait-on pour se retrouver, ce soir ?

— Le spectacle commence à la nuit. Vers vingt-deux heures. Je suis déjà sur place, d'ailleurs. J'ai fait relayer ma ligne tridi. Ecoute, le plus simple, c'est de se voir après. Je laisserai des consignes au service d'ordre pour que tu puisses entrer.

— Je serai accompagné.

— Aucun problème. Viens avec autant de personnes que tu veux. (Il m'adressa un clin d'œil.) Ça me fait plaisir, tu sais... Vraiment. Je ne croyais pas que tu y arriverais.

— Moi non plus, à vrai dire. Quand tu m'as refusé ton aide... Bon, c'est le passé. De toute façon, tu n'es pas responsable.

Manuel, comme tant d'autres, était une victime de la rigueur des lois néopures – une rigueur qui ressemblait souvent à de la cruauté. Dénoncé pour avoir fait de la musique sans licence, il avait été placé devant un choix cornélien : l'exil Outre-Ciel ou une petite opération voisine de la lobotomie, sans incidence sur sa personnalité mais qui l'empêcherait désormais de causer du tort aux Néopurs. Trop attaché à la Terre pour accepter l'idée de passer plusieurs décennies congelé dans la soute d'un voilier interstellaire, Manuel avait opté pour la

seconde solution. Ce qui expliquait pourquoi, quelques jours auparavant, il s'était avéré *incapable* de m'aider, malgré son désir de le faire. Quelque chose en lui, un verrou posé sur son esprit le lui interdisait, puisque c'était aux Néopurs que j'allais m'attaquer.

Il m'adressa un sourire reconnaissant.

— Le départ des Néopurs m'aura sûrement libéré. Désormais, ce serait difficile de leur porter atteinte, là où ils sont.

— Reste Filvini... D'ailleurs, il est presque midi. Je te laisse. On se voit ce soir *backstage*.

— À ce soir.

Dans la salle à manger, le salvoïde et Sue parlaient de choses et d'autres autour des reliefs du petit déjeuner. J'allumai le socle tridi posé au centre de la pièce. Le générique des informations d'HektaVisi s'achevait sur un point d'orgue sonore et lumineux.

— *Le gros titre de cette édition est évidemment la fuite des derniers dignitaires néopurs, qui a connu une tragique conséquence à l'astroport de Bordeaux, où un homme a failli mourir de la main d'un Pur – Merteuil Filvini qui était jusqu'à hier l'un des dirigeants de l'Office Pour l'Expansion Humaine, annonça un présentateur aux boucles rose bonbon. Mais, d'abord, un bref rappel des événements des derniers jours...*

Point lumineux suivi d'une traînée de flammes, une nef de transit atmosphérique s'élevait dans le ciel du soir, au-dessus de l'astroport de Sahara Beach. À bord de cette navette, indiqua le journaliste, se trouvaient trois cents dignitaires néopurs. Arrivés en orbite, ils monteraient à bord du *Salem*, un long-courrier de six millions de tonnes. Quand ces images avaient été prises, deux autres navires, le *Wertheimer* et le *Mayflower* s'éloignaient déjà de la Terre de toute la puissance de leurs propulseurs. Ils ne déploieraient leurs grandes ailes photosensibles qu'une fois atteinte la vitesse de deux cent cinquante mille kilomètres par seconde.

À bord de cette navette, la dernière à quitter la Terre, se trouvaient les plus hauts dignitaires – et notamment Hector Danteres, Pur des Purs, Purificateur des Purificateurs, qui dirigeait le mouvement depuis la victoire expansive. Les rats fuyaient le navire en compagnie de leur capitaine. Le commentaire, franchement sarcastique, était accompagné d'images de l'intérieur de la navette. Comme me l'avait signalé Manuel, les Néopurs ne paraissaient guère à l'aise ; trois navettes s'étaient en effet écrasées au sol durant l'évacuation.

Le Pur des Purs ôta ses sangles et quitta la cabine, aussitôt imité par l'ensemble des passagers, à l'exception d'un homme au teint d'hépatique assis au cinquième rang. Je reconnus Filvini avant même que le présentateur ne l'identifie à l'intention des spectateurs. Sur son visage se succédaient des expressions fugitives – indifférence, colère,

effroi, haine, terreur.

— *Vous constaterez à quel point cet homme semble malade, insista le journaliste. D'après les psychiatres qui ont étudié ces images, il souffrirait d'une forme chronique de schizophrénie subaiguë...*

Filvini se leva enfin et marcha lentement vers le sas, sous le regard d'un steward somnolent. Arrivé devant le seuil, il s'immobilisa à nouveau, les bras ballants, le regard vide.

— Ça ne va pas, monsieur ? s'enquit le steward.

Filvini se tourna vers lui et le toisa avec froideur.

— Mais si, ça va très bien. Je réfléchissais.

Il posa un pied dans le sas, mais son autre jambe se rejeta en arrière, lui faisant effectuer un grand écart qui lui arracha un grognement de souffrance. Le steward se précipita pour l'aider à se relever. Le bras gauche de Filvini s'accrocha à son épaule tandis que le droit battait furieusement l'air, cherchant à frapper l'homme. Celui-ci réagit instinctivement. Son poing percuta la mâchoire du Néopur – qui s'effondra.

Le steward émit un « Merde ! » retentissant. Il venait de se mettre dans une situation on ne peut plus délicate. Frapper un dignitaire du mouvement était un crime majeur et le commentateur s'attarda sur ce point, décrivant en détail quelques-uns des châtiments néopurs, tandis que l'homme affolé tirait le corps de Filvini jusqu'à une petite cabine dont il ferma la porte à clef.

— *Si Merteuil Filvini, l'un des responsables de l'Office Pour l'Expansion Humain et souffre d'une telle psychose, repris le journaliste, il est inutile de se demander pourquoi les Néopurs ont pris la fuite.*

Apparemment, la pratique du Néo-Puritanisme n'engendre pas la santé mentale...

« Cette scène, qui s'est déroulée cette nuit peu après minuit, heure de Paris...

Je décrochai subitement. Je venais de réaliser que j'étais en quelque sorte responsable du retour forcé de Filvini. Si je ne l'avait pas rencontré, lors de mon intrusion dans les prisons intérieures, si je ne l'avais pas poussé à se rebeller contre le gardien, il serait en ce moment à bord du *Salem* qui, disait le journaliste, s'éloignait à présent de la Terre, tournant résolument le dos au Bouvier. Le présentateur n'avait pas tout à fait tort : Filvini présentait de nombreux symptômes de schizophrénie. Mais il s'agissait des conséquences de la lutte qui se déroulait au plus profond de lui-même, suite à mon exhortation.

Le gardien devait être fou de rage.

Le socle tridi montrait à présent un homme vêtu d'une combinaison du Service de l'Hygiène, qui secouait Filvini étendu sur une couchette. Le Néopur ouvrit les yeux, repoussa faiblement le nettoyeur.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? demanda celui-ci.

— Je me demande, aussi... Lanavette est toujours amarrée au *Salem* !

— Le *Salem* ? Il est déjà sorti d'orbite. Vous deviez y embarquer ?

Un gros plan mit en évidence les palpitations de la pupille de Filvini tandis qu'il demandait :

— Où suis-je ?

— À l'astroport de Bordeaux. Comment vous sentez-vous ?

Filvini se leva. Il vacilla et dut se raccrocher à l'épaule de son interlocuteur.

— Je dois rejoindre le *Salem*.

— Vous prendrez le prochain vol...

— Il n'y aura pas de prochain vol ! Jamais ! Nous allons tous y rester ! Cette flotte étrangère...

— Calmez-vous. Vous êtes sûr que ça va ?

Filvini s'écarta vivement de l'homme.

— Oui, oui... Ça va ! Ça va même très bien ! Je devrais être à bord du *Salem*, avec mes pairs, et je me retrouve sur Terre – mais tout est parfait ! C'est votre faute !

— Hé ! Moi, j'y suis pour rien, dans vos affaires...

— Vous y êtes tous pour quelque chose. Parce que vous n'avez pas voulu de moi.

C'était le gardien qui parlait, j'en eus immédiatement la certitude.

Filvini sauta à la gorge de son interlocuteur, lui brisa le nez d'un coup de tête puis entreprit de le secouer en le bourrant de coups de poing. Soudain, il cessa de frapper, et je sus que le véritable Filvini remontait à la surface. Il regarda avec effroi ce que *l'autre* avait fait, le sang qui tachait ses mains et sa robinforme. J'en avais mal pour lui.

— *C'est sur cette image que s'achèvera ce reportage*, intervint le présentateur qui s'était tu durant toute cette scène. *L'image de ce que l'on prenait jusqu'ici pour une impossibilité : un criminel néopur... Elle constitue la preuve de l'inefficacité des méthodes employées par les Purificateurs. D'ores et déjà, des enquêteurs épluchent les rares documents que, dans leur hâte, les Néopurs ont oublié de détruire ; leurs conclusions sont encore tenues secrètes, malheureusement, mais l'on chuchote que les Purs et leurs séides se sont enfuis à la veille d'un coup d'État qu'ils préparaient depuis leur défaite. Nous vous donnerons plus de détails dans nos éditions ultérieures...*

« *Autre gros titre de l'information, la disparition des salvoïdes...*

— Tu me raconteras, dis-je au barbu en déshabillé fluorescent, avant de quitter la pièce en compagnie de Sue.

Nous suivîmes une ruelle sinueuse jusqu'aux bords de la Bièvre où nous nous étendîmes. La petite rivière, détournée au XII^e siècle, transformée en égout à ciel ouvert, puis recouverte à cause de la

pestilence, avait retrouvé son cours primitif l'année précédente, quand on avait décidé de réaménager ce secteur de Paris. Ce qui avait impliqué de transformer certaines rues en canaux, de redessiner le lit originel à travers le Jardin des Plantes et d'abattre quelques immeubles sans intérêt historique, pour y parvenir, mais le résultat était à la hauteur de l'entreprise. La municipalité avait su créer une ambiance relaxante, presque campagnarde malgré l'omniprésence de la ville.

— Tu as compris ce qui est arrivé à Filvini ?

— Le gardien a fait des siennes ?

— Il doit être dans une colère noire.

— Contre toi ?

Je hochai la tête.

— Filvini devait partir avec les Néopurs. En lui suggérant de lutter, j'ai contrarié ce projet – celui du gardien.

— Tu crois qu'il va essayer de... se venger ?

— Il en est capable. Rappelle-toi ta conduite, pendant notre fuite... Le gardien s'acharne sur moi. Depuis le début. Et je ne comprends pas pourquoi.

— Pour la même raison que le fouinain s'intéresse à toi.

Je restai un instant muet. À nouveau, le spectre de mon long voyage solitaire se dressait devant moi. Le gnome me l'avait dit, j'étais en quelque sorte « sensibilisé » à la Perturbation, parce que j'avais été au-devant d'elle à bord du *Niagara*, que j'en avais eu un avant-goût. Et cette sensibilisation, cette préparation à affronter les événements irrationnels, faisait de moi l'allié du fouinain – et donc l'ennemi désigné du gardien.

— D'accord, acquiesçai-je. Mais quelle est cette raison ? Elle a un rapport avec mon voyage, je le sais, avec les vingt-quatre ans que j'ai passés dans la zone précédant immédiatement la Perturbation. Mais je ne vois pas lequel...

— Si tu *comprendais* la Perturbation, la solution t'apparaîtrait immédiatement.

— Pour toi, tout à l'air simple...

— Mais c'est simple ! Il nous manque certains détails, voilà tout. Quand nous les aurons...

— Je n'ai pas l'intention de continuer à chercher. J'avais deux objectifs : te libérer du conditionnement, du gardien, et découvrir la vérité au sujet de la longue-vie. Maintenant, j'ai envie de me reposer.

— Alors que le gardien incarné en Filvini va te traquer à mort ?

Quelque chose se tordit dans mon estomac.

— J'essayais de ne pas y penser. Tu crois que je suis forcé d'aller de l'avant ?

— Tu vois une autre solution ?

Je n'en voyais pas. Sue me prit dans ses bras et m'embrassa dans le cou. Je me sentis fondre. J'avais envie de tendresse, et non de poursuivre une chimère. Je glissai une main sous son t-shirt pour la caresser et constatai qu'elle avait mis un soutien-gorge, pour la première fois depuis cinquante ans. La fille de joie hautaine et agressive, femme-objet impossible à saisir, était redevenue l'adolescente pudique de l'Ère néopure.

Le souvenir m'emporta dans son tourbillon.

J'avais rencontré Sue l'année de nos seize ans. Je ne connaissais pas encore Manuel, ni Luc et Francis, les deux autres futurs « programmeurs sauvages », avec lesquels je devais pirater quelques centaines d'ordinateurs avant de partir à bord du Niagara.

Les circonstances de cette rencontre paraîtraient banales de nos jours mais elles avaient tout d'exceptionnel durant l'Ère néopure. Il s'agissait en effet d'une fête d'anniversaire copieusement arrosée. Bien que l'alcool fût difficile à se procurer, il y avait là de quoi soûler toutes les personnes présentes. Notre hôte, un casse-cou de dix-huit ans qui devait être exécuté trois ans plus tard pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, avait découvert une centaine de bouteilles de vin dans la cave d'une cité abandonnée de la grande ceinture de Paris. La plupart étaient imbuables, mais bordeaux et bourgognes avaient fort bien supporté de vieillir durant un bon siècle. Au bout d'une heure, nous présentions tous les symptômes d'un état d'ébriété avancé – un crime suffisant pour nous envoyer dix années dans un quelconque bagne astérien.

Je divaguais en compagnie d'une adolescente que je savais nue sous sa robinforme, quand Sue était arrivée, escortée par un échalas boutonneux que j'avais à peine remarqué. Il faut dire que Sue attirait irrésistiblement l'attention ; la plupart d'entre nous n'avaient jamais vu de métis, de l'un ou l'autre sexe. Les unions entre races différentes étaient rarement fécondes ; de plus, les Néopurs les déconseillaient fortement, pour des raisons idéologiques.

Nous n'avions d'yeux que pour sa chevelure multicolore et sa peau légèrement hâlée. Je ne fus pas le seul à abandonner la fille avec qui je me trouvais pour essayer d'approcher la nouvelle venue. Sue n'était pourtant pas particulièrement jolie. Le dessin de son visage aurait même été quelconque, sans ce nez surprenant, d'une forme qui dénotait un patrimoine génétique extraterrestre. Il y avait aussi ces cheveux où se mêlaient les teintes les plus diverses, du noir aile-de-corbeau au blond platine.

Sue n'avait rien d'une vamp, mais elle était unique.

Je me retrouvai très vite en grande conversation avec le chaperon boutonneux. Il s'appelait Ernest et devait être émasculé l'année suivante pour avoir eu des rapports sexuels hors mariage. Sue, sa cousine – étrange

comme certains cas de figure se répètent, tant dans les romans que dans l'existence –, avait vécu jusque-là à l'ambassade yelle, où était employée sa mère. Le contrat de celle-ci s'était achevé, elle avait choisi de rester sur Terre avec son mari, un Purificateur Tertiaire aux idées avancées. Ils avaient donc quitté la Nouvelle Rome, qui dressait ses immeubles cubiques d'une laideur toute néopure au bord du désert de Gobi, pour venir s'installer à Paris.

J'en savais assez pour passer à l'assaut. Mais j'étais trop ivre pour faire preuve d'efficacité. Malgré mes tentatives, je ne parvins pas à attirer l'attention de Sue. Ces échecs répétés me démoralisèrent suffisamment pour que je continue à boire sans retenue. Je ne tardai pas à m'effondrer dans un coin, malade comme un chien.

Quand je revins à moi, un étau d'acier glacé autour des tempes, Sue essuyait la vomissure à l'odeur vineuse dont était couverte ma robinforme. Je la regardai, balbutiai quelque chose de vague et me détournai pour vomir à nouveau.

Ce fut elle qui me ramena chez mes parents. Ma mère était une brave femme un peu simple, que la moindre transgression des lois mettait dans un état de terreur hystérique. Mon père, colosse prématurément chauve, n'avait aucune opinion sur la question, mais il connaissait les risques. Sue trouva les mots justes pour m'éviter leur colère.

Nous nous revîmes à plusieurs reprises durant l'été, toujours par hasard. Ernest m'avait trouvé sympathique et de bonne compagnie ; il m'intégra à sa bande de copains, dont Manuel faisait déjà partie. Nous nous livrions à des activités saines et légales – sport, bricolage, maçonnerie... Curieusement, je me retrouvai souvent à côté de Sue et, s'il arriva parfois qu'une main s'attarde lors de l'échange d'une truelle contre un marteau, rien de bien net ne s'était encore passé entre nous quand arriva la rentrée des classes.

Sue et moi avions le même âge ; nous nous retrouvâmes donc dans la même unité d'études, perdus au milieu d'un millier d'autres adolescents. Mais, tandis qu'elle travaillait avec acharnement pour obtenir à la fin de l'année la mention qui lui permettrait de se spécialiser en linguistique, je jouais les cancre et les perturbateurs, séchant les cours pour aller pianoter sur les ordinateurs – dont l'usage m'était interdit – en compagnie de Manuel et d'un troisième rebelle nommé Francis.

Les sanctions n'avaient pas tardé ; nous avons été expulsés du lycée juste avant les vacances du Jour de l'An – les Néopurs avaient supprimé Noël du calendrier, ainsi que toutes les autres fêtes religieuses, d'ailleurs.

En quittant le lycée ce jour-là, nous n'avions pas vraiment le moral. Mais Sue m'attendait sur le chemin du retour, assise sur un banc à l'entrée de notre rue. Elle s'était levée à mon approche et ses lèvres avaient furtivement baisé les miennes quand nous nous étions retrouvés face à face.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, avais-je dit, mal à l'aise.

— C'était aujourd'hui ou jamais. Nous n'aurons plus beaucoup d'occasion de nous voir... « normalement », maintenant. Ernest ne sera plus autorisé à te fréquenter quand ses parents seront mis au courant... À propos de parents, vas-y franchement avec les tiens ; ils comprendront.

— Mon père va me tuer ! Les études, pour lui...

— Explique-lui que c'est l'informatique qui t'intéresse.

— Tu parles ! Une matière réservée ! Ça ne ferait qu'aggraver les choses.

— Pauvre Kerl... Tu connais bien mal les gens qui t'entourent. Peut-être parce que tu ne sais pas les regarder. Fais ce que je t'ai dit et tout se passera bien.

J'avais suivi son conseil, passablement inquiet. Mais elle ne s'était pas trompée. Après m'avoir sermonné, mes parents m'avaient même encouragé à continuer la programmation, alors que je n'en avais absolument pas le droit. Ils pensaient que cela pourrait me servir et ils n'avaient pas tout à fait tort.

Les trois années qui nous séparaient de mon départ

— mais j'ignorais alors que j'allais partir – furent à la fois délicieuses et douloureuses. Délicieuses parce que nous nous aimions et qu'être ensemble représentait alors notre seul véritable but. Et douloureuses car nous n'avions pas droit à l'amour – enfin, au sexe, ce qui était presque la même chose.

Enfants de l'Ère néopure, nous ne pouvions en transgresser tous les tabous et interdits. Et tandis qu'une bonne partie des adolescents que nous connaissions prenaient le risque d'être castrés – pour les garçons – ou envoyés dans un In Vivo – pour les filles – nous étions restés vierges.

Jusqu'à la veille de mon départ, où Sue s'était glissée dans mon lit pour une nuit d'amour qui, jusqu'à la semaine précédente, était restée la seule de mon existence.

— Hé, j'en ai une bien bonne !

Je réintégrai la réalité. Sue était toujours blottie contre moi, savourant le plaisir de pouvoir *montrer* que nous étions ensemble. Nous levâmes la tête pour regarder avec amusement le salvoïde qui gesticulait sur le petit pont de fer enjambant la Bièvre. Il nous rejoignit du pas sautillant de celui qui apporte une heureuse nouvelle.

— Le baston d'hier soir a eu des conséquences – je veux dire des suites stupides, hein ? – imprévues. Tous les condits sont libres. Une info de dernière minute, juste après leur reportage débile sur mes frères... On n'a pas fini le compte, mais l'estimation est de six mille pauvres gosses comme Sue et de cinquante ou soixante mille esclaves...

— Quelque chose me dit que le gardien doit *vraiment* t'en vouloir, ironisa Sue.

Nous rentrâmes à l'hôtel. Je me serais bien couché pour dormir une quinzaine d'heures, mais le moment aurait été plutôt mal choisi. Arrivés dans le salon, nous nous effondrâmes sur l'un des divans, devant une bière bien fraîche. J'aurais donné pas mal de choses pour voir apparaître le fouinain ; malheureusement, ce n'était pas non plus le bon moment. Je songeai à provoquer cette rencontre en partant, seul, dans un quartier plus ou moins sordide – puis je renonçai, par lassitude.

L'arrivée de Jeanne nous tira de notre torpeur. Elle s'était levée très tôt pour faire les bouquinistes. Elle nous avait parlé la veille d'un ouvrage, traitant des spectacles de magie et de voyance avant l'Ère néopure, qu'elle avait besoin de se procurer. Sans doute l'avait-elle déniché, car elle tenait à la main une liasse de feuilles manuscrites jaunies par le temps.

— Je n'arrive pas à y croire, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. C'est invraisemblable.

— De quoi parles-tu ? interrogea Sue.

— De ça. Je l'ai trouvé par hasard sous une pile de revues érotiques, quai des Grands-Augustins.

Elle donna le manuscrit à Sue qui y jeta un rapide coup d'œil.

— Mais on y parle de la Perturbation ! s'écria-t-elle.

— Fais voir, dis-je en tendant la main.

— Lis-le à voix haute, que tout le monde en profite, suggéra Sue. Jeanne a tout à fait raison. Ça a l'air bigrement intéressant.

Je bus une gorgée de bière, empruntai la pipe du salvoïde et m'installai confortablement, dans la position d'un conteur de roman anglais, avant d'entamer la lecture du manuscrit.

1 Cf. Prisons intérieures, même auteur. même collection.

CHAPITRE II

Les nefs fuyaient dans la nuit depuis tant d'années que la plupart des équipages n'avaient jamais vu leur monde d'origine. Certains en avaient même perdu jusqu'au souvenir. Mémoires d'ordinateur effacées, livres recyclés en nourriture ou papier hygiénique, tradition orale approximative, ils survivaient plus qu'ils ne vivaient, traqués par cette Perturbation qui les talonnait, ravageant – croyaient-ils – tout sur son passage.

La nef wag était un enchevêtrement de structures plastiques et métalliques sans forme définissable. Seul le bloc-moteur demeurait identifiable, avec ses lourdes tuyères à plasma dirigée vers l'arrière. Le reste dessinait un chaos parcouru de poutrelles et de tubes pressurisés, de câbles et de tuyaux inextricablement mêlés, qui occupait un espace d'environ quinze kilomètres cubes. Les caissons étanches hétéroclites, arrimés en dépit du bon sens, formaient entre eux des angles aberrants.

Pourtant, cette architecture disgracieuse et inefficace avait pour destination d'abriter la vie.

Les Wags ressemblaient aux êtres humains ; leur histoire génétique était sensiblement la même. Au nombre de trois millions, ils s'entassaient comme ils le pouvaient, vivant les uns sur les autres et pratiquant le jeûne plus que de raison. Ils invoquaient d'obscurs motifs religieux pour justifier ces privations répétées, dont la véritable cause était le manque cruel de nourriture ; les plantations hydroponiques et le recyclage systématique ne pouvaient suffire à alimenter une population qui ne cessait de croître depuis des millénaires, à un rythme par bonheur modéré.

Les Wags n'avaient plus de chef depuis longtemps. Lorsqu'il convenait de prendre une décision d'intérêt collectif, comme la réparation d'une passerelle pressurisée ou le nettoyage d'un propulseur, les Lecteurs – les Wags instruits, qui avaient lu à grand-peine l'un des cinq livres préservés du recyclage – se réunissaient, puis dictaient leurs ordres/conseils/suggestions, que les autres suivaient sans discuter, mornes et désabusés, parce que cela devait être ainsi, parce que cela avait toujours été ainsi. Quant aux prêtres, qui célébraient un culte baroque né bien après le départ, ils n'avaient aucun pouvoir et se contentaient de prêcher l'attente et la

résignation.

Le pilotage du vaisseau était assuré par un ordinateur d'un modèle assez proche de ceux qu'utilisaient les Terriens ; les Wags étaient à peine moins avancés qu'eux sur le plan technologique quand la Perturbation avait atteint leur monde. La machine pouvait faire face à toutes les éventualités, grâce à un système expert capable d'apprentissage, qui avait à plusieurs reprises sauvé le navire. Sans relâche, dans ses entrailles peuplées de cristaux aux fonctions analogues à celle de microprocesseurs surpuissants, un programme d'une simplicité presque choquante comptabilisait les jours écoulés et l'avance prise sur le second front de la Perturbation. En unités de mesures terriennes, onze mille deux cent quatre ans s'étaient écoulés depuis le départ, et le vaisseau avait gagné quatre cent soixante-trois mètres.

— Le second front de la Perturbation ? s'écria Sue. Tu ne nous avais pas parlé de ça...

Elle jouait machinalement avec une mèche de cheveux roux qu'elle enroulait autour de son doigt en une spirale flamboyante. Cette manie avait toujours dénoté chez elle une certaine nervosité, que je partageais tout à fait dans les circonstances présentes. Jeanne avait raison : c'était purement invraisemblable. Comment un écrivain de l'Ère néopure aurait-il pu avoir connaissance de l'existence de la Perturbation ? Et surtout, de ce « second front » dont il était question.

— Je ne vois pas de quoi il s'agit. Le fouinain ne m'a jamais parlé de ça. Remarque, vu son habitude de conserver pour lui les informations...

— C'est peut-être ça qui éteint les étoiles, suggéra Jeanne.

— Et qui expliquerait la fuite des nefes ? Non. Dans ce cas, il faudrait admettre que le péril est réel. Et le fouinain...

— Tiens, le fouinain ! Parlons-en un peu, du fouinain ! rugit Jeanne. Lis donc un peu la suite, tu vas avoir des surprises.

Je repris ma lecture.

Les légendes du peuple wag faisaient abondamment mention des petits hommes chauves aux pupilles changeantes qui apparaissaient parfois dans les coursives les plus excentrées du navire, mais nul n'en avait rencontré depuis des siècles. On leur prêtait de curieux pouvoirs et un langage bizarre, essentiellement composé de mots dont la plupart des Wags avaient oublié jusqu'à l'existence. Certains vieillards affirmaient que la venue d'un de ces gnomes – qu'ils nommaient Ñewags, c'est-à-dire n'appartenant pas au peuple des Wags – annonçait un changement ; cependant, les chroniques ne faisaient allusion à aucune modification effective.

Kàd/Ñaeel – dont le nom signifiait Fils-Du-Centième-Jour – ne fut donc pas surpris outre mesure de tomber nez à nez avec un minuscule Ñewag, alors qu'il se dirigeait vers le vaste compartiment étanche périphérique où

croissaient quelques-unes des plantes indispensables à la survie de son peuple. Le jeune Wag s'immobilisa, toisa le petit être chauve et attendit. Selon la légende, il n'était pas bon de parler le premier en de telles circonstances.

— Salut, dit le Ñewag.

— Bonjour, répondit poliment Kàd/Ñaell.

— Tout va comme tu veux ?

— Tout va.

— Tu es chargé de l'entretien des dòws, c'est bien ça ?

Kàd/Ñaell ne conçut aucun étonnement ; cette connaissance instinctive n'était qu'un aspect des pouvoirs du Ñewag.

— Oui. Tu as quelque chose à me dire ?

— Rien de bien particulier... Juste qu'un événement sans précédent devrait se produire prochainement

— C'est ce que tu appelles rien ?

Un sourire déforma les traits élastiques du Ñewag. On eût dit, songea Kàd/Ñaell, l'un de ces pantins aux visages coulés dans une matière malléable qui servaient à amuser les enfants. Il en avait la plasticité et le regard pétillant d'ironie.

— À mon échelle, ce n'est rien.

— Quel genre d'événement ?

— Vous pourrez bientôt quitter le Wag/Wòhl.

Ce terme désignait aussi bien le navire que l'univers. Les Wags connaissaient l'existence de l'espace extérieur, des autres nefs – bien qu'ils n'eussent plus de contacts avec elles depuis des millénaires – et des étoiles, mais le vaisseau était leur univers et il ne serait venu à l'idée de personne d'en sortir ; toutes les réparations étaient d'ailleurs réalisables de l'intérieur.

— Les chroniques disent que c'est impossible, que le Newag/Wòhl est hostile à la vie...

— Le Ñewag/Wòhl n'a rien d'homogène ni d'uniforme. Il est des lieux tout aussi habitables que le Wag/Wòhl... Les planètes...

Le Ñewag avait employé le mot « cawehl » qui désignait indifféremment étoiles et planètes. Kàd/Ñaell ne put dissimuler sa surprise. Il connaissait mal la nature du Ñewag/Wòhl, mais le Wag le plus obtus savait que les astres ne brillaient que parce qu'ils brûlaient.

— Leur surface est trop chaude..., objecta-t-il.

— Je parle des astres froids, répliqua le Ñewag, utilisant un équivalent approximatif Les Wags viennent de l'un d'eux, les chroniques te le confirmeront.

— C'est la première fois que j'entends...

— Demande donc aux Lecteurs.

Kàd/Ñaell secoua la tête, les paupières baissées. Il ne parvenait pas à y croire.

Quand il rouvrit les yeux, le Ñewag avait disparu.

J'interrompis ma lecture, mal à l'aise. Ce texte ne pouvait pas *être* ; il n'existait rien qui permît d'expliquer comment son auteur avait eu connaissance de l'existence de la Perturbation et du fouinain. Mais, en l'absence de toute justification, j'étais obligé de l'accepter tel quel. Pour le moment, du moins. Il existe une explication à tout – enfin, je l'espérais.

— D'accord, dis-je. C'est tout à fait dans la manière du fouinain. La description correspond et, de toute façon, qui d'autre pourrait apparaître et disparaître sans prévenir ? C'est sa signature, sa patte... *L'oracle fantôme* – ça lui irait comme un gant à quatre doigts.

— Ce que je me demande, intervint Sue, c'est ce qu'il fiche dans ce vaisseau. Et, surtout, qui a bien pu écrire ça...

— J'aime bien ces mots barbares glissés dans le texte, commenta le salvoïde en affectant des mines de critique littéraire satisfait. Ça donne du...

— Moi, ça m'a plutôt gênée à la lecture, dit Jeanne. Au début, surtout. Ensuite, on s'y habitue. En fait, il y en a une dizaine, pas plus, dans toute l'histoire.

Le salvoïde tendit la main vers le manuscrit pour y jeter un coup d'œil. Quand il l'eut entre les mains, je le piégeai en lui demandant d'en lire la suite. Il déglutit, se racla la gorge et s'exécuta sans sérieux aucun, grossissant volontairement les défauts du texte qui, dans sa bouche, prenaient des allures d'outrances...

— *Il a dit vrai, confirma Wòña/Dârl, le plus âgé des Lecteurs. Les Wags viennent bien d'un astre froid.*

— *Mais pourquoi n'en avoir jamais parlé ? s'indigna Kàd/Ñaell.*

— *Tout n'est pas bon à dire. Comment les Wags réagiraient-ils s'ils apprenaient que la vie est possible – et peut-être bien plus agréable – hors du Wag/Wòhl ?*

— *Ils voudraient y aller voir...*

— *Voilà. Mais il est impossible de contrôler le déplacement du Wag/Wòhl à travers le Newag/Wòhl. Nous avons oublié depuis des millénaires comment nous y prendre... si nous l'avons su un jour, d'ailleurs. Rien n'est moins sûr.*

— *Tu veux dire que le Wag/Wòhl poursuit son chemin comme un wagonnet sur son rail ?*

— *La comparaison est assez juste. Imagine maintenant ce qui se passerait si tous ces éléments d'information étaient mis à la disposition des Wags.*

Kàd/Ñaell secoua la tête.

— *Je ne sais pas...*

— Il existe un mot pour désigner leur réaction. Kàdâwehl ! La force mal employée, explicita Wôna ! Dârl

— Comment la force pourrait-elle être mal employée ?

— Imagine, par exemple, que Tòw/Kazz veuille utiliser ton cylindre respiratoire parce qu'il a négligé de remplir le sien.

— Je le lui donnerais.

— Même si tu en as toi aussi besoin ?

— Dans ce cas, je lui demanderais d'attendre.

— Admettons maintenant qu'il décide de le prendre malgré tout.

— Il ne ferait jamais ça !

— Bien sûr que non, car on lui a caché la kádâwehl. Mais s'il en connaissait l'existence, il pourrait te donner un coup avec son poing et profiter de ton évanouissement pour te prendre ton cylindre sans ton accord.

— Je comprends, dit Kàd/Ñaell, l'estomac soulevé par ce nouveau concept. Et tu crois que les Wags auraient recours à la kádâwehl s'ils apprenaient qu'il existe d'autres Wag/Wòhl plus accueillants – dans le Ñewag/Wàhl ?

— Ils se sentiraient prisonniers. Oui, je le crois.

— Je ne dois donc pas répéter ce que m'a dit le Ñewag ?

WònalDârl eut un sourire étrange.

— S'il t'en a parlé, c'est que le changement est proche – il te l'a dit, d'ailleurs. Les Ñewags n'ont jamais menti. Notre existence actuelle, qui n'était qu'un stade transitoire, touche à sa fin. Nous allons bientôt quitter le Wag/Wàhl. Ou, plutôt, retrouver un Wag ! Wòhl identique à celui que nous avons perdu il y a bien longtemps... Tu peux donc tout raconter sans crainte. Notre devoir est de préparer les Wags à ce changement. C'est pour cette raison que le Ñewag t'a averti.

— Mais pourquoi moi ?

— Il faudrait que j'en parle aux autres Lecteurs pour te donner une réponse précise... Disons qu'il est possible que ta jeunesse te rende plus sensible à certaines révélations. Tous ceux qui ont rencontré un Ñewag n'avaient pas encore de sexe défini.

Le salvoïde reposa le manuscrit sur ses genoux.

— Je ne peux pas continuer à lire ça. C'est trop grotesque.

— Remarque, tu charges un peu, pouffa Sue, qui me paraissait bien partie pour devenir une fan enragée des salvoïdes et de leur humour. Quel cabotin ! Vous êtes tous comme ça ?

— Je ne trouve pas que ce soit grotesque, intervins-je. Au contraire : c'est bourré de détails intéressants. Je crois que je commence à comprendre pourquoi le fouinain m'a choisi. Pourquoi moi ? C'est ce que je me suis toujours demandé.

— Il n'y a pas de raison, coupa Jeanne. Ce... Wòña/Dârl l'a très

bien expliqué.

— Pas d'accord. Il y a une raison. Kàd/Ñaell est comme moi. En un certain sens, *c'est moi*. Le fouinain l'a choisi pour préparer son peuple au changement. Tout comme moi. Et je vous parie qu'il ne va pas tarder à avoir des ennuis...

— Bien vu, laissa tomber Jeanne.

Je récupérai le manuscrit que le salvoïde me tendit avec un soulagement certain.

Les Wags vivaient en moyenne l'équivalent de cent trente années terrestres. Jusqu'à vingt ans environ, ils ressemblaient à de fluets androgynes au ventre lisse. Puis leurs parties génitales se développaient en l'espace de quelques semaines. Ils entraient alors, pour onze années, dans leur première période de reproduction, à l'issue de laquelle ils devenaient stériles. Quand ils vivaient encore sur leur monde d'origine, ils connaissaient une seconde période de fertilité entre quarante-deux et cinquante ans, mais rares étaient désormais ceux qui voyaient leurs gonades reflurir. Le faible espace disponible et la nourriture insuffisante influaient en effet sur le taux de reproduction des Wags.

D'autant plus que ces derniers étaient peu à peu devenus une race communautaire, où l'individualité ne subsistait que sous une forme atténuée. Chaque Wag possédait certes son caractère propre et une certaine autonomie, mais l'unité du peuple passait avant tout. Si Kàd/Ñaell avait demandé son avis à Wõña/Dârl au sujet des révélations du Ñewag, c'était avant tout par crainte de perturber l'ensemble des Wags en leur donnant accès à des informations susceptibles de les traumatiser. Une réponse négative aurait entraîné son exclusion progressive du corps social et, à long terme, sa mort. Aucun Wag ne pouvait en effet survivre lorsqu'il était privé de contacts avec ses semblables.

Malgré ces légères mutations, les gènes wags demeuraient compatibles avec ceux des humains. À moins qu'ils ne le fussent devenus au cours des siècles.

Car la Perturbation ignorait le hasard.

— Après la pornographie, le suspense ! lança le salvoïde. Je ne sais pas qui a écrit ce texte, mais il appliquait de vieilles recettes !

— Je ne vois rien de pornographique là-dedans, objecta Jeanne.

— Il faut toujours qu'il en rajoute, lui rappelai-je. En tout cas, ça prend une tournure assez curieuse... Cette histoire de gènes qui deviennent compatibles avec les nôtres...

— S'il n'y avait toutes ces coïncidences, tous ces recoupements avec la réalité, on pourrait croire que c'est de la SF, nota Sue. De la SF allégorique, il s'en écrivait un peu pendant l'Ère néopure. Tu te rappelles ?

Elle n'avait pas tort. La littérature avait survécu contre vents et marées. Les Néopurs ayant fait main basse sur la totalité des moyens de reproduction mécanique, qu'ils s'efforçaient de contrôler avec un succès certain, on était revenu à l'époque des copistes. C'était un travail épuisant, fort mal rémunéré et qui pouvait vous coûter celle de vos mains qui avait reproduit un texte quelconque – voire les deux si vous aviez le malheur d'être ambidextre... Mais grâce à une poignée de fous et d'inconscients, il existait toute une littérature contemporaine du Néo-Puritanisme, que Ton commençait à rééditer. Des auteurs comme Freignor, Raphaël Balivernes ou John Smith n'avaient écrit que cinq ou six nouvelles dans toute leur existence, mais ils y avaient concentré tout leur talent, ils s'y étaient livrés corps et âme... Rien de commun avec le texte que j'avais entre les mains, qui fleurait bon son xxe siècle un peu ringard.

— J'en finis avec ça, dis-je. On en discutera ensuite.

Kàd/Ñaell avait répété les paroles du Ñewag à tous ceux qui avaient bien voulu l'écouter. Bon nombre d'entre eux étaient demeurés incrédules – les Wags avaient du mal à accepter l'inconnu – mais quelques uns avaient accordé leur confiance au jeune Wag. Par la suite, tandis que l'histoire faisait le tour du navire, des dizaines de Wags – pour la plupart de sexe indifférencié – s'étaient ralliés à Kàd/Ñaell. Ils formaient désormais un groupe de plusieurs centaines d'individus, suffisamment important pour devenir une entité autonome, indépendante du corps social – et, donc, viable.

La réaction des autres Wags ne s'était pas faite attendre. Malgré les incitations au calme des Lecteurs, ils avaient déclaré le groupe adverse göbwahl, « hérétique » ou quelque chose d'approchant, et réclamaient son isolement dans un secteur inutilisé du Wag/Wòhl, voire même, pour les plus extrémistes, son expulsion dans le Newag/Wòhl. Mais ce n'étaient que paroles en l'air, car ce qu'ils demandaient était impossible sans l'accord du groupe dissident. À moins de recourir à la kàdâwehl, dont Wòña/Dârl s'était naturellement bien gardé de leur parler.

La situation en était là, tendue, figée, quand une explosion secoua la carcasse du navire.

Immédiatement, Kàd/Ñaell triompha. Le changement annoncé s'était bel et bien produit. Il avait commencé par l'aveuglement des écrans grâce auxquels les Lecteurs contemplaient parfois le Ñewag ! WàhL Une énorme boule de feu les avait envahis, puis ils avaient cessé de fonctionner, tandis qu'un choc épouvantable jetait les Wags au sol.

Ensuite, il y avait eu de nombreux bruits inconnus, d'autres explosions moins importantes, des vibrations... La lumière avait vacillé à plusieurs reprises, l'air s'était épaissi. Les Wags, serrés les uns contre les autres, étaient les proies d'un sentiment oublié, auquel Wàna/Dârl avait donné un nom : kəfàhl – la terreur.

Le calme revint peu à peu tandis que la situation redevenait normale. Kàd/Ñaell fut l'un des premiers à se relever. Il réunit autour de lui les membres du groupe gôbwahl et ne fut pas surpris de constater que leurs rangs s'étaient élargis. N'était-il pas l' élu du Ñewag, celui à qui le gnome avait annoncé le changement ? Il voulut se lancer dans un long discours, mais Wàna/Dârl l'interrompit aussitôt :

— Le Wag/Wòhl a changé de direction. Je le sens.

— Que veux-tu dire par là ?

— Il ralentit considérablement par rapport au Newag/Wàhl et s'écarte de sa route.

— Mais le Wag/Wòhl ne peut se déplacer ! s'écria un Wag.

Wàna/Dârl sourit.

— Il se déplace. Et il va bientôt nous permettre de vivre en un lieu différent... Un autre Wag/Wàhl !

— Gôbwàhl ! Il n'y a pas d'autre Wag/Wàhl ! clama l'un des nouveaux membres du groupe. C'est toi qui as attiré... cela sur nous ! reprit-il en pointant sur Kàd ! Ñaell un index accusateur. Si tu n'avais pas parlé au Ñewag, rien ne serait arrivé...

— Le Ñewag est venu me prévenir du changement.

— ... Mais peut-être as-tu inventé son existence ! Peut-être n'y a-t-il jamais eu de Ñewag !

— Tais-toi ! intima Wona/Dârl. Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Oh si, je le sais ! Et ce n'est pas vers un autre Wag/Wòhl que nous allons, mais vers la mort !

Pour les Wags, le concept de mort n'existait qu'à l'échelle collective. Les individus « disparaissaient », tout simplement. Aussi ce mot possédait-il une force terrifiante. Les Wags se turent, soudain envahis par le doute.

Wona/Dârl marcha sur celui qui venait de parler, avec l'intention de l'exhorter à se taire. Mais le Wag, sans doute affolé par ses propres paroles, se jeta sur lui et l'empoigna à bras-le-corps. Kàd/Ñaell se précipita pour libérer le Lecteur et reçut un coup de pied accidentel auquel il répondit d'un coup de poing. Le Wag lâcha Wona/Dârl et s'effondra, assommé.

— Tu viens d'employer la kàdâwehl, reprocha le Lecteur.

— Il le fallait bien.

— Peut-être avait-il raison, après tout... Je n'aurais jamais dû te parler de cela. Tu as fait un mauvais usage de la force... (Wona/Dârl tomba à genoux, le visage gris.) La mort... Je la sens... Proche...

— Non ! s'emporta Kàd/Naell C'est notre libération qui approche ! Tu as parlé d'autres Wag/Wòhl, de...

Une main se posa sur l'épaule du jeune Wag. Il se retourna. Un poing le frappa en pleine face. Il roula à terre, tandis qu'autour de lui éclatait une bagarre générale.

L'ordinateur du vaisseau ne se préoccupait pas des créatures fragiles

dont il assurait la survie. Par contre, il était de son devoir d'étudier la situation matérielle du navire. L'explosion à l'origine inconnue avait endommagé plusieurs caissons de propulsion et anéanti une partie du système d'observation. La nef hétéroclite n'était pas encore une épave, mais peu s'en fallait.

Le premier problème consistait à éviter cette énorme planète aux dimensions de soleil avorté, vers l'œil sanglant de laquelle tombait le vaisseau. L'ordinateur fit un rapide check-up. Les unités propulsives encore en état de fonctionner suffiraient pour le moment. Mais ensuite ?

Les anciens Wags, ceux qui avaient assemblé le vaisseau en catastrophe quand la Perturbation avait atteint leur Sphère d'Influence, avaient toujours privilégié l'instant présent : vivant au jour le jour sans guère se soucier de l'avenir, ils avaient programmé l'ordinateur de manière identique. Aussi actionna-t-il les réacteurs nucléaires sans se préoccuper – pour l'instant – de ce qui découlerait de cette décision. Il fallait avant tout éviter l'astre géant.

Partout ailleurs, dans le labyrinthe fragile de la nef des Wags se battaient contre d'autres Wags.

— C'est tout ? fis-je en relevant la tête.

— Frustrant, commenta Sue. J'aurais bien aimé savoir la fin. En tout cas, une chose est sûre : ce n'est pas par hasard que Jeanne a trouvé ce manuscrit. Il y est d'ailleurs écrit que la Perturbation ignore le hasard. Mais de là à tirer des conclusions...

— Le plus inquiétant, c'est cette histoire de « second front » de la Perturbation, fit le salvoïde. Dis-moi, l'ami, tu crois qu'il va y avoir d'autres bouleversements ?

— Ça m'en a tout l'air. Mais je ne vois pas qui pourrait le confirmer, en dehors du fouinain.

— Je peux t'arranger ça, claironna celui-ci.

Penché au bord d'une table basse, secouant sa tête chauve, il me souriait de toutes ses dents. Je lui adressai un salut de la main avant de réaliser que je n'étais pas seul à le voir. Les regards ébahis de mes interlocuteurs en témoignaient. Ainsi, le gnome glabre avait décidé de se montrer à d'autres que moi ? J'en conçus un soulagement certain ; cette nouvelle attitude dissipait mes derniers doutes au sujet du fouinain, de la réalité duquel j'avais toujours eu un certain mal à me convaincre.

— Alors, le voilà, ce fameux fouinain ! s'écria Sue. Je ne le voyais pas tout à fait comme ça.

— Je ne corresponds jamais à ce qu'on attend de moi, coupa le gnome. Bon, vous voulez des explications ; je vais vous en fournir un certain nombre. Un second front de la Perturbation va effectivement déferler sur le système solaire d'ici quelques heures. C'est bien moi qui

suis apparu à Kàd/Ñaell. Par contre, l'origine de ce document m'est inconnue. Je ne comprends pas comment...

— Le fouinain dépassé par les événements ? railla le salvoïde. Allons donc !

— Je le crois, moi, intervins-je. Regardez l'encre, le papier... Ce texte a été écrit durant l'Ère néopure, c'est incontestable. À une époque où le fouinain n'avait pas encore pénétré la Sphère d'Influence terrienne.

Il y eut un moment de silence. Sue observait le fouinain, amusée par son apparence de personnage de *cartoon*. Je m'y étais moi aussi laissé prendre, quand je l'avais rencontré à Sahara Beach. Je n'arrivais pas à admettre qu'il pût tenir des propos sérieux. Pas plus que je n'avais songé que les salvoïdes pouvaient posséder des tripes, un cœur, une âme...

— Inutile de perdre du temps là-dessus, intervint Sue. Le contenu de ce document est exact, parfait. Mais quelle est sa signification ?

L'embarras modela les traits du fouinain.

— Je vous dirais bien qu'il est un peu tôt pour vous l'expliquer, mais je ne pense pas que cette réponse vous suffira. D'un autre côté, je ne peux pas encore tout vous dire. Vous n'êtes pas encore prêts. Le *Gestalt* n'atteindra toute son ampleur qu'au moment du passage du second front.

— Une information, comptabilisa le salvoïde.

— Ces Wags..., fit Jeanne. Ils constituaient un *Gestalt*, non ?

— Ils le constituent toujours, d'une certaine manière. Les événements décrits dans ces pages ne se sont pas encore tous produits.

— Mais tu nous as assuré que tout était exact !

— Pas tout. Je suis apparu à Kàd/Ñaell juste avant de vous rendre visite. Pourtant, notre conversation était rendue mot pour mot. Par quelqu'un qui a dû mourir voici bien des années. (Il secoua la tête.) Je ne comprends pas. Ce n'est jamais arrivé.

— Qu'est-ce qui n'est jamais arrivé ? s'enquit le salvoïde.

— Qu'un fouinain ne comprenne pas. (Il agita vigoureusement sa main à quatre doigts.) Vous voulez que je vous dise ? On y est jusqu'au cou.

— Mais tu n'as pas ne serait-ce qu'un début d'explication ?

— Un phénomène identique à celui qui m'a permis de te faire vivre par anticipation un moment de la vie de Jeanne... Non, le manuscrit est trop ancien !

— Visiblement, il y a paradoxe, énonça lentement le salvoïde.

— Tu as trouvé ça tout seul ? lui lança Sue.

La conversation se dilua ainsi durant quelques minutes. Sue, le salvoïde et le fouinain constituaient un trio de choix pour ce genre de discussion sans queue ni tête. Parler les amusait au point qu'ils en

oubliaient parfois le sens de leurs paroles. Pourtant, une idée finit par jaillir de ce bouillon de culture verbal : la Perturbation pouvait influencer sur les époques antérieures à son arrivée. Lorsque Sue l'exprima, le fouinain parut s'indigner, comme blessé dans son orgueil. N'était-il pas la Perturbation, son émanation incarnée ? Si cela avait été, il l'aurait su.

— Par forcément, objectai-je. Tu as pris l'habitude d'être omniscient, ce qui fausse ton jugement. Mais je crois que je sais comment te prouver que tu as tort... Ou raison. Si la Perturbation peut, rétroactivement, avoir une quelconque action sur un passé vieux de dizaines d'années, cela veut dire que le voyage est possible jusqu'à cette époque ?

Le fouinain l'admit d'un ton grognon. J'étais surpris du peu d'ouverture d'esprit dont il faisait preuve. Sans doute ne supportait-il pas de perdre le contrôle de la situation. L'omniscience et l'omnipotence donnent de bien mauvaises habitudes. C'était pourtant lui qui m'avait amené à la salle de spectacle où dansaient les Transylvaniens¹. Il savait le saut temporel possible. Pourquoi s'obstinait-il à rejeter l'idée de Sue ?

— Dans ce cas, repris-je, les Transylvaniens pourront peut-être effectuer un bond suffisant pour avoir valeur de preuve ?

— Les Transylvaniens..., intervint le salvoïde. Ce sont bien ces travestis qui s'amuse à danser à travers le temps ?

— C'est ça, confirma le gnome. Mais les utiliser pour remonter le temps ne vous amènerait à rien. L'origine de ce document est sans importance.

— Je crois au contraire qu'elle en a une grande, dit Jeanne. Une très grande. Quelque chose nous échappe à tous. Rappelez-vous : *la Perturbation ignore le hasard*. Une place à chaque chose et chaque chose à sa place. Les pièces du puzzle devraient finir par s'emboîter.

— Pour changer de sujet, reprit le fouinain, j'étais surtout venu prévenir Kerl qu'il n'en avait pas fini avec les ennuis. Il s'en doutait, d'ailleurs.

— Filvini ? souffla Sue d'une voix inquiète.

— Le gardien, pour être précis. Lui non plus, je ne le comprends pas... Je n'avais même pas *perçu* son existence avant que vous ne l'affrontiez. Il se cachait bien. Surtout de moi. La paranoïa des Néopurs à mon égard s'explique sans peine. Leur petit *Gestalt* savait que je risquais de tout foutre en l'air et il a essayé de m'en empêcher, sans réaliser qu'il ne détruisait que des apparences interchangeables, faciles à reconstituer.

— Si c'est un *Gestalt*, il n'a donc pas été créé ? remarqua Sue.

— Bien sûr que non ! Il est le ciment du conditionnement. Ce qui

explique comment les Néopurs ont pu mettre en œuvre des techniques psychiques aussi évoluées, mais pas comment un *Gestalt* a pu apparaître un demi-siècle avant le moment où les conditions permettaient une telle fusion mentale.

— Tu dis qu'il est âgé de cinquante ans ? s'écria Jeanne.

— Les *Gestalten* sont faciles à dater. Une question de développement et d'organisation. Mais nous nous égarons... (Le fouinain baissa les yeux.) Le gardien utilise le corps de Filvini pour mener à bien sa vengeance. Battu sur le plan psychique, il va essayer de changer de tactique, d'agir à un niveau plus physique. L'ennui, c'est qu'il est capable de tout. Il ne risque rien, vous comprenez ? La mort de Filvini ne serait qu'une gêne pour lui. Il trouverait très vite d'autres axes d'agression.

— Il cause comme un politicien, ricana le salvoïde.

— Petit marrant, va ! Toujours est-il que Filvini vient d'arriver à Paris et que je suis incapable de le localiser.

La nouvelle me fit frissonner. Les événements s'accéléraient, s'emberlificotaient, s'agglutinaient comme des spaghettis mal cuits. J'étais à nouveau un homme traqué. Mais ma solitude avait pris fin, et cette pensée me remonta le moral.

— Il ne pourra pas faire grand-chose. Nous sommes deux hommes dans la foule et la ville déborde de touristes. Il ne me trouvera jamais.

— Je t'aurai prévenu...

— Il faudrait prendre quelques précautions, suggéra Jeanne. Acheter des armes, par exemple...

Le salvoïde se dressa d'un bloc.

— Pas besoin d'armes, puisque je t'accompagne. Il doit bien être sensible aux hallucinations, ce fichu gardien, non ?

Nous nous tournâmes tous vers le fouinain, quêtant une confirmation ; fidèle à ses habitudes, il avait disparu.

— Tu peux te défiler ! rugis-je, mais je te conseille d'être là quand je retrouverai les Transylvaniens ! Un saut de cinquante ans, je vais leur faire faire, rien que pour te...

— Il ne t'entend pas, dit Sue.

— Il l'entend, assura Jeanne. Je perçois la surface de ses sentiments... Drôle de petit bonhomme. Je me demande s'il adopte toujours la même forme... Non, ça doit dépendre de l'aspect des gens auxquels il a affaire.

Je me levai, en proie à des sentiments contradictoires. Le moment était venu de décider de la conduite à tenir. Le désir de montrer au fouinain à quel point il avait tort s'équilibrait avec ma violente envie de fuir Paris, pour échapper au gardien. Mais je n'avais que trop fui, ces derniers jours, et quelque chose me disait que les Transylvaniens me permettraient d'éclaircir bon nombre de points restés obscurs.

Cette idée qui s'était imposée à moi me fit réaliser à quel point j'avais changé depuis mon retour. Ma lâcheté naturelle, qui m'avait poussé à embarquer à bord du *Niagara* – un acte que certains avaient pourtant qualifié d'héroïque – avait cédé la place à une obstination qui se riait du danger. J'étais désormais tout entier dominé par la curiosité ; je voulais savoir, comprendre ce qui se passait autour de moi. Je remerciai intérieurement le fouinain, qui avait servi d'amorce à ce changement. Puis je l'injuriai car sans cette fichue curiosité, j'aurais pu me mettre à l'abri, me retirer en compagnie de Sue dans un trou perdu...

Où le gardien m'aurait tôt ou tard retrouvé.

Je serrai les dents. En fait, je n'avais pas le choix, et cette tentative d'introspection ne me menait à rien.

J'étais obligé d'affronter à nouveau le gardien, que je le veuille ou non.

La main de Sue effleura mon visage. – On va les voir, ces fameux Transylvaniens ? J'ai toujours aimé le folklore...

1 Cf. La mémoire des pierres, *même auteur. même collection.*

CHAPITRE III

Nous quittâmes Jeanne, qui devait se rendre au cirque pour travailler son numéro, et nous dirigeâmes à pied vers le pont Sully. Le salvoïde marchait quelques pas en arrière, une pipe bourrée de salsepareille rivée à la mâchoire. Malgré son costume anachronique de cadre du XX^e siècle, son origine ne faisait aucun doute. Il aurait été plus sage qu'il se rase la barbe, mais il s'y était refusé.

La situation des salvoïdes n'était guère meilleure que la mienne. Les médecins légistes n'avaient toujours pas déterminé la cause *exacte* du décès de leur propriétaire – et pour cause, puisqu'il était littéralement mort de rire, suite à un calembour assassin – mais la disparition des clones suffisait à faire d'eux des boucs émissaires tout désignés. Coupables ou non, ils n'étaient que des objets vivants, des biens mobiliers destinés à la vente ou à la destruction. On avait donc mis leurs têtes à prix. Toute personne qui permettrait l'arrestation – enfin, la « saisie » – d'un salvoïde recevrait cinq cent solars. Une somme suffisante pour allécher le petit peuple de Paris, ces dizaines de milliers de figurants qui vivaient dans la misère, mais pas pour motiver les trois millions de touristes venus passer du bon temps. Le petit peuple se rangeant traditionnellement aux côtés des hors-la-loi, il n'y avait pas lieu de trop s'en faire ; pourtant, je ne pouvais me départir d'une certaine inquiétude.

L'incident eut lieu à l'entrée du pont Sully. Nous traversions la rue, au milieu d'un groupe de colons vénusiens aux visages blafards, quand j'entendis le sifflement d'un thermique que l'on met sous tension. J'accélérai instinctivement mon rythme vital tandis que je plongeai à terre, entraînant mes compagnons. Le rayon ardent passa trop haut pour nous toucher, effleurant une femme élancée qui porta la main à son épaule brûlée avec un cri de souffrance. Si le salvoïde était resté debout, il aurait eu la poitrine carbonisée.

Le tireur se tenait à une quinzaine de mètres de nous. Le canon de son arme s'abaissait lentement vers le barbu. J'estimai ma vitesse subjective à une douzaine de fois la normale. Mes implants

fonctionnaient donc mieux sous l'influence de la Perturbation, songeai-je en m'élançant vers l'homme en cotte de mailles dorée.

J'avais parcouru la moitié de la distance qui me séparait de lui quand il réagit à mon attaque. Le canon du thermique commença à se relever pour m'ajuster. Aussitôt, je sus que je n'étais pas assez rapide et que cet homme allait me griller sur place. Je n'avais pas d'autre solution que de me jeter dans ses jambes, en espérant qu'il me raterait. Profitant de mon élan, je plongeai en avant...

Un paysage lunaire. Desséché. Dans le lointain clopinaient les silhouettes monstrueuses d'insectes chitineux gros comme des éléphants. Qui tous convergeaient dans ma direction.

Je voulus m'enfuir, mais le sol s'était refermé sur mes chevilles, m'immobilisant à jamais. Les insectes se rapprochaient au pas de course en agitant leurs mandibules démesurées. Du ciel, fondirent des araignées pourvues d'ailes nervurées. Elles n'étaient pas plus grosses que le poing, mais leur nombre dépassait la centaine. Elles s'abattirent sur moi...

L'homme à la cotte de mailles dorée se débattait sur le trottoir, luttant contre des arachnides invisibles mais bien réels pour lui. Des traces de morsures apparurent sur ses mains et son visage. Il se mit à hurler.

Le salvoïde décida qu'il en avait assez fait et ravala son hallucination. L'homme cessa de se débattre. Il gisait à présent dans le caniveau, le corps couvert de cloques rougeâtres. Le barbu l'aida à se relever, avec un sourire bon enfant.

— Oublie cette violence qui est en toi.

L'homme repoussa la grosse patte posée sur son épaule et partit en courant vers Saint-Michel. Il n'était visiblement plus que terreur. Le salvoïde, pensif, le regarda s'éloigner. Puis il tira de sa poche une blague à tabac et entreprit de bourrer sa pipe de salsepareille séchée.

— Très belle réaction, commenta l'un des touristes.

— Vous l'avez mouché, renchérit une adolescente effrontée au visage couvert de maquillage protégeant des ultraviolets.

— Alors, vous êtes un salvoïde ? fit un géant en combinaison blanche rayée de rouge. Un *authentique* salvoïde ? Je n'en avais jamais rencontré...

— Vous ne connaissez pas votre bonheur, ironisa Sue, qui examinait la brûlure de la jeune femme.

— Hector C.M. Nacthaloès, se présenta le géant. Je représente la firme *Performances Inc.* de la Nouvelle-Batavia (Vénus). J'avais pris contact avec Victor Maguet, mais suite aux récents événements, je crois qu'il est préférable de m'adresser à vous...

— Excusez-moi, répondit le salvoïde, mais nous avons un saut dans le temps à effectuer. Nous reprendrons cette conversation plus tard, si vous le voulez bien.

Il s'éloigna en direction de la Bastille sans accorder un regard supplémentaire au Vénusien. Sue s'excusa auprès de la blessée, qu'un chirurgien aux dents incrustées d'émeraudes avait prise en charge, et vint me tirer par le bras.

— Il ne nous attendra pas.

— Vous le connaissez bien ? me demanda le géant.

— Assez pour savoir que ce que vous avez à lui proposer ne l'intéresse pas.

— Vous n'avez aucune idée de l'importance de l'enjeu. Suite à la mort de Maguet, qui était dépourvu de descendance, les salvoïdes se retrouvent sans propriétaire. Ils reviennent donc à l'État, qui va se faire un plaisir de les exploiter – à moins qu'on ne décide de les détruire.

— Et vous voulez en emmener quelques-uns sur Vénus pour les exploiter vous-même, c'est ça ? trancha Sue. Allez viens, Kerl, on n'a pas que ça à faire.

— Vous pouvez peut-être sauver la vie de votre ami, insista Hector C.M. Nachthaloès. Pensez-y. (Il me tendit une carte magnétique.) Vous n'avez qu'à la glisser dans le lecteur de n'importe quelle tridi ; elle saura toujours où me trouver.

Je pris la carte en question. On ne sait jamais. Nachthaloès n'était pas un individu particulièrement sympathique, mais je ne partageais pas l'opinion de Sue à son sujet. Aux yeux de cet homme, les salvoïdes étaient des créatures humaines aussi estimables que tout un chacun ; il ne désirait pas les exploiter mais les employer, ce qui ne revenait pas exactement au même.

— J'attends votre appel, lança Nachthaloès alors que Sue me traînait sur les traces du salvoïde.

Nous rejoignîmes celui-ci sur l'autre rive de la Seine. Assis à la terrasse d'un bistrot, il sirotait un baron de Tsing-Tao pression en lisant le journal. Il s'agissait d'une de ces publications évolutives, ces *updated* inventés au début du XXe siècle, quand les progrès des réseaux informatiques et du matériel d'impression les avaient rendu possibles. Un véritable cauchemar pour les collectionneurs, chaque exemplaire étant en effet unique. (De fait, les doubles « parfaits » étaient devenus des pièces de collection très recherchées, car il en existait fort peu.) Basé sur le principe d'une diffusion rapide et *hyperciblée* de l'information, le contenu des *updated* était adapté en fonction de l'heure, du lieu, de la personnalité de l'acheteur, de ses centres d'intérêt et d'un certain nombre d'autres facteurs assez obscurs. Il vous suffisait de glisser une plaque dans une fente, d'indiquer votre âge, votre profession, vos sujets favoris... Et l'imprimante laser vous crachait en vingt secondes un tabloïd d'une centaine de pages, dont les articles les plus récents avaient été rédigés

quelques minutes auparavant.

— Alors, quoi de neuf dans le monde ? interrogeai-je en m'asseyant.

— Le gardien fait des siennes. Je viens de tomber – sans me faire de mal, rassure-toi – sur un entrefilet de dernière minute pas vraiment rassurant. Filvini a piégé les réservoirs d'eau de Montmartre et menace de les faire sauter ce soir si tu ne lui es pas livré.

Je demeurai interloqué. Je n'avais pas pensé que le gardien irait jusque-là. Grave erreur de ma part. Ce *Gestalt* à mon sens « déviant » ne reculerait devant rien pour assouvir sa vengeance. Des centaines de milliers de personnes mourraient s'il mettait sa menace à exécution. Et je savais qu'il n'hésiterait pas une seule seconde s'il savait que j'étais au nombre des victimes potentielles. Comme il n'avait pour le moment aucun moyen de s'en assurer, il avait recours au chantage.

— Voilà qu'il se met à jouer les Fantômas ! railla Sue. Quand je pense que j'ai dû le supporter pendant cinquante ans ! C'est comme de la merde, Kerl... Un paquet de merde bien liquide qu'on t'aurait injecté dans le crâne et qui t'englue l'esprit... Et qui pue ! Tu n'imagines pas à quel point ! C'est une infection, ce truc-là !

— Alors si on le liquide, ça sera un *infecticide*, conclut le salvoïde. Tu sais, Kerl, je crois que ce n'est pas la peine de s'en faire pour le moment. Si ça pète, ça pétera à vingt-deux heures, pas avant.

— L'heure du concert de Manuel..., soufflai-je. Non, ça n'a aucun rapport !

L'idée qui venait de me traverser l'esprit ne m'avait pas été soufflée par le fouinain. Ce n'était pas dans sa manière d'établir ce genre de corrélation. Je fermai les yeux pour essayer de me concentrer. Le gnome avait-il indiqué l'heure à laquelle la seconde vague de la Perturbation toucherait la Terre ? Non, il n'avait parlé que de « quelques heures »...

— Aucun rapport avec quoi ? insista le salvoïde.

— Avec l'arrivée de la seconde vague.

— Tu crois que l'heure correspondrait ? fit Sue.

— J'aimerais bien le savoir. Ce serait un indice intéressant.

— Un indice... Encore faudrait-il savoir ce que tu cherches ! s'écria Sue.

— La vérité.

— Rien que ça ?

— Il faut bien un but dans la vie, non ?

— Mais quel besoin as-tu de toujours t'hypnotiser sur de « grands » problèmes ? Je ne compte pas, pour toi ?

— Ô désespoir – ça sent l'orage ! soupira le salvoïde.

Je lui fis signe de se taire. Sue n'avait pas tort. Je l'avais déjà abandonnée une fois pour une de ces « grandes » causes qu'elle

évoquait ; il en avait résulté une situation inextricable, dont nous subissions toujours les conséquences. Si j'avais refusé de partir à bord du *Niagara*... Mais l'heure n'était pas aux regrets. Ce qui était fait n'était pas à refaire...

À refaire ? Et pourquoi pas ? L'influence de mes lectures se faisait soudain sentir, par un biais inattendu. Tous ces textes de Science-fiction que j'avais dévorés pour passer le temps remontaient à la surface de ma mémoire. D'une certaine manière, cette littérature était celle qui m'avait le plus influencé. À lire de la SF, on finissait par acquérir un mode de pensée particulier, qui se caractérisait par une ouverture sur un certain nombre de questions relativement abstraites. La SF était avant tout un jeu de l'esprit, qui offrait des perspectives proches de l'infini. Tout y était possible ; dans un tel état d'esprit, modifier le passé devenait d'une banalité !

— Et si je changeais tout ça ? lançai-je à Sue. Si je gommais ce qui s'est passé ?

Sue secoua la tête, l'air navré. Sans doute n'avait-elle pas compris ce que je voulais dire. Elle n'était pas préparée au concept d'un temps malléable, d'un passé dont la stabilité pouvait à tout instant être remise en question. C'était cela aussi que nous apportait la Perturbation – la possibilité de revenir en arrière, de corriger nos erreurs passées.

— Si nous pouvions remonter d'une cinquantaine d'années dans le passé, expliquai-je, y a-t-il quelque chose qui nous empêcherait d'en modifier les événements ?

Le salvoïde ricana, sarcastique.

— Si tu veux mon avis, tu ne sais pas à quoi tu t'attaques. On a parlé de paradoxe au sujet du manuscrit, tu te rappelles ? Si tu essayes de changer ce qui a été, tu vas te retrouver empêtré dans un de ces sacs de nœuds ! J'avais... Enfin, le premier salvoïde avait un copain qui écrivait de la SF, je ne me rappelle plus son nom. Il a pas mal bossé sur les paradoxes temporels.

— Ce sera une occasion de vérifier qui avait raison, de Barjavel ou de Damon Knight, répliquai-je du tac au tac.

— Du calme, les spécialistes ! Comment voulez-vous qu'une néophyte comme moi comprenne de quoi vous parlez ? intervint Sue. Ce n'est pas rue des Fleurs que j'aurais pu apprendre ce genre de choses...

Je lui expliquai rapidement quelques-unes des différentes théories sur la question, du *Voyageur imprudent* – qui tue son ancêtre et, donc, l'ayant tué, n'existe plus, ce qui fait qu'il ne peut plus tuer son ancêtre, dont la descendance procrée jusqu'à lui donner le jour, lui permettant de remonter le temps et de tuer son grand-père – à *L'arbre du temps*, qui introduit le concept de divergences de l'histoire, ou uchronies, qui

se rattachent plus ou moins aux univers parallèles.

— Je vois, dit-elle quand je me tus. En fait, nous n'avons aucun moyen de savoir ce qui arrivera si tu fais des tiennes dans le passé. Et certains cas de figure sont plutôt réfrigérants... Ceci dit, je ne rejette pas l'idée, à condition que tu m'expliques ce que tu as l'intention de faire.

— M'empêcher de partir, tout simplement. Retourner quelques jours avant le départ et...

— Délirant, estima le salvoïde.

— Pire que ça, renchérit Sue. Ce sera déjà beau si tu arrives à remonter jusqu'à l'Ère néopure, alors n'en demande pas trop. La précision, dans ce genre d'affaire...

— Je maintiens que c'est possible.

— Tu deviens gâteux, plaisanta Sue.

Une ombre dut passer sur mon visage, car elle glissa soudain un bras autour de mes épaules et s'excusa en m'embrassant dans le cou. Elle non plus ne parvenait pas à admettre que j'étais *vieux*.

— De toute façon, estima le salvoïde, causer dans le vide ne sert à rien. On va les voir, ces fameux Transylvaniens ?

L'*updated* que j'achetai vingt minutes plus tard sur le boulevard Voltaire titrait sur les menaces de Filvini. La municipalité de Paris refusait de céder au chantage, mais ordre avait été donné de m'interpeller, au cas où. On ignorait toujours la réaction de Filvini.

Je tendis le journal au salvoïde qui le parcourut d'un œil vif. Ma boulimie d'informations était guérie ; je n'avais plus envie d'emmagasiner savoir et références, culture et anecdotes. Le Néo-Puritanisme n'était plus, quand le comprendrais-je enfin ?

Mon regard rencontra celui de Sue, qui reflétait une tristesse dont je ne connaissais que trop bien l'origine. Nous avions le même problème, au fond. Pourtant, au long de ce demi-siècle que nous avions passé chacun captif de sa propre prison intérieure, Sue s'était vendue à des dizaines de milliers d'hommes, tandis qu'il ne m'était même pas donné de me procurer du plaisir moi-même. Trop de sexe dans un cas, pas du tout dans l'autre ; mais à la base, un traumatisme identique : nous avions connu l'Ère néopure.

En poussant la porte de la salle de spectacle où j'avais découvert l'existence des Transylvaniens, j'eus comme une illumination. Je comprenais désormais pourquoi le renouvellement tant attendu n'arrivait toujours pas, pourquoi l'art et la mode se fourvoyaient dans la copie et le *revival*. Une simple question de génération. La défaite néopure remontant à dix-neuf ans, les premiers enfants à avoir grandi sous les Expansifs n'étaient encore que de jeunes adultes, dont la vision du monde mettrait plusieurs dizaines d'années avant de

s'imposer. D'eux viendrait le changement.

D'eux – et de la Perturbation, bien entendu.

La salle était vide. On avait balayé les serpentins et cotillons, résidus de la fête de l'Union transylvanienne. Une demi-douzaine de vieilles bleutées répandaient de vagues halos de clarté qui ne parvenaient pas à vaincre l'obscurité presque tangible.

— Je peux vous aider ?

Bossu, contrefait, un bandeau noir sur l'œil, l'homme sortait tout droit d'un mauvais film d'horreur. Les mutilations volontaires qu'il s'était infligées me donnèrent mal au ventre. Même sous anesthésie, il fallait un sacré courage et/ou une bonne dose de folie pour accepter *cela*.

— Je cherche les Transylvaniens, dis-je en évitant de regarder la cicatrice en Y qui lui barrait la joue. Vous savez où je pourrais les trouver ?

L'homme ricana.

— Encore un allumé ! Pour sûr, que j'sais où les trouver ! (Il jeta un rapide coup d'œil à Sue, puis son regard tomba sur le salvoïde et il eut une réaction d'effroi.) Un salvo ! Vous vous baladez avec un salvo !

Le barbu se planta face à l'homme, à une distance respectueuse, les jambes écartées, les mains à quelques centimètres des hanches ; il jouait les cow-boys, malgré son accoutrement ridicule. Soudain, il brandit ses deux index raidis en criant « Bang ! » d'une voix tonitruante. Le bossu tressaillit, puis son expression s'adoucit ; il alla même jusqu'à se fendre d'un sourire.

— Enfin... Çui-là n'a pas l'air méchant.

— Parce qu'il y a de *méchants* salvoïdes ? intervint Sue.

L'homme secoua la tête.

— Il y en a, oui... Ceux qui s'en sont pris à de pauvres types qui ne leur avaient rien fait. De toute façon, les salvos sont hors-la-loi. Pour le moment, les flics ont trop à faire avec le Carnaval mais, dès demain, ils vont coffrer tous les barbus ! Bon, ceci dit, y a déjà les chasseurs de primes, videmment...

— Nous en avons rencontré un, précisai-je.

— Il n'est pas près de recommencer, ajouta Sue.

— D'habitude, c'est des coriaces. Vous avez dû tomber sur un jeunot...

— Toute son expérience ne lui a servi à rien, dit doucement le salvoïde. Nous ne nous laisserons pas détruire !

— T'es au courant de c'que font tes frères, mon gros ? Ils nous ont concocté la première guerre civile depuis cinquante piges !

— Nous étions venus pour les Transylvaniens, tentai-je de rappeler.

— Cinq cents rebelles ne font pas une guerre civile, objecta le barbu. Vous exagérez, mon cher.

Le bossu ne devait pas avoir le moindre sens de l'humour, car le ton ironique du salvoïde l'amena au bord de la fureur. Une fureur derrière laquelle se profilait l'ombre du Complexe de Frankenstein.

— Z'êtes des dangers publics, vous, les salvos ! Des catastrophes ambulantes ! (Il empoigna le salvoïde par sa large cravate ornée d'une femme nue.) Avec tes putains de vannes et ta logique de merde, t'es capable de désorganiser une ville entière ! (Le bossu relâcha la cravate ; le salvoïde n'avait pas bronché.) T'es une arme, mon gars, une vraie bombe à retardement. À midi, quinze ou vingt types comme toi ont déboulé dans le vieux Forum des Halles ; en cinq minutes, ils avaient teint en bleu les tronches de quatre cents pèlerins ! C'est leur marque, y paraît !

— Il craque, constata le salvoïde.

Sa froideur pleine de cynisme apaisa le bossu.

— Excusez-moi, dit-il. Je suis sur les nerfs – la matinée devant la tridi, ça n'arrange pas son bonhomme. Vous savez c'qui s'passe en ce moment ?

— En partie, répondis-je en exhibant l'*updated* que je tenais à la main.

— Paraît que des étoiles se sont éteintes..., fit-il d'une voix surexcitée. Y a quelque chose qui rapplique à fond la caisse de l'autre bout de la Longue Nuit ! On sait pas c'que c'est mais maintenant on pige pourquoi les Néops se sont tirés !

Je posai sur son épaule une main qui se voulait rassurante. La présence de Jeanne aurait été bienvenue dans cette situation délicate. Grâce à son don d'empathie, elle n'aurait eu aucune peine à trouver les mots justes pour calmer le bossu.

— Vous n'avez pas de raison d'avoir peur, soufflai-je. Ce qui se passe en ce moment était déjà inscrit dans l'atome originel de l'univers, avant même le *Big Bang* !

Il me considéra bizarrement, un œil conquis et l'autre incrédule.

— Je vois pas bien où vous voulez en venir. Z'êtes un d'ces foutus prophètes, c'est ça ?

— Pourquoi avez-vous eu peur en voyant le salvoïde ?

— Y a de quoi quand c'est l'monde, l'univers tout entier qui devient salvo, non ?

Il finit par recouvrer son calme et nous obtînmes enfin l'explication de ses propos décousus. Un scientifique de très haut niveau avait énoncé une théorie « révolutionnaire », selon laquelle l'intrusion d'événements irrationnels était due à l'existence des salvoïdes. Mêlant psychologie, linguistique, physique et rhétorique, il avait construit une argumentation suffisamment cohérente pour convaincre une chaîne tridi de le laisser l'exposer au sacro-saint journal de treize heures – dont l'origine remonte, dit-on, aux tous premiers âges de la télévision.

— Vous voulez y jeter un coup d'œil ? J'ai tout enregistré.

— Ça ne me dit rien ? intervint Sue.

— Elle a raison, renchérit le salvoïde. Nous cherchons les Transylvaniens, me permettras-tu de te le rappeler ?

— C'est de toi qu'il est question. Tu devrais t'y intéresser...

— Ce type a tort, insista Sue. À quoi bon écouter ses délires ?

— Je veux vérifier quelque chose.

Le bossu passa dans une petite cabine voisine de la scène et glissa un cristal-mémoire dans un tridiscscope. Le scientifique en question apparut devant nous, au-dessus d'une plaque invisible. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au regard vif et aux gestes précis. Le savant génial comme on se l'imagine généralement, avec blouse blanche immaculée et lunettes cerclées d'or.

Sa théorie tenait bien le coup – pour qui ignorait l'existence de la Perturbation. Il partait du principe que la *différence* fondamentale qui existait entre les clones barbus et les humains se traduisait par la déstabilisation de la *soupe psychique commune* – je cite mot pour mot –, *produit virtuel des inconscients humains*. Cette « soupe » entretenait la cohérence de la réalité ; l'arrivée massive des salvoïdes hibernés y avait fait l'effet d'un bouleversement. En fait, d'après le génie de service, notre univers dégénérerait à cause de la logique salvoïde, *ce cancer de l'inconscient collectifs* cette *lèpre de l'harmonie universelle*...

Il y avait de quoi impressionner pas mal de monde, des naïfs et des âmes sensibles aux mystiques de pacotille et aux profiteurs. D'ailleurs, j'avais l'intuition que cette théorie n'était pas tout à fait erronée – que sur un point au moins, l'homme en blouse blanche avait vu juste. Mais lequel ?

— Farfelu, décréta le salvoïde. Farfelu mais assassin. Je crois que je vais me raser, tout compte fait...

Sue lui tendit avec un large sourire la bombe dépilatoire qu'elle avait emportée en prévision de ce revirement. Avec une grimace de résignation, le salvoïde entreprit de s'enduire le visage de mousse bleuâtre.

— T'as raison, mon gars ! le félicita le bossu. Les salvos vont tomber comme des mouches. J'aurais un flingue, là, peut-être que je te buterais. T'as l'air sympa, mais t'es trop dangereux. Faut que tout redevienne normal, merde !

— Il n'y est pour rien, assurai-je.

— Vous êtes qui, pour balancer des affirmations comme ça ?

— Il s'appelle Kerl, dit Sue. Kerl Kasperl.

— Et je cherche toujours les Transylvaniens, rappelai-je pour changer de conversation.

— Vous connaissez le coin ?

— Un peu.

— Vous savez où se trouve l'Abbaye des Lumineux ?

— À deux rues d'ici.

— Eh bien, c'est là. Bon, maintenant, vous me foutez le camp ! Je suis bon bougre, mais je veux pas d'ennuis. (Son regard glissa vers le salvoïde qui essayait sur son visage la pâte grisâtre faite de mousse et de poils confondus.) Tu peux vraiment pas essayer de penser *autrement*, mon gars ? Juste pour que ce bordel s'arrête...

— Je suis ce que je suis, énonça le salvoïde. Et, pour le moment, je suis mon idée.

L'Abbaye des Lumineux avait été érigée peu avant l'aube de l'Ère néopure, par une secte inoffensive qui recherchait la Vérité absolue dans les illuminations colorées du L.S.D. et des psilocybes mexicains. Cette joyeuse bande d'adeptes des hallucinogènes possédait des conceptions architecturales quelque peu particulières, qui devaient beaucoup aux modifications psychiques induites par les drogues utilisées ; leur abbaye était le reflet de cette esthétique déséquilibrée.

Coincée entre deux immeubles massifs du troisième quart du XX^e siècle, elle dressait vers le ciel ses treize tours de verre coloré, dans la masse desquelles jouaient les rayons du soleil. Le bâtiment lui-même ressemblait à un corps humain roulé en boule, dans le dos duquel étaient plantées les fragiles flèches transparentes. Un visage monumental débordait de la façade ; dans sa bouche grande ouverte sur un cri d'extase s'ouvrait une porte d'orichalque.

Je la poussai. Le hall d'entrée avait dû être repeint durant l'Ère néopure, pour dissimuler les fresques psychédéliquies des Lumineux, mais, avec le temps, la peinture s'était écaillée, révélant des fragments de scènes impossibles à identifier. À quelle activité pouvait bien se livrer cet homme aux cheveux fous dont les mains disparaissaient sous une vaste tache jaunâtre ? Que représentait cette accumulation de virgules chatoyantes, sur le mur de droite ? Et surtout, quelle était l'identité des personnages morcelés dont les corps nus avaient jadis couvert le plafond ?

— Vous venez danser ?

J'avais déjà vu cet adolescent habillé en groom, le soir où j'avais découvert l'existence de l'Union Transylvanienne. C'était lui qui gardait l'entrée de la salle de Danse. Je choisis de me faire reconnaître. Le groom se souvenait parfaitement de moi et, me glissait-il en confidence, les Transylvaniens n'étaient pas près de m'oublier. Le gourou fondateur de la secte, Frank N. Furter, aurait donné de trois à cinq années de sa vie, prétendait-il, pour connaître la longueur de mon dernier saut temporel.

— Je peux le voir ? demandai-je.

Le groom m'indiqua une porte peinte d'un ∞ écarlate.

— Tout le monde est au réfectoire. Vous allez vous tailler un vif succès, si vous voulez mon avis. La manière dont vous avez disparu... Mais Frank vous expliquera tout ça bien mieux que moi.

Le réfectoire était une longue salle dont les arches romanes supportaient d'immenses vitraux courbes dessinant des motifs complexes. Je reconnus au passage un anneau de Môbius, mais la plupart des structures de verre teint n'évoquaient rien pour moi. Au fond de la salle, un vitrail immense représentait les Douze Grandes Découvertes Scientifiques, de la Roue à la Rationalité ; l'Abbaye avait visiblement servi de lieu de réunion aux adeptes de la Science Morale et Rationnelle, cette religion sans divinité créée par les Néopurs.

Mais au centre de cette étrange rosace, là où aurait dû se trouver le P massif qui était le symbole de la Pureté, le soleil ne faisait étinceler qu'un point d'interrogation violacé.

Une centaine de personnes en costumes variés déjeunaient en silence, assises autour de longues tables en croissant. L'un des convives se leva et vint à notre rencontre. Bas résille, porte-jarretelles, chevelure bouclée piquée d'étoiles et corset pailleté – je reconnus sans hésiter le chanteur du groupe qui rythmait la Danse des Transylvaniens.

— J'espérais que vous viendriez, dit-il. Je suis Frank N. Furter, docteur en physique et guide spirituel des Transylvaniens.

Nous nous présentâmes. Quand le travesti apprit que notre compagnon était en fait un salvoïde, la vivacité de sa réaction me cloua sur place. Il sauta au cou de l'ex-barbu et le serra contre sa poitrine en marmonnant des paroles incompréhensibles.

— J'en cherchais un, annonça-t-il après l'avoir relâché. Décidément, c'est Einstein qui vous envoie !

— Langevin, rectifiai-je. Écoutez, nous sommes venus vous trouver pour une raison bien précise... Je voudrais utiliser votre Danse pour remonter jusqu'à l'Ère néopure.

Frank Furter cessa de respirer et son visage blêmit sous le maquillage outrancier.

— Extraordinaire, laissa-t-il tomber. C'est à croire que le hasard n'existe pas.

— Ou *plus*.

Le travesti haussa un sourcil peint et étonné.

La naissance de la secte remontait à quatre ans. Frank Nathaniel Furter était alors un jeune physicien à qui l'on avait confié un important travail de recherche sur le temps. Wertheimer avait inclus dans sa théorie l'axiome d'un temps corpusculaire : la durée constituée d'une succession d'*infimes instants* et, par conséquent, discontinue. Frank voulait identifier ce qui se trouvait *entre* les corpuscules.

Il avait très vite réussi à faire quitter le cours normal du temps à des objets, puis à des animaux. Les premiers n'étaient jamais reparus, tandis que les seconds revenaient toujours quelques secondes *avant* ou *après* leur départ. Le retour était donc lié à une certaine forme de pensée ; avec cette belle inconscience des chercheurs obnubilés par leurs travaux, Frank Furter s'était à son tour projeté hors du temps.

Dès sa réémersion entre les corpuscules – ou plutôt, rectifia-t-il, au-dessus d'eux –, sa perception du temps avait été radicalement modifiée. Les corpuscules n'étaient pas alignés, comme le prétendait Wertheimer, mais juxtaposés – *et tous se touchaient !*

Revenir n'était qu'une affaire d'instinct. Lorsqu'il eut réintégré son laboratoire, Frank Furter ne songeait qu'à faire partager l'expérience presque mystique qu'il venait de vivre. Il persuada des amis, des collègues et quelques illuminés séduits par la petite annonce accrocheuse qu'il avait fait diffuser sur diverses chaînes tridi. Et chacun d'eux, à l'issue de son voyage, avait acquis cette perception différente.

La découverte primordiale, celle qui avait donné naissance à l'Union Transylvanienne, était que les appareils compliqués gros consommateurs d'énergie et les drogues psychotropes utilisés jusque-là pouvaient être remplacées par une danse particulière. Dont les participants, à condition d'avoir tous déjà expérimenté le saut hors du temps, finissaient par former un pseudo-*Gestalt* capable de se déplacer vers le passé ou l'avenir, d'une dizaine de secondes au maximum.

La secte était née tout naturellement, sans gourou ni règle morale et, très vite, l'intérêt scientifique était passé au second plan, remplacé par le plaisir du jeu. Un jeu peut-être dangereux, car les sauts temporels paraissaient agir comme une drogue sur les Transylvaniens. L'existence des membres de l'Union s'organisait désormais autour des trois séances hebdomadaires durant lesquelles ils dansaient à travers le temps. Peu à peu, un folklore décadent avait vu le jour – déguisements, maquillages, lieux étranges faisaient désormais partie intégrante du jeu.

Cette époque un peu folle était désormais révolue, conclut Frank Furter. À cause de moi. J'avais fait irruption dans la salle où se déroulait la Danse et j'avais détourné celle-ci à mon profit, alors que je ne possédais même pas cette perception particulière qui caractérisait les Transylvaniens. J'avais dansé avec eux – et j'avais disparu, ce qui signifiait que j'avais effectué un saut d'une durée supérieure aux dix secondes qui étaient jusque-là le maximum.

Je réfléchis un instant avant de répondre. Je comprenais tout à fait ce qui s'était passé. Le fouinain avait utilisé l'effet de distorsion créé par les Transylvaniens pour me projeter plusieurs jours dans l'avenir, un peu comme un naute se sert du champ gravifique d'un astre

quelconque pour accélérer la course de son vaisseau. Mais je ne me voyais pas l'expliquer à Frank Furter. Je jouai donc les ignorants, sous les regards ironiques de Sue et du salvoïde, qui avaient eux aussi compris de quoi il retournait.

— C'est bizarre, en effet, grommelai-je.

— Quelle a été la durée de votre saut ?

— Trois jours moins quelques heures.

Le physicien travesti émit un sifflement.

— Donc, la limite des dix secondes a bien été abolie... Je me demande s'il en existe une autre.

— C'est pour la découvrir que je suis ici. Je voudrais remonter dans un passé vieux d'une cinquantaine d'années. (Je lui indiquai la date exacte.) Vous pensez que c'est possible ?

— Peut-être. Je n'ai rien sur quoi me baser. Cinquante ans. Ça ne coûte rien d'essayer. J'avais d'ailleurs prévu un saut de quelques mois pour cet après-midi... Étonnant que vous soyez arrivé aujourd'hui... Mais pourquoi voulez-vous retourner en arrière ?

— Il a dans l'idée de changer le passé, dit Sue.

Frank Furter fronça les sourcils. Il y avait de la perplexité dans son regard.

— Le temps n'étant pas linéaire, je doute que... Mais bon, c'est votre affaire.

— Les paradoxes ne vous inquiètent pas ? s'enquit le salvoïde.

— Seule l'expérimentation permettra d'en établir les conséquences – si paradoxes il y a, bien entendu. J'ai essayé d'en créer un lors d'une Danse, au tout début. Nous nous étions dédoublés, ce qui signifiait que nous allions faire un bond en arrière quelques secondes plus tard. J'ai voulu nous empêcher de l'effectuer. Sans résultat. Le saut devait avoir lieu et ma volonté n'y pouvait rien. Alors si vous désirez modifier le passé, allez-y ! Mais je préfère vous prévenir, je ne peux pas vous garantir que le saut vous emmènera à l'instant précis que vous aurez choisi. Sur une telle distance temporelle, la marge d'erreur a toutes les chances d'être considérable.

— Essayons toujours, dit-je. On verra bien.

— Nous ne sommes pas d'accord, déclara Igor, le porte-parole des Transylvaniens.

— Alors que l'élargissement du champ de transfert est un fait incontestable ?

— Ils ont peur, Frank. Ils disent que ce n'est pas naturel, que l'homme n'est pas fait pour voyager dans le temps.

— L'homme a le droit de faire tout ce que lui autorise la nature, intervint Sue. Si vous avez vaincu le temps, c'est parce qu'elle le veut bien.

Frank N. Furter lui fut reconnaissant de cette mise au point. Une fois de plus, la lucidité et le pragmatisme de Sue se manifestaient à bon escient, bien qu'elle fût opposée au voyage que je me préparais à effectuer. Elle avait toujours fait passer la raison avant ses propres opinions.

— Brad a parlé d'un vieux livre, insista Igor en secouant la longue mèche blanche qui pendait devant son œil gauche. Il y est question de paradoxes temporels, de modifications de l'histoire débouchant sur des catastrophes...

— Des hypothèses ! rugit Frank Furter. Avant nous, personne n'a expérimenté le voyage dans le temps.

— De quel livre s'agit-il ? interrogeai-je.

— *La patrouille du temps*.

Frank Furter émit un ricanement dédaigneux.

— De la Science-fiction ! C'est tout ce que tu as trouvé pour me convaincre ? Des affabulations !

Igor parut peiné. J'étais moi-même gêné par le mépris qui se lisait sur le visage de Frank N. Furter.

— Affabulations, peut-être..., intervins-je. Mais elles se sont parfois avérées exactes.

— Tout à fait, insista Igor. Jules Verne avait prévu qu'on irait sur la Lune, William Burroughs qu'on inventerait le radar, George Lucas que les nefs interstellaires...

— Où as-tu appris tout ça ? coupa Frank Furter.

— J'ai travaillé sur des documents antiques à l'université.

— Rue Censier ?

Igor ne releva pas la pointe d'ironie. La Faculté des Farces, Attrapes et Canulars en tous Genres était la dernière université parisienne, et l'on y enseignait avant tout l'humour et le sens de l'absurde.

— Campus de Grenoble. Littérature pré-néopure et archéologie du XXe siècle post-nucléaire.

Frank Furter marchait de long en large, les mains derrière le dos, lisant au passage quelques lignes du journal posé sur le bureau de verre bleu. Le spectacle de Manuel y était annoncé en première page.

— Écoute, Igor, reprit le physicien. Nous ne pouvons pas renoncer maintenant. Je comprends bien que pour toi et pour les autres, la Danse n'était qu'un jeu vaguement mystique et décadent, que votre appartenance à la secte ne signifiait pas forcément votre fidélité... Mais c'est moi qui vous ai montré comment jouer avec le temps. Si je n'avais pas été là, vous n'auriez jamais connu l'ivresse du *Gestalt* et de la plongée dans l'entre-temps... Alors, tout ce que je vous demande, c'est de faire une dernière tentative. Le passé est à portée de la main ; je voudrais que nous le touchions tous ensemble...

Igor hocha la tête.

— D'accord, je vais essayer de les convaincre.

— Dis-leur qu'ensuite, ils seront libres de partir ou de continuer. Qu'ils le sont déjà. Je ne veux forcer personne.

— Je le leur dirai.

Le Transylvanien quitta la pièce d'une démarche hésitante. Il n'était pas vraiment convaincu, mais Frank Furter possédait une telle emprise sur les membres de la secte que ses arguments avaient de fortes chances de porter, au bout du compte.

— Ils accepteront, confirma le physicien. Maintenant, expliquez-moi ce que vous voulez faire, exactement...

— J'ai commis une erreur, voici un demi-siècle. Une erreur impossible à réparer aujourd'hui. J'espère que j'arriverai à m'empêcher de la commettre...

— Vous ne voulez pas en dire plus ?

— À quoi bon ? Si je réussis, personne ne s'en souviendra, et si j'échoue...

— Tu échoueras, coupa Sue. Il faut que tu échoues.

Je me tournai vivement vers elle.

— Tu tiens donc tant que ça à devenir une condit ?

— Mais c'est fini, Kerl ! Fini ! Terminé ! Je suis libre, je viens de m'éveiller d'un cauchemar... Et nous sommes ensemble, tous les deux, presque pour la première fois. Pourquoi vouloir changer ce qui a été ?

— Il y a autre chose, fit remarquer Frank N. Furter. Nous ne pourrions vraisemblablement pas rester plus d'une demi-minute – une minute dans le meilleur des cas – à l'époque où nous réémergerons. Un temps trop court pour que vous...

— Vous repartirez sans moi.

Sue émit un cri de surprise étouffé.

— Mais tu délirais complètement ! Et moi, dans tout ça ? Qu'est-ce que je deviens ? Tu dis que tu veux corriger tes erreurs passées, mais tu es en train de réitérer la plus grave de toutes !

— Je pensais que tu viendrais avec moi, soufflai-je, atterré par la justesse de sa remarque.

— Non, ça me fait peur... L'Ère néopure me fait peur. Et puis, comment reviendras-tu si les Transylvaniens t'abandonnent sur place ?

— J'ai mon idée. De toute façon, si j'arrive à changer le passé, la question a de fortes chances de ne jamais se poser...

Igor revint, un pâle sourire sur ses lèvres fardées de noir.

— Ils sont d'accord, dit-il. Ils danseront ce soir pour la dernière fois.

— Parfait, commenta Frank N. Furter. Ils n'ont pas fait trop de difficultés ?

— Ils n'ont posé qu'une condition : la durée de notre séjour ne devra pas dépasser trente secondes. Nous sautons, nous vérifions que

la distance temporelle voulue a été franchie et nous revenons. Point à la ligne. Et crois-moi, j'ai eu du mal à les convaincre. L'idée de causer un paradoxe les terrifie.

Frank Furter m'adressa un rapide clin d'œil. Il ne craignait pas les paradoxes. Au contraire, il les souhaitait, car la manière dont ils se grefferaient sur la trame de la réalité lui permettrait de compléter sa théorie du saut dans le temps. Cet homme était au moins aussi têtu et inconscient que moi-même.

Les Transylvaniens dansaient. L'emplacement choisi était un quai du canal Saint-Martin qui – nous l'avions vérifié dans les archives de la Couverture Informatique – n'avait subi aucune modification depuis deux siècles. Les musiciens avaient pris place sur une estrade et entamé le morceau habituel, tandis que les sectateurs s'échauffaient sur place avant d'entrer, un à un, dans la Danse.

— Je reviendrai, assurai-je à Sue en me penchant pour l'embrasser dans le cou.

— Tu as déjà dit ça la dernière fois.

— Et je suis revenu...

— Mais dans quel état !

Mes doigts se crispèrent sur son épaule.

— Je ne sais pas pourquoi je fuis, murmurai-je. Je ne suis toujours pas arrivé à le découvrir. Mais je dois fuir. Je le dois. Et je dois modifier le passé...

— Décidément, tu n'as pas changé. Il te faudra toujours des passions, de grandes causes et de grandes questions pour te faire vibrer... Moi, au fond, je ne compte pas. Car si tu changes le passé, je serai une autre.

— Moi aussi. Nous serons différents – mais ça ne nous empêchera pas de nous aimer.

Nos lèvres se trouvèrent, nos langues s'effleurèrent, nos corps se pressèrent avec passion l'un contre l'autre – puis j'entrai à mon tour dans la Danse, abandonnant Sue que le salvoïde entreprit de consoler.

Les premiers sauts furent brefs, mais permirent de vérifier que la barrière des dix secondes était bel et bien abolie. L'un d'eux, notamment, nous projeta un quart d'heure dans l'avenir. Les Transylvaniens se retrouvèrent face à eux-mêmes, mais ne restèrent pas sur place assez longtemps pour remarquer certains détails, qui n'échappèrent pas à mon œil inquisiteur. Détails que je choisis de garder pour moi.

Ce fut Frank Furter qui décida de l'instant du grand saut. Il agit lors d'un bond vers le passé. L'énergie utilisée rayonnait autour de nous en faisceaux colorés. Furter s'empara de ces faisceaux, les tordit comme autant de cheveux pour en faire une tresse qui se déplia en direction

d'un corpuscule situé une cinquantaine d'années dans le passé. J'espérais que ce serait le bon.

Dès la réémersion, les Transylvaniens regardèrent autour d'eux, à la recherche d'un moyen de datation. Mais le quai présentait toujours le même aspect, et aucun calendrier complaisant n'indiquait la date.

— Repartons, gémit Igor. Les paradoxes...

Un homme jaillit de l'ombre, courant à perdre haleine. Les tenues des Transylvaniens lui arrachèrent un hoquet de surprise, tandis que de désagréables souvenirs envahissaient les Danseurs à la vue de sa robinforme.

— L'Ère néopure, dit quelqu'un, accablé.

L'homme était tout proche. Frank Furter mit en marche le petit diffuseur musical qu'il avait emporté. *The time warp* s'éleva dans la nuit tiède et les Transylvaniens reprirent leur Danse sans se préoccuper de l'arrivant. Celui-ci tournait autour d'eux, les suppliant de lui servir d'alibi. Il allait de l'un à l'autre, les secouant, leur hurlant au visage des mots sans suite. Il paraissait au comble de la panique.

Face à l'absence de réaction des Transylvaniens, il se tourna vers moi, éperdu, des larmes plein les yeux. Un bruit de bottes provenant d'une rue voisine accentua sa terreur.

— Aidez-moi, m'exhorta-t-il. Ils vont me tuer s'ils me prennent !

Je contemplai un instant ses lèvres minces, ses joues creuses, son nez épaté... Et je le reconnus ; je n'aurais pu oublier ce visage.

Les faisceaux multicolores rayonnaient à nouveau autour des Danseurs. Je sentis que Frank Furter avait commencé à tordre la trame du continuum ; dans quelques secondes, les Transylvaniens auraient disparu.

Alors, je sus ce que je devais faire. Sourd aux supplications de l'intrus, je le poussai violemment au centre du cercle des Danseurs, à l'instant précis où ceux-ci entonnaient *Let's do the time warp again !*

Ils s'évanouirent sans laisser de trace, entraînant avec eux Luc, le quatrième « programmeur sauvage », celui qui avait disparu la nuit de l'arrestation de Francis.

CHAPITRE IV

Le saut avait donc été trop court de quelques mois. Il était désormais hors de question de modifier mon passé, puisque je me trouvais *déjà* à bord du *Niagara*, en route pour cinquante années de solitude.

Ce n'était pas le moment de réfléchir à ce genre de chose. Un groupe d'une dizaine de Miliciens néopurs venait en effet d'apparaître à l'extrémité du quai, là où avait surgi Luc quelques instants auparavant.

Confiant dans mes implants, je partis à toutes jambes, accélérant progressivement ma vitesse subjective. Les Miliciens ne tardèrent pas à abandonner la poursuite. À leurs yeux, je ne devais guère avoir plus de substance qu'un ectoplasme ou une hallucination. Aucun homme ne pouvait se déplacer aussi vite. Dans un univers rationnel, du moins.

Quand je fus certain qu'ils avaient perdu ma trace, je ramenai mon rythme vital à la normale puis, hors d'haleine, je me laissai tomber sur un banc. Il était urgent de faire le point. J'avais échoué dans ma tentative de modifier mon passé, mais je pouvais encore intervenir sur la trame temporelle. De quelle manière ? C'était justement ce qu'il me fallait déterminer.

Un certain temps me fut nécessaire pour réordonner mes pensées. La situation dans laquelle je me trouvais ne différait guère, au fond, de celle que je comptais créer en remontant jusqu'à l'Ère néopure ; mais tant de nouveaux facteurs étaient entrés en jeu que je dus faire un effort de concentration pour accepter cette idée.

Tout tournait, en fait, autour de l'apparition imprévue de Luc. Celui-ci, d'après Manuel, avait disparu le soir du braquage raté qui avait entraîné l'arrestation de Francis, le quatrième membre de la bande. Je savais désormais comment ; emporté par les Transylvaniens, il avait franchi une distance temporelle d'un demi-siècle pour se retrouver à mon époque. Un sourire naquit sur mes lèvres quand j'imaginai sa réaction à l'arrivée. Il détestait les Néopurs autant que moi-même ; découvrir qu'il leur avait définitivement échappé le

transporterait de joie.

J'avais devant moi un peu moins de vingt-quatre heures pour mener à bien une tâche très précise, quoique fort différente de celle que j'avais prévu d'effectuer. Si cette nuit était effectivement celle que je croyais, Francis serait exécuté le lendemain soir. Or, suite à une manipulation informatique de Manuel, le poison qui devait mettre fin à ses jours serait remplacé par une drogue « conservatrice », qui provoquerait tous les symptômes de la mort clinique – sans *vraiment* le tuer, puisque l'injection d'un antidote permettrait de le ramener à la vie.

Le problème était d'identifier l'antidote en question. Manuel, pressé par le temps, ayant en effet oublié de noter le code du produit utilisé, la réanimation de Francis n'avait pu être réalisée. À l'époque d'où je venais, cinquante ans dans l'avenir, il flottait, inerte, privé de vie, dans une cuve située au sous-sol de la résidence du façonneur...

Je me levai et fis quelques pas pour dégourdir mes jambes parcourues de crampes. Sauver Francis, lui permettre de revivre était devenu mon but tout désigné. Pour ce faire, il me fallait un terminal connecté à l'ordinateur de la prison où devait avoir lieu l'exécution. Je n'aurais même pas besoin d'agir ; il me suffirait de rester en attente jusqu'à l'intervention de Manuel et de noter quel produit celui-ci avait substitué au poison.

Ensuite, je pourrais tranquillement regagner mon époque ; ce qui ne devrait pas poser de problèmes majeurs puisque je m'étais vu parmi les Transylvaniens, lors du saut vers l'avenir qui avait précédé le grand bond en direction du passé. Même sans cette confirmation inattendue, d'ailleurs, la question du retour ne m'aurait de toute manière pas inquiété. Dès le départ, je savais comment j'allais revenir.

Une horloge lumineuse indiquait minuit et demie. J'avais toute la nuit pour résoudre les problèmes de base qui se posaient à moi. Tout d'abord, il était nécessaire de trouver une robinforme. Habillé comme je l'étais, je ne ferais pas dix pas avant d'être arrêté et emprisonné pour outrage à la Pureté. Par bonheur, le couvre-feu instauré par les Néopurs me laissait un délai suffisant pour me préparer.

Je réfléchis une dizaine de minutes, tournant et retournant dans ma tête les éléments du problème. Mettre la main sur un terminal relié à l'ordinateur de la prison relevait pour moi du domaine de l'impossible. Sans papiers ni argent, je ne pourrais certainement pas effectuer les démarches – illégales – nécessaires. J'avais donc besoin d'un allié – et la solution naquit de cette conclusion.

Je remontai la rue en direction de la place du Purificateur Initial. L'immeuble jadis construit par le Parti communiste avait été rasé l'année précédente pour céder la place à un cube de béton noir, qui abritait l'annexe locale de la Milice. Quatre hommes armés de fusils à

aiguilles montaient la garde à l'entrée, le visage dur et fermé. Dissimulé par un muret, je fis le tour de la place avant d'enfiler le boulevard menant à Belle ville.

J'atteignis le Père-Lachaise trois bons quarts d'heure plus tard. Si ma mémoire était bonne, Manuel occupait un minuscule studio avec vue sur le cimetière. Je n'eus aucun mal à trouver l'immeuble, mais la porte en était verrouillée, comme l'imposaient les règles du couvre-feu. Et bien entendu, j'avais oublié le code d'entrée.

Découragé, je m'assis au bord du trottoir. Il était hors de question d'appeler Manuel alors que des dizaines de personnes pouvaient également m'entendre – et prévenir la Milice qu'un individu suspect se promenait dans les rues durant la nuit. Et comme il n'y avait pas d'interphone...

Face à cette situation apparemment sans issue, il ne me restait qu'une solution. Pour la première fois, je choisis de revivre une scène contenue dans ma mémoire...

Le jour où Manuel avait pendu la crémaillère, nous avions décidé de passer la nuit chez lui à cause du couvre-feu qui vidait les rues après dix heures. Arrivés vers huit heures, nous avons vainement tenté de nous soûler à l'aide de la bière fade que vendait sous le manteau un épicier de la rue de la Butte-aux-Cailles. Elle n'avait réussi qu'à nous rendre malades.

Vers minuit, je m'étais souvenu de l'existence d'un revendeur d'euphorisants qui exerçait son petit commerce du côté de la place Gambetta. Malgré l'heure tardive, j'étais certain de pouvoir mettre la main sur lui. J'avais donc collecté quelques plaques de dix solars avant de quitter le studio pour braver le couvre-feu. Et, pour me permettre de rentrer sans ameuter la populace, Manuel m'avait noté le code de la porte sur un morceau de papier.

Le revendeur s'était installé dans la cave d'un immeuble ancien, à laquelle on accédait par un soupirail qu'une caméra invisible surveillait en permanence. S'il ne connaissait pas la personne qui utilisait cette voie d'accès, le dealer quittait promptement sa boutique souterraine pour s'enfoncer dans le dédale des carrières qui s'étendait sous le quartier.

L'affaire avait été vite réglée – une pile de plaques contre deux plaquettes de comprimés rosâtres. J'étais ensuite revenu par les rues désertes, me dissimulant chaque fois que j'entendais un bruit de pas.

Arrivé au pied de l'immeuble où Manuel venait d'emménager, j'avais sorti le papier de ma poche et mes doigts avaient couru sur les touches, composant le code d'accès...

La porte s'ouvrit en silence. Sur la pointe des pieds, je traversai le hall et escaladai les trois étages avant de gratter à la porte de Manuel. Je dus insister durant deux ou trois minutes avant d'obtenir une

réponse.

— Voisin ?

— Ami, répondis-je.

— Ton nom ?

— Ouvre, c'est au sujet de Francis !

La porte coulisssa sur un Manuel au visage blême. Il ne dormait donc pas encore, ce qui n'avait rien d'étonnant eu égard aux circonstances. Sans doute n'avait-il cessé de se demander ce qu'étaient devenus ses complices.

— Qu'est-ce que c'est que cette dégaine ? s'écria-t-il. Et qui êtes-vous ?

J'entrai sans prendre la peine de répondre. Le studio était bien comme dans mon souvenir : une pièce rectangulaire de six mètres sur quatre, meublée d'un matelas, d'une paire de fauteuils défraîchis et d'un petit bureau sur lequel trônait un micro-ordinateur *O'Malley* pourvu d'un disque dur.

— Francis a été arrêté, déclarai-je. Tu dois le sauver.

Manuel secoua la tête, incrédule.

— Comment êtes-vous au courant ? souffla-t-il, atterré.

— Ne t'occupe pas de ça.

— Et Luc, qu'est-il devenu ?

— De ça non plus, répliquai-je en prenant place dans l'un des fauteuils.

— Vous m'en demandez beaucoup, non ?

— Pourquoi te tracasser au sujet de détails ? Francis va mourir, il n'y a que ça qui compte. Il faut que tu découvres où il a été incarcéré et que tu trouves un moyen de le tirer de là.

— Facile à dire.

Je désignai l'ordinateur.

— Tu sais t'en servir, non ?

— Il n'est pas connecté à un réseau, vous devriez être au courant puisque vous savez tout.

— Eh bien, tu n'as qu'à en trouver un autre !

Son visage s'assombrit.

— Là encore, facile à dire. Les accès aux réseaux sont sévèrement contrôlés...

— Parce que ça t'a gêné, jusqu'ici ?

Je comprenais ses doutes et ses hésitations. L'Ère néopure était celle du mensonge, de l'hypocrisie et de la délation. Tout le monde dénonçait tout le monde, à tort ou à raison. Et les coups montés destinés à *faire tomber* les individus gênants ne se comptaient plus. Manuel me prenait-il pour un Néopur déguisé chargé de le piéger ? Sans doute cette hypothèse lui avait-elle effectivement traversé l'esprit, mais il l'avait rejetée comme je l'aurais fait moi-même en de

telles circonstances ; il était inutile d'échafauder une quelconque machination pour condamner Manuel, alors que la seule présence de l'ordinateur aurait suffi à le faire exiler Outre-Espace.

Je devais pourtant le rassurer – et obtenir sa confiance. Je comprenais à présent *pourquoi* il était nécessaire que je remonte jusqu'à cette époque – non pour la modifier, mais bel et bien pour assurer que les événements suivraient le cours qu'ils avaient déjà suivi.

— C'est vrai, je sais tout de toi, repris-je. Et des autres. Les fameux « programmeurs sauvages »... (J'hésitai. Le moment était venu de choisir entre un mensonge crédible et une réalité invraisemblable.) J'appartiens à un mouvement d'opposition clandestin – les Expansifs, tu as dû en entendre parler ?

Son long soupir de soulagement me réchauffa le cœur. Il me croyait. À présent, je n'aurais aucun mal à le pousser dans la bonne direction. Manuel avait toujours été influençable ; il suffisait de trouver les arguments appropriés.

— Les Expansifs, murmura-t-il en regardant autour de lui d'un œil inquiet. Ils existent donc... Mais pourquoi s'intéressent-ils au sort de criminels comme nous ?

— Parce que vous êtes de petits génies de l'informatique et qu'un jour, nous pourrons avoir besoin de vous, lâchai-je d'un trait. Le Néo-Puritanisme ne régnera pas éternellement. Des groupes comme nous-mêmes ou le Mouvement de Libération Culturelle œuvrent dans l'ombre pour mettre fin à la dictature. En ce moment, à bord d'un voilier solaire, des dizaines de giga-octets de culture voguent vers un monde lointain. Ailleurs, des copistes travaillent à répandre les connaissances interdites. Il nous faudra bientôt des programmeurs capables de lancer virus informatiques et bombes logicielles à l'assaut du Réseau mondial...

— Et vous avez pensé à nous ?

— Potentiellement, vous nous intéressez, affirmai-je. C'est pour cette raison qu'il faut sauver Francis.

— Ne pouvez-vous le faire vous-même ?

— Nous n'avons pas le temps d'organiser quoi que ce soit. La justice est plutôt expéditive, en ce moment. Il sera vraisemblablement jugé, condamné et exécuté demain. Tu es le seul à pouvoir agir assez vite.

— Mais comment ? Je ne me vois pas modifier une décision de justice, ni faire évader Francis...

Je fermai les yeux. Lorsqu'il m'avait raconté son intervention lors de l'exécution de Francis, Manuel n'avait fait aucune allusion à un vieil homme venu l'exhorter au beau milieu de la nuit. Pouvais-je l'aiguiller sans risque de créer un paradoxe ? Je décidai que oui.

— Tout d'abord, tu dois trouver un moyen d'accéder à l'ordinateur de la prison. Tu as de l'argent ? Bon. Il reste assez d'individus avides de grosses plaques pour que tu puisses espérer soudoyer un pupitreux. Ensuite, tu n'auras qu'à trafiquer le programme afin que le poison employé pour l'exécution soit remplacé par un conservateur. Racheter le pseudo-cadavre ne sera qu'une formalité. C'est une pratique courante, paraît-il.

Manuel hocha la tête. J'étudiai son visage mince, songeant à ce qu'il deviendrait avec l'âge et le succès. L'adolescent de l'Ère néopure que j'avais devant moi ne ressemblait guère au vieil homme obèse qui atteindrait un jour les premières places des charts solaires. La dureté des lèvres pincées deviendrait mollesse, paresse, le menton s'empâterait de fanons flasques, la graisse noierait les yeux... Mais pour le moment, c'était encore le Manuel énergique et quelque peu casse-cou avec qui j'avais effectué mes premiers piratages. Ce Manuel-là ne laisserait pas tomber Francis.

— D'accord, dit-il lentement. Je marche dans votre combine. Et tant pis si c'est un piège.

— C'est une combine, assurai-je avec un sourire. Une drôle de combine, tu comprendras un jour pourquoi...

Vers neuf heures, nous quittâmes le studio sans avoir dormi. Manuel m'avait prêté une robinforme, condition essentielle à la réussite du plan que nous avons passé la nuit à mettre sur pied. Il m'avait également procuré l'un de ces bonnets pointus qu'affectaient les Purifiés de fraîche date, pour dissimuler ma coupe de cheveux qui, à cette époque, me désignait inévitablement comme un membre de la confrérie des nautes. Je devais être aussi anonyme que possible. Manuel croyait que c'était pour passer inaperçu, mais la véritable raison de cette grisaille dans laquelle je désirais me fondre était la crainte de causer un paradoxe.

Les choses étaient encore troubles dans mon esprit. J'avais fini par renoncer à déterminer ce qui faisait partie d'un cycle, d'un cercle fermé, serpent aztèque se mordant la queue à travers le temps, et ce qui était « nouveau » pour ce passé que je vivais pour la deuxième fois, dans des circonstances bien différentes de la première.

Nous traversâmes Paris à pied, pour éviter les contrôles incessants que subissait tout usager du métro. Manuel emportait sous sa robinforme le disque dur de son micro-ordinateur, qui recelait suffisamment de logiciels pour forcer les protections du Cœur du Réseau lui-même. Il lui suffirait de le connecter à n'importe quel terminal relié à l'ordinateur de la prison pour entrer dans le système d'exploitation. Ayant moi-même conçu quelques-uns des programmes en question, j'avais toute confiance en eux.

À dix heures et demie, nous arrivâmes Porte de Saint-Cloud. Le seul moyen de découvrir dans quelle prison Francis était retenu consistait à interroger le réseau latent de la Milice, accessible à partir de n'importe quel poste de veille. Celui de l'avenue de Versailles étant en travaux depuis la fin du mois précédent, nous avions bon espoir de pouvoir y entrer et y accomplir nos recherches sans nous faire repérer.

Nous y pénétrâmes par un vasistas donnant sur des toilettes typiquement néopures. Cabinets à la turque – pas d'urinoirs générateurs de « mauvaises pensées » – et lavabos séparés par de hautes cloisons.

Même un simple lavage de mains était considéré comme obscène à cette époque.

Le terminal trônait sous une bâche de plastique au milieu d'un chantier interrompu pour le week-end. Par bonheur, la connexion au réseau latent n'avait pas été coupée, nous le constatâmes lorsque le masque de présentation au système s'afficha à l'écran. Sans doute s'agissait-il d'un oubli ; à moins que ce poste en travaux ne servît encore de façon partielle. Dans tous les cas, il fallait faire très vite.

Manuel brancha son disque dur et essaya trois ou quatre logiciels différents avant de réussir à triompher des protections du réseau. Ensuite, quelques instants lui suffirent pour retrouver la trace de Francis. Celui-ci avait été incarcéré à la Bastille, dans l'ancien Opéra transformé en maison d'arrêt. Son procès était encore en cours, mais la note post-it « collée » sur la fiche de notre compagnon de maraude signalait que sa condamnation était d'ores et déjà certaine. Il était question de faire un exemple pour dissuader les petits malins dans notre genre de trafiquer les sacro-saints ordinateurs néopurs.

— La Bastille..., murmura Manuel. Nous ne pourrons jamais y entrer.

— Il doit bien exister des terminaux extérieurs.

— Bien sûr, mais de là à les localiser...

— Utilise tes neurones ! Le réseau latent doit bien en conserver les coordonnées quelque part.

Il se mit au travail. Je restai un moment à le regarder jouer avec les protections, puis j'allai boire un verre d'eau. Sans mes implants, qui entretenaient la production d'adrénaline, je me serais écroulé sur place. Mes jambes flageolaient, mes paupières vibraient désagréablement, des étincelles lumineuses ne cessaient de traverser mon champ de vision.

Du calme, me dis-je. Tu as besoin de sommeil, d'accord, mais tu peux bien attendre quelques heures. Ce soir ou demain, tu auras l'occasion de récupérer tout le sommeil en retard – et même de prendre un acompte !

— C'est bon, m'annonça Manuel quand je le rejoignis. Il y a au moins six terminaux en dehors de la prison.

— Et tu penses pouvoir accéder à l'un d'eux ?

— J'ai de l'argent. Il suffit de trouver qui en a besoin, parmi les pupitreurs extérieurs. J'ai effectué une demande de renseignements ; le résultat ne devrait plus tarder.

Il ne tarda effectivement pas. Trois des responsables des terminaux étaient des Néopurs convaincus, comme l'indiquait leur inscription sur les Listes de Purification. Deux autres ne nous inspiraient guère confiance, pour des raisons diverses. Le dernier, un nommé Hercule Stooge, était notre homme. Il habitait à Montreuil, non loin du métro *Croix de Chavaux*. Nous nous mîmes immédiatement en route, toujours à pied.

Nous n'échangeâmes pas dix répliques durant le trajet, qui nous prit pourtant près de trois heures. Aussi soucieux l'un que l'autre, nous nous refermions sur nous-mêmes, les traits durs, le regard inexpressif. L'intervention que nous nous apprêtions à commettre pouvait nous mener tout droit sur la table d'exécution, une aiguille plantée dans le bras. J'avais beau savoir que notre réussite était assurée, que rien de fâcheux ne nous arriverait, je ne pouvais me départir d'un certain sentiment de malaise. Inadaptation physiologique à l'époque ? C'était possible. Je venais d'un univers touché par la Perturbation, j'étais moi-même perturbé, alors que ce monde demeurerait encore rationnel ; certains paramètres de ces deux types de réalité avaient toutes les chances d'être incompatibles...

En chemin, je pris un plaisir masochiste à étudier le Paris de l'Ère néopure, cette ville grise et monotone où l'on avait cherché à gommer tout ce qui sortait de l'ordinaire, tout ce qui était d'une manière ou d'une autre, *remarquable*. Les Néopurs avaient été plus loin que quiconque dans le nivellement, la mise à plat des choses et des hommes. Comment distinguer les unes des autres ces silhouettes vêtues de robinformes que nous ne cessions de croiser sur les trottoirs ? Comment différencier un immeuble style Nouille à la façade noyée de chapes de béton additionnelles d'un bâtiment néopur aux arêtes vives ? Les points de repère avaient disparu, balayés par la Réduction À Une Image Unique – les Néopurs adoraient les majuscules, ils en mettaient partout, en dépit du bon sens et des règles grammaticales – qui était, depuis plus d'un siècle, la seule norme acceptable.

Je redécouvrais ce monde uniforme avec des sentiments flous et mitigés. J'avais haï autrefois ces lignes droites, bien nettes, ces fenêtres-miroirs aveugles, ces vêtements flasques, ces visages tous identiques... À présent, je me contentais de les ignorer. Mais le malaise ne me quittait pas. Je n'aurais pas dû chercher à retrouver le passé. Pourtant, je devais agir ainsi, pour assurer la continuité de la causalité.

Pour que Francis ait, un jour, une chance de revivre.

Je laissai Manuel soudoyer Hercule Stooge. Il entra dans l'immeuble où habitait celui-ci au milieu de l'après-midi et n'en ressortit qu'une heure plus tard, alors que je commençais à sérieusement m'inquiéter.

Tout s'était bien passé, mais il avait dû discuter pied à pied pour faire baisser les prétentions du pupitreur. Ils avaient fini par tomber d'accord sur une somme – importante mais non disproportionnée – et une durée d'utilisation. Les exécutions ayant en général lieu à la tombée de la nuit, nous étions censés revenir vers vingt heures.

— Restons ici, dis-je en désignant un *milk-bar*. S'il essaye de nous donner à la Milice, nous les verrons arriver à temps.

— Si la Milice doit débarquer, ce sera pour nous prendre en flagrant délit. Vous n'aurez qu'à guetter en bas.

— Je monte avec toi. Je dois superviser toute l'opération... (Je laissai flotter ma voix, pour donner plus de poids à l'horrible phrase que j'allais être obligé de proférer.) Ce sont les ordres.

Manuel eut un geste fataliste.

— Si ce sont les ordres...

Nous entrâmes donc dans le bar où nous commandâmes deux *shakes* à la vanille – l'unique parfum disponible. Très vite, nous devinâmes qu'il serait difficile de rester là durant cinq heures sans éveiller les soupçons du serveur, qui arborait fièrement l'écusson argenté signalant son appartenance à la Milice – comme un bon tiers des citoyens du système, mais tous ne l'affichaient pas aussi ostensiblement.

Les origines de la Milice remontaient aux décennies qui avaient précédé l'avènement du Néo-Puritanisme. Vers 2070, le monde était divisé en quatre grandes puissances, qui phagocytèrent peu à peu les petites nations limitrophes. Deux de ces pays – les États-Unis d'Europe et la Grande Ourse Soviétique – avaient un jour décidé de s'associer sur le plan économique. Les U.S.A. et l'Empire Japonais avaient bien essayé de faire échouer cette alliance qui les mettait en danger, mais ils n'étaient parvenus qu'à un résultat plus catastrophique encore : l'union militaire et politique des deux nations.

Le régime adopté, un socialisme assez « doux », autorisait l'entreprise individuelle tout en conservant certains monopoles, comme les transports ou les télécommunications. Seul point révolutionnaire de ce système : la réduction des forces de police à quelques milliers d'enquêteurs assistés d'un nombre à peu près égal de fonctionnaires. La baisse de la criminalité, la mise en vente libre des dérivés du chanvre indien – déjà vieille d'un demi-siècle – et l'apparition de traitements efficaces pour les violeurs et les

psychokillers permettaient en effet d'espérer un abandon total des méthodes répressives, vers lequel la diminution des effectifs de la police était un premier pas.

Les Milices n'avaient eu aucun mal à se développer sur un terrain aussi instable. À nouveau, la peur de l'insécurité poussait les imbéciles à s'unir et à se faire justice eux-mêmes. Je me souvenais d'avoir lu que trente-quatre personnes avaient été torturées et exécutées, après leurs « aveux » arrachés de force, pour un unique crime dont aucune d'elles n'était coupable. Le Néo-Puritanisme et ses abus pointaient peu à peu le bout de leur nez.

Vers 2085, les Milices constituaient la première force armée du pays, et des organisations similaires commençaient à apparaître au Japon et aux États-Unis, ainsi que dans de nombreux petits pays. Les bavures et les erreurs judiciaires ne se comptaient plus, tandis que les coupables des crimes les plus odieux continuaient à agir en toute impunité ; il suffisait d'arborer le badge d'une Milice pour devenir insoupçonnable.

Vers cette époque, ces mêmes Milices avaient en quelque sorte donné naissance au Néo-Puritanisme. Des hordes de braves gens surexcités avaient saccagé les hypnopornos, mis le feu aux maisons closes et entrepris de lapider les filles trop court vêtues et les garçons à l'apparence provocatrice. Mais ces braves gens étaient en fait manipulés par les Miliciens, qui voyaient dans ce vaste mouvement populaire un excellent moyen de prendre le pouvoir pour imposer leur volonté au monde.

Un schéma classique, celui de la montée de la dictature.

À présent, dans cette ère pour moi achevée depuis belle lurette, les Milices constituaient la seule force de police du système. Une force organisée, chapeautée par les Néopurs, qui avait tout d'un savant mixage entre la sinistre Gestapo et la non moins sinistre Inquisition. Les Milices avaient tout pouvoir sur les simples citoyens – et il ne se passait pas de jour sans que ces derniers en fassent les frais. La Quête de la Pureté, cet « Idéal Profond De L'Homme », passait avant la liberté individuelle et le bonheur.

— Les Milices seront vaincues, assurai-je à voix basse. Elles disparaîtront – et le Néo-Puritanisme avec elles !

— Vains espoirs, commenta Manuel.

— Tu verras que je dis vrai... un jour.

— Vous n'êtes pas le seul à espérer.

Nous restâmes dans le secteur jusqu'à l'heure fixée. Un petit square nous permit de continuer à surveiller l'entrée de l'immeuble sans nous faire trop remarquer. Nous nous assîmes sur un banc, à l'ombre d'un châtaignier jaunissant, et nous attendîmes en discutant de choses et d'autres. Je décrivis notamment les événements des cinquante

prochaines années – au conditionnel, bien entendu –, prédisant la chute des Néopurs et l'avènement des Expansifs. Manuel me donnait la réplique de temps à autre, quand mon scénario – pourtant réel, ou plutôt appelé à le devenir – lui semblait trop farfelu.

— Mais enfin, s'écria-t-il soudain, pourquoi les Néopurs organiseraient-ils des élections qu'ils seraient certains de perdre ?

— À la suite d'un mauvais calcul. Tu sais qu'une attestation de fidélité au mouvement est nécessaire pour devenir colon, non ? Plus des neuf dixièmes des individus qui traversent la Longue Nuit dans les soutes des voiliers sont des Néopurs convaincus. Le reste est essentiellement composé de « criminels » qui n'ont échappé à la castration ou à la lobotomie qu'en acceptant l'exil.

— Vous voulez dire qu'à force d'envoyer les leurs Outre-Espace, les Néopurs vont se retrouver en minorité sur Terre – et dans le système solaire ?

— Exactement. Les chiffres l'indiquent déjà.

— N'empêche que je ne comprends toujours pas ce qui pourra les inciter à organiser des élections.

— L'orgueil. Après cent cinquante ans de pouvoir absolu, ils voudront prouver à leurs adversaires – qui, en théorie, n'existent pas – que c'est par la volonté du peuple qu'ils gouvernent.

— Stupide.

— C'est ainsi que ça se passera, tu verras...

À vingt heures précises, nous sonnions à la porte d'Hercule Stooge. Celui-ci était un homme d'une quarantaine d'années, dont la robinforme portait la bande mauve délavé des divorcés. Le divorce était assez mal vu des Néopurs, sauf lorsqu'un des membres du couple concerné avait commis un acte illégal ; Stooge mit donc les choses au point dès notre arrivée :

— Mon ex-femme a été arrêtée dans une tenue obscène l'année dernière. Elle n'a été condamnée qu'à deux ans de prison, mais elle m'a demandé de divorcer. Vous savez ce qu'on fait aux femmes à la Petite Roquette ?

— Masculinisation ? émit Manuel.

— C'est ça. On supprime les caractères sexuels féminins susceptibles de provoquer le désir, puis on injecte des doses massives d'hormones cancérogènes. Vous avez déjà vu ce que ça donne au bout du compte ? Des tas de graisse informes, barbus, avec deux cicatrices à l'emplacement des seins... Et je ne vous parle pas de l'odeur ! On leur trafique les glandes sudoripares... (Stooge baissa les yeux ; sa lèvre inférieure tremblait.) Espérance de vie, deux à six ans... Lucy préfère mourir seule. Et vite.

Je lui tapotai l'épaule en un vain geste de réconfort.

— C'est pour elle que vous nous aidez ?

— Si vous voulez. Oui, c'est pour elle. Si vous pouvez sauver quelqu'un de l'injustice néopure, ça sera un genre de compensation. Oh, ça ne me la rendra pas, ça ne sera même pas une vengeance – mais elle sera heureuse quand elle l'apprendra.

— Qu'attendons-nous ? intervint Manuel en s'asseyant devant le terminal posé sur un bureau de métal gris.

Stooge alluma la machine et tapa son mot de passe, masquant le clavier d'une main pour nous empêcher de voir quelles touches il utilisait. C'était de bonne guerre : nous n'avions payé que pour accéder au système.

— À vous de vous débrouiller, dit le pupitreur. Je ne suis qu'un opérateur de saisie. La programmation...

— C'est mon rayon, assura Manuel en connectant son disque dur. Vous travaillez en batch ou en temps réel ?

— Aucune idée.

— Les données que vous saisissez sont accessibles à d'autres dès que vous les avez validées ?

— Non, bien sûr. Il y a une mise à jour quotidienne.

— À quelle heure ?

— Je termine en général vers vingt-deux heures. Ça doit se faire durant la nuit...

Manuel hocha la tête. Un pli soucieux barrait son front. Il se gratta la tête d'un index distrait, puis tapa quelques instructions en assembleur. Pour que notre intervention réussît, il était nécessaire de passer en temps réel – ce qui signifiait que les commandes employées auraient un effet immédiat, et non différé, comme c'était le cas en *batch*.

Il ne tarda pas à obtenir la fiche de Francis. Celui-ci avait été condamné vers treize heures et serait exécuté à vingt et une heures trente.

— Quarante-huit minutes pour « craquer » les protections..., soufflai-je. Ça risque d'être juste.

Manuel ne répondit pas. Ses doigts voltigeaient sur les touches, tandis que défilaient des écrans toujours plus compliqués. Par bonheur, le système d'exploitation était d'un modèle déjà ancien, que nous avions rencontré à plusieurs reprises. Les obstacles tombèrent un à un, renversés par les logiciels – conçus dans ce but – que recelait le disque dur de Manuel.

— J'y suis, annonça-t-il soudain.

L'horloge, dans le coin supérieur gauche de l'écran, indiquait vingt et une heures vingt-sept. Francis devait être déjà couché sur la table d'exécution, les membres entravés ; peut-être même lui avait-on planté dans le bras l'aiguille par laquelle devait venir la mort. J'imaginai sa

terreur, ses efforts pour se libérer, ses yeux roulant dans leurs orbites...

— Il y a cent vingt produits disponibles, dit Manuel. Pas le temps de les détailler. Ce truc-là, le GR-004 (modifié), devrait faire l'affaire.

Je me répétais dix fois le code du *conservateur*. Il était désormais gravé dans ma mémoire, de manière indélébile. Je faillis conseiller à Manuel de le noter ; à nouveau, la crainte du paradoxe me fit rejeter cette idée. Tout devait être comme tout avait été.

Des coups violents ébranlèrent la porte. Stooge se tourna vers nous, le visage livide.

— La Milice ! souffla-t-il. Vite ! Assommez-moi !

— Tu as accepté notre argent, répliqua Manuel.

— Me faire arrêter avec vous n'arrangerait rien.

— Il a raison, intervins-je en lançant mon poing en direction de la mâchoire de Stooge.

Celui-ci tomba à genoux, *groggy*. J'abattis sur son crâne une règle de plastique. Il se tassa sur lui-même, inconscient.

— Pendant que vous y êtes, assommez-moi aussi, ricana Manuel. Vous pouvez bien prendre ça sur vous. Après tout, c'était *votre* idée...

La poignée de la porte commençait à rougir. Rayon thermique. La serrure ne tiendrait pas bien longtemps.

— Ça y est, annonça Manuel. L'injection est faite – pour ce que ça va être utile, maintenant...

— On va s'en tirer, assurai-je. Puisque je t'ai mis dans le pétrin, je vais t'en sortir. Je m'occupe des Miliciens ; tire-toi dès que tu en auras la possibilité – c'est ta seule chance.

— Et vous ?

— Je ne peux pas mourir. Pas maintenant.

La porte céda soudain et deux Miliciens se ruèrent dans la pièce. L'un d'eux brandissait le thermique qui avait servi à forcer la serrure. L'autre, qui restait un pas en arrière, nous menaçait d'un revolver classique, qui devait être chargé de balles dum-dum ou explosives.

— Contrôle fructueux, dit celui qui tenait le thermique.

— Je les élimine tout de suite ? s'enquit son compagnon.

— Non. Arrêtons-les. On pourra toujours les faire parler...

— Mais on sait déjà...

Cette comédie me mit hors de moi. Certains Néopurs faisaient parfois preuve d'un humour franchement désagréable pour qui en était la cible. Un « humour » que je n'avais jamais supporté. Jusqu'ici, je m'étais toujours maîtrisé, par crainte du châtiment. Mais ce temps était fini pour moi. Je défoulai en une fraction de seconde cinquante années de frustration, ce demi-siècle que la Longue Nuit m'avait volé par la faute des Néopurs et de ma propre stupidité.

Je ne les frappai même pas. Je me contentai de foncer droit devant

moi, les bousculant au passage. Ils tombèrent à la renverse, battant ridiculement des bras en une vaine tentative pour conserver leur équilibre. *GR-004 (modifié)*, *GR-004 (modifié)* ne cessais-je de me répéter. Il était grand temps de quitter cette époque. Je pinçai brièvement la gorge des Miliciens, selon la bonne vieille technique des Lurons d'Altaïr ; ils en avaient bien pour deux heures d'inconscience.

Je me tournai une dernière fois vers Manuel, pour contempler son visage jeune et mince – ce visage que je ne reverrais jamais. J'avais envie de tout lui dire, de lui avouer la vérité à mon sujet. Mais il ne m'aurait pas cru, puisque le voyage dans le temps était irrationnel.

— Bonsoir, ami, souhaitai-je lorsque ma vitesse subjective fut redevenue normale.

— Comment avez-vous fait ça ? Je n'ai jamais...

— Implants de survie. Tous les nautes en sont pourvus.

— Mais il n'y a pas de vieux nautes !

— Il y en aura un jour.

— Vous m'avez menti. Vous n'êtes pas un Expansif.

— Quelle importance, du moment que Francis est sauvé ?

Il baissa les yeux.

— Vous avez raison, dit-il.

Quand il les releva, j'avais disparu, appliquant la stratégie préférée du fouinain. Je savais désormais pourquoi Manuel ne m'avait pas parlé du vieillard qui l'avait incité à sauver Francis ; avec le temps, mon intervention s'était peu à peu effacée de sa mémoire. Il en conservait certes un vague souvenir, mais si flou et incertain qu'il préférerait ne pas y faire allusion. Ces vingt heures que nous avions passé ensemble n'étaient pour lui qu'un rêve d'un genre particulier.

Je hâtai le pas en direction de Paris. Le moment était venu de dormir. Enfin.

CHAPITRE V

Je vis. C'est impossible, mais je vis.

Je garde le souvenir de ma mort, de l'arrêt de mes fonctions vitales. Le cœur qui se bloque au milieu d'une contraction, les poumons qui cessent de palpiter, le sang qui devient épais et refuse de continuer à couler...

Je me souviens de chaque détail, avec une précision clinique. L'aiguille luisante reliée à un tuyau par lequel la mort va venir, l'aiguille qu'un anonyme plante à la saignée du coude, tandis que derrière la cloison, un autre anonyme se préparer à presser le piston...

C'est une image ; tout est automatisé, de nos jours.

Je me souviens de ma terreur, de ce froid qui m'a envahi avant même que le poison ne s'infiltre en moi. Je me souviens de tout cela – et, pourtant, je vis.

Je m'éveillai au milieu d'un cauchemar, assis dans un genre de cercueil de plastique froid... Une pellicule tiède collait mes paupières closes. Je voulus l'ôter, mais quelqu'un retint ma main.

— Restez calme. Vous êtes encore trop faible.

Je me laissai retomber au fond du sarcophage. Le cauchemar s'éloignait peu à peu, tandis que la mémoire me revenait. Je tentai de parler, mais ne parvins à émettre qu'un coassement rauque.

— Vous avez parfaitement supporté l'hypothermie, reprit la voix. Et la date est bien celle que vous aviez choisie pour votre éveil.

Des mains habiles entreprirent de me masser énergiquement. Mes muscles noués ne tardèrent pas à se détendre. Puis l'on m'injecta quelque chose à la saignée du coude et je sentis une vigueur nouvelle monter en moi.

— Je vais essuyer vos paupières. Il est possible qu'au début vous ne puissiez pas voir grand-chose. C'est normal. Vous n'avez pas de raison de vous inquiéter. Tout s'est bien passé. Cette date est bien celle que vous aviez choisie pour votre réveil...

Je battis des paupières. Tout d'abord, je ne distinguai que des taches de couleur se déplaçant sur un fond blanc, puis les détails commencèrent à apparaître. Cette flaque brunâtre était le visage d'une

infirmière africaine et cette autre, blafarde, la face lunaire d'un médecin dont les incisives portaient incrustés des saphirs.

— Tout s'est bien passé..., reprit le médecin.

— Je m'en rends compte, coupai-je sèchement. Quelle heure est-il ?

La question surprit le médecin ; on devait souvent s'enquérir de la date, pour une ultime confirmation, mais c'était vraisemblablement la première fois qu'un de ses patients lui demandait l'heure.

— Dix heures du matin, répondit-il doucement. Vous avez dormi cinquante ans.

— Parfait, murmurai-je.

L'infirmière s'approcha, un papier à la main. Je crus que j'allais avoir droit au sermon sur la réinsertion qu'on infligeait aux hibernés ; il n'en était rien. La jeune femme me demanda mon identité, ma date de naissance et les raisons pour lesquelles j'avais choisi la Fuite en Avant, comme on l'appelait parfois. Je prétendis m'appeler Gilbert Gocrazy, né cent vingt ans plus tôt à New York, puis j'expliquai brièvement que j'avais opté pour l'hibernation afin de retrouver mon fils à son retour de la Longue Nuit. Ces arguments furent reçus et notés sans la moindre trace de sentiment ou de suspicion.

— Venez, dit le médecin en me tendant la main pour m'aider à me relever. Vous avez besoin d'un repas.

Après avoir mangé, je dus attendre près d'une heure que le psychologue daignât me recevoir. Il était presque midi quand j'entrai dans son coquet bureau tendu de toile bleue, dont les fenêtres ogivales donnaient sur les jardins de la Salpêtrière. Le psychologue était un homme d'une trentaine d'années, dont la longue chevelure noire réunie en un chignon ébouriffé donnait asile à un couple de leptisrans. Je tentai d'imaginer la réaction qu'aurait, face à un tel personnage, un vieil homme sortant tout droit de l'Ère néopure. Étais-je censé m'offusquer ou bien en rire ?

— Pourquoi avoir utilisé un pseudonyme ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Par pudeur. Je ne tenais pas à ce que ma famille apprenne que j'avais choisi la Fuite en Avant.

Le psychologue hocha la tête.

— Quel est votre véritable nom ?

Je lui donnai celui de mon père. Il pouvait toujours vérifier, les archives n'avaient pas survécu au changement de pouvoir. Par malheur, je n'avais pas songé que mon identité avait été révélée *dans son intégralité*. Il fit la relation grâce au nom de famille.

— Donc, votre fils est Kerl Kasperl ?

— Vous le connaissez ?

— Je suis désolé, mais je suis obligé de vous retenir. Raison d'état.

— Vous n’avez pas répondu à ma question.

— Votre fils est une vedette médiatique.

Je m’efforçai de sourire, comme si cette nouvelle m’avait comblé de bonheur.

— Une star ?

— En un certain sens. Je ne sais trop comment vous l’expliquer... Disons qu’il s’est trouvé mêlé à un certain nombre d’affaires étranges qui défrayent la chronique et que la police serait désireuse de l’interroger... (Il pinça les lèvres.) La ressemblance est frappante. Si je n’avais pas la certitude que vous sortez d’un demi-siècle d’hibernation...

— Il doit être bien plus jeune que moi.

— Détrompez-vous. Le naute Kerl a été victime d’une défaillance du *délangevinisateur* de son navire. Il a vieilli au rythme terrestre. Aujourd’hui, il doit avoir votre âge, ou à peu près.

— Mais qu’a-t-il fait ? Pourquoi la police le recherche-t-elle ?

L’un des leptisrans s’envola, battant de ses petites ailes nervurées. Le psychologue lui offrit un doigt pour perchoir. Je n’étais pas à l’aise ; on racontait en effet que ces insectes qui se reproduisaient comme des mammifères pouvaient jouer le rôle de détecteurs de mensonges.

— Apparemment, Kerl souffre d’une maladie mentale voisine de la paranoïa. Vraisemblablement traumatisé durant l’Ère néopure, il...

— Que voulez-vous dire par ce « durant l’Ère néopure » ?

— Que le Néo-Puritanisme n’est plus. Le pouvoir est désormais détenu par les Expansifs. C’est d’ailleurs la seconde raison qui m’incite à vous garder ici. Vous n’êtes pas préparé à la nouvelle société qui s’est développée durant les vingt dernières années. Un temps de réadaptation est de toute manière nécessaire.

Je me mordis les lèvres. Pas une seule seconde, je n’avais pensé que le paradoxe pourrait se produire à mon retour. Allais-je donc demeurer prisonnier du centre de réanimation ? Non, c’était impossible, puisque je m’étais vu parmi les Transylvaniens, un quart d’heure après le saut temporel.

Je devais me tirer de cette situation. Le spectacle de Manuel aurait lieu dans une dizaine d’heures et je sentais confusément que ma présence y était indispensable. Mais comment obtenir du psychologue qu’il me laissât partir ? Il paraissait fermement décidé à me garder.

Je l’interrogeai sur ce monde nouveau duquel j’étais censé ne rien savoir. Il m’en fit une description dithyrambique et parfaitement mensongère ; son discours ne comportait aucune allusion aux récents événements irrationnels. Il ne me parla pas non plus du culte du passé, cette tendance régressive omniprésente qui m’avait tant frappé à ma sortie de clinique. Sans doute n’en était-il même pas conscient.

— Eh bien, dis-je avec un large sourire, cette époque me semble tout à fait sympathique. J'ai hâte de la découvrir.

— Il vous faudra attendre quelques jours.

— Je n'y tiens pas vraiment. Ce Carnaval que vous m'avez décrit se termine bien ce soir ?

— Par le spectacle de Manuel Garvey, c'est exact.

— Ne pourriez-vous me libérer pour que j'en profite ? Je vous assure que je...

— Seule la police peut prendre une telle décision. L'inspecteur Yetz, qui s'occupe du cas de votre fils, est d'ores et déjà prévenu de votre existence. Il sera là dans un quart d'heure tout au plus. Vous vous arrangerez avec lui.

Yetz était un homme trapu d'âge moyen, au visage large orné d'une épaisse moustache noire. Ses cheveux sombres, plaqués sur le crâne par une véritable chape de brillantine, étaient séparés par une raie piquetée de pellicules. Avec son costume ridicule d'une coupe évoquant la Belle Époque, il ressemblait à un Hercule Poirot au rabais.

— Je n'irai pas par quatre chemins, déclara-t-il après m'avoir salué. Il y a actuellement un dangereux malade mental qui menace de faire sauter les réservoirs d'eau de Montmartre si votre fils ne lui est pas livré. Nous devons retrouver Kerl d'urgence.

— Pour le remettre à cet homme ?

— Nous n'avons encore rien décidé. Cette affaire comporte trop d'inconnues pour que nous puissions choisir un moyen de la régler tant que votre fils ne nous aura pas révélé pourquoi Filvini lui en veut.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Yetz se tortilla dans son fauteuil, ennuyé.

— Nous avons tout d'abord songé à faire diffuser un communiqué dans lequel vous demanderiez à Kerl de vous joindre d'urgence...

— Il flairerait le piège, d'autant plus qu'il ignore que je me suis fait hiberner pour le retrouver.

J'éprouvais un plaisir certain à accumuler les mensonges. Ce dialogue était un jeu. En affinant mon personnage de vieil homme désireux de retrouver son fils, j'avais trouvé un moyen efficace d'obtenir bon nombre d'informations intéressantes.

— C'est la conclusion à laquelle nous sommes arrivés, reprit Yetz. Nous avons donc opté pour une autre tactique, qui nécessite votre collaboration.

— Je ne veux pas causer de tort à Kerl.

— Nous non plus. Céder au chantage qu'exerce Filvini serait une grave erreur de notre part. Ce n'est pas le seul terroriste en activité, voyez-vous...

Je compris qu'il faisait allusion aux salvoïdes, bien qu'il n'y eût

aucune comparaison possible entre les barbus faiseurs de calembours et l'austère Néopur hanté par le gardien.

— Vous allez passer à la tridi, poursuivait Yetz. Au bulletin de seize heures. Nous savons que Kerl est un maniaque de l'information ; il sera donc très vite au courant de votre réveil. Et il cherchera à vous contacter.

— Ce plan ne me paraît guère plus efficace que le premier.

— La différence est pourtant de taille. Dans un cas, vous avez un appel qui sent plus ou moins le soufre ; dans l'autre, un simple reportage noyé dans une masse d'informations. Kerl ne se méfiera pas – enfin, nous l'espérons.

Je me demandai comment Yetz aurait réagi s'il avait connu ma véritable identité. Sans doute aurait-il refusé d'y croire. De toute manière, il était hors de question de la lui révéler. Tant qu'il me prenait pour mon père, j'avais une chance de retrouver ma liberté à temps pour rejoindre les Transylvaniens au bord du canal Saint-Martin. Tandis que s'il découvrait qui j'étais...

— D'accord, dis-je. Je marche pour le reportage. Mais ensuite, je serai libre ?

Yetz fronça les sourcils. Il ne s'attendait sans doute pas à une telle obstination de ma part.

— C'est délicat. Vous comprenez...

— Je ne comprends rien du tout ! Je viens de passer cinquante ans dans un sarcophage et je voudrais profiter un peu de la vie, c'est tout. Je suis un vieil homme, la totalité de mon existence s'est déroulée durant l'Ère néopure ; j'aimerais découvrir ce monde dès que possible.

— Les circonstances...

Je me levai, les poings serrés, le visage dur. J'étais totalement dans la peau de mon rôle.

— Je n'accepte qu'à cette condition, c'est mon dernier mot.

— Je dois en référer à mes supérieurs. Nous n'avions pas prévu un tel arrangement. Nous pensions...

— Vous pensiez que je serais complètement abruti par l'hibernation et que je me laisserais manipuler sans réagir, c'est bien ça ?

Yetz détourna le regard. C'était bien ça.

Il était un peu plus de quinze heures quand je quittai le centre de réanimation. L'enregistrement du reportage n'avait duré qu'un quart d'heure. On m'avait filmé sous tous les angles, un journaliste fumeur de pipe m'avait posé quelques questions – puis l'équipe était repartie avec son matériel et Yetz m'avait lui-même guidé jusqu'à la sortie. J'avais eu du mal à ne pas éclater de rire quand il m'avait remercié pour ma collaboration. Il ne se doutait pas de la superbe arnaque que je venais de réaliser.

Comme je n'avais pas le temps matériel de rejoindre les Transylvaniens à l'aide de mes seules jambes, je décidai de prendre un taxi. La station la plus proche se trouvait à l'angle du boulevard de l'Hôpital et du quai d'Austerlitz. Quand j'y arrivai, une quinzaine de petites voitures électriques y attendaient sagement le client. Je voulus prendre la première, mais quelqu'un me héla au moment où je m'apprêtais à en ouvrir la porte. Je me retournai – et découvris Stanislas Djougatchvili, le chauffeur de taxi de Grande-Isle qui jouait les Russes blancs avec un accent de titi parisien¹.

— Vous ici ? s'écria-t-il avec une emphase feinte. Alors, c'était vrai, vous avez réussi à vous en tirer ?

— Apparemment, laissai-je tomber. Et vous ? En vacances ?

Il secoua la tête, une expression de tristesse sur le visage.

— J'ai été viré de Grande-Isle... Vous cherchiez un sapin ? Montez dans l'mien, j'vous racont'rai tout ça en route.

Je m'installai à l'arrière de la voiture, sous les imprécations des chauffeurs furieux de voir un nouveau venu leur ravir un client. Stanislas leur expliqua que j'étais un ami et qu'il ne me ferai pas payer la course, ce qui ne les calma pas, mais nous donna le temps de démarrer sur les chapeaux de roues.

— Où qu'c'est-y qu'vous allez ?

— Du côté de Stalingrad, je vous indiquerai.

L'électrauto s'engagea sur le pont d'Austerlitz, coupant la route à un puissant glisseur peinturluré dont le klaxon émit un ricanement sarcastique.

— Ça va comme vous voulez ? interrogea Stanislas. Vous avez mis un peu d'ordre dans vos affaires ?

— Je m'y emploie, mais ça n'a rien d'évident.

— Allez, j'vais vous raconter comment j'me suis fait éjecter d'mon boulot, ça va vous faire marrer...

— Je n'en suis pas si sûr, murmurai-je pensivement.

Stanislas entama son récit par une longue digression. Il travaillait essentiellement la nuit, m'expliqua-t-il, pour la bonne raison qu'il ne pouvait espérer trouver de clients durant la journée. Grande-Isle n'abritait ni entreprises, ni magasins, sinon quelques agences immobilières ou de placement, comme *Sumner & Loregon* ou *Les Voyages Organiques*, qui traitaient la plupart de leurs affaires par le canal de la tridi. Quant aux habitants de l'île, tous possédaient leurs propres véhicules. La clientèle du faux Russe blanc était donc exclusivement composée des invités des fastueuses réceptions qui avaient lieu tous les soirs ou presque chez l'un ou l'autre des résidents privilégiés.

Le jour où tout avait commencé à aller de travers, Stanislas s'était

levé vers dix-huit heures pour prendre un solide *brunch* agrémenté de quelques cigarettes roulées main. Puis il avait entrepris d'astiquer sa voiture, comme il avait pris l'habitude de le faire chaque soir. La Bugatti était en quelque sorte l'amour de sa vie. Malgré sa langue bien pendue, son langage parfois ordurier et son attitude extravertie, Stanislas était plutôt timide et peu liant. Il n'avait jamais eu de rapports autres que superficiels avec ses semblables. Même sa sexualité reposait sur ce principe : il avait toujours payé pour aimer. Encore une victime du Néo-Puritanisme. Cependant, à la différence de Manuel, dont la conduite était induite par un exhibitionnisme forcené, Stanislas ne se *montrait* jamais. Il cultivait sa différence pour lui-même – et son personnage pour les autres.

Il avait donné un dernier coup de peau de chamois pour effacer une trace de polish à peine visible et s'était reculé de quelques pas pour admirer sa Bugatti. Il avait reporté sur elle toute l'affection dont il était capable, en hommage à cet artefact sans égal à ses yeux. La ligne sophistiquée de la vieille voiture, ses ailes au dessin aérien, ses finitions, ne pouvaient avoir d'équivalent. Même les glisseurs « précieux » apparus ces dernières années n'arrivaient pas aux essieux de la Royale.

Stanislas avait rangé *polish* et peau de chamois avant d'aller boire un verre de *Gros-Rouge-Qui-Tache*, comme le voulait la suite du rituel. Tout chauffeur de taxi se respectant devait en absorber au minimum deux litres par jour, croyait-il. Cigarettes roulées main et Gros-Rouge-Qui-Tache étaient indispensables à son travail, puisqu'il était lié à son personnage. Stanislas était un acteur ; il ne pouvait se permettre d'oublier le moindre détail.

Son verre achevé, il avait quitté précipitamment sa cuisine et s'était installé au volant de la Bugatti. Comme toujours, sa gorge s'était quelque peu serrée au moment de mettre le contact. Cette voiture était si ancienne, si délicate... Une panne risquait fort d'être définitive. Certes, Stanislas aurait pu sans problème se procurer des pièces calquées sur les originales mais, à ce jour, la Bugatti ne comportait que des éléments authentiques, manufacturés au *xxe* siècle ; y introduire des corps étrangers aurait pris à ses yeux des airs de sacrilège.

Il avait tourné la clef de contact.

Rien ne s'était produit.

Deux heures plus tard, il était assis sur le sol du garage au milieu d'un fatras de pièces de moteur soigneusement démontées, tenant sa tête douloureuse dans ses mains maculées de cambouis. C'était à n'y rien comprendre. Tout semblait en ordre ; Stanislas n'avait pu trouver la moindre panne. Il avait vérifié chaque point faible, des durites aux fusibles, des joints aux vis platinées, pour finalement découvrir qu'il

n'y avait aucune raison pour que la voiture ne fonctionnât pas. Le problème était ailleurs...

Le petit combiné intérieur avait soudain grésillé. Stanislas, enveloppant sa main d'un chiffon, avait ouvert la portière et s'était assis à la place du conducteur avant de répondre. Les traits du Conseiller Wolter s'étaient matérialisés au-dessus du volant.

— Je viens de recevoir une plainte de la part du Président pour la Réforme des Cartes de Circulation... Il paraît qu'il a attendu trois quarts d'heures au métro sans vous voir... Qu'est-ce que vous fichez ?

— Ma caisse est en rade, avait répliqué Stanislas.

— Eh bien, réparez-la !

— Qu'est-ce que vous croyez qu'je fous d'puis tout à l'heure ?

— Gardez votre vulgarité pour les clients que ça amuse. Quand pensez-vous avoir fini ?

— J'arrive pas à trouver l'origine de la panne.

— Je vous croyais expert en mécanique...

— Là est le hic. Y a pas de panne. Cette bagnole devrait tourner comme une horloge – mais elle ne tourne pas !

— Voulez-vous l'assistance d'un spécialiste ?

Stanislas n'avait pu s'empêcher de ricaner.

— Un *spécialiste* ? Y en a qu'un, et il crèche à l'aut' bout de la planète !

— Eh bien, appelez-le !

Stanislas avait hésité. Avoir recours à Pforzheim – l'homme qui avait remis en état la Royale – lui coûterait une véritable fortune. Propriétaire d'une île corallienne quelque part dans l'archipel Bismarck, l'Allemand y avait aménagé une piste faisant le tour de l'atoll, pour tester les véhicules qu'il retapait. Porté sur la bouteille, il était néanmoins l'expert mondial en ce qui concernait les moteurs à explosion.

— D'accord, je vais le faire. Mais les frais seront à votre charge.

— Entendu. Bon, pour cette nuit, un glisseur vous remplacera. Mais, demain, il vous faudra être à votre poste.

— Tout dépend de Pforzheim.

— S'il est aussi efficace que vous le dites, il n'y aura aucun problème, avait conclu le Conseiller avant de couper la communication.

Stanislas avait abandonné la Bugatti avec un dernier regard attristé. Une fois rentré chez lui, il avait tiré d'un placard une bouteille de *Gros-Rouge-Qui-Tache*. Il ne voyait rien d'autre à faire que de se soûler à mort.

Bien entendu, Pforzheim ne pouvait rien pour lui. Stanislas était au moins la centième personne à l'appeler pour la même raison. Apparemment, tous les moteurs à explosion de la planète avaient

brutalement cessé de fonctionner. En conséquence, Stanislas avait été limogé, au profit d'un opportuniste qui prétendait posséder une Rolls-Royce Phantom II d'un modèle rarissime – et en parfait état de marche ! Sans doute le moteur à essence avait-il été remplacé par une turbine électrique, mais le Conseiller ne se préoccupait guère d'authenticité ; le taxi de Grande-Isle devait être une belle voiture, point à la ligne.

La merveilleuse mécanique à laquelle Stanislas avait voué ses jours était condamnée à finir ses jours dans un quelconque musée. Le Conseiller lui avait assuré qu'on trouverait un acquéreur prêt à payer le prix fort.

Démoralisé et à moitié ivre, Stanislas avait jeté quelques vêtements dans une valise et, sans prendre la peine de verrouiller la porte, il s'était dirigé vers le métro. Il avait envie de boire et de fumer, de rire et de chanter pour oublier sa tristesse. À cette époque de l'année, il n'y avait que Paris pour s'payer une vraie éclate. Il avait donc pris un billet sur le prochain vol à destination d'Orly. Sa prime de licenciement suffirait à alimenter quatre jours de fête. Ensuite... Il verrait bien. L'avenir lui apparaissait désormais comme un nuage de brume où il n'aurait aucune peine à se perdre.

Il était arrivé à Paris aux environs de minuit. Le tramway qui effectuait le trajet entre l'aéroport et la ville l'avait déposé Porte des Lilas, devant un hôtel si miteux que même les touristes l'avaient négligé. Il y avait pris une chambre, heureux de cette bonne aubaine – il avait en effet craint de devoir coucher sous les ponts ou dans un square, les hôtels affichant en général complet pendant toute la durée du Carnaval – puis il avait pris le métro.

Ce voyage était pour lui un pèlerinage, un retour aux sources. Des images ne cessaient de défiler dans sa mémoire, tandis que la rame l'emportait vers le centre de Paris... L'immeuble solitaire du *Jour se lève*, le pont métallique d'*Hôtel du Nord*, la guinguette au double destin de *La belle équipe*... Des années durant, Stanislas avait rêvé Paris, et c'était peut-être pour cette raison qu'il ne s'y était jamais rendu. Par crainte d'être déçu, de découvrir que la ville qu'il croyait connaître n'était plus, n'avait peut-être jamais été.

À la station *République*, un sosie de Jules Berry haranguait les voyageurs à l'aide d'un porte-voix à l'émail écaillé :

— Grand bal musette ce soir de minuit à l'aube, place de la République ! Venez nombreux ! Totor de Ménilmuche, Jo Escrava et bien d'autres vous y attendent. On dansera toute la nuit au son de l'accordéon !

Stanislas s'était rué hors du wagon. Inutile d'aller plus loin. Il venait de trouver ce qu'il cherchait. Et tant pis s'il ne s'agissait que d'une reconstitution, d'un spectacle pour touristes. Il ne pouvait de

toute manière espérer mieux...

Le bal musette l'avait effectivement déçu. Sur les deux cents personnes présentes, une trentaine à peine faisaient mine de danser, gigotant au hasard sur des rythmes qui leur étaient inconnus. Quant à l'orchestre, composé d'une demi-douzaine de musiciens en complet lamé, il semblait plutôt s'ennuyer à jouer devant un public si clairsemé et peu intéressé. La java qui sortait des haut-parleurs était molle et dépourvue de tout entrain.

Stanislas avait malgré tout fait le tour des spectateurs, à la recherche d'une cavalière. Il s'était longuement entraîné à danser la java, le tango et la valse musette, seul devant un miroir ou serrant dans ses bras un mannequin mobile, mais n'avait jamais eu l'occasion de mettre ses connaissances en pratique avec une véritable partenaire.

Il avait finalement avisé un couple qui se tenait à l'écart. L'homme, âgé et ventripotent, lui rappelait quelqu'un, mais il n'eût su dire qui. La femme portait une courte jupe de cuir, des bas fluorescents et un tee-shirt moulant ; ses longs cheveux noirs ondulaient dans la brise nocturne. Stanislas, estimant qu'elle devait être bonne danseuse, l'avait invitée.

La java s'étant achevée, l'orchestre avait embrayé sur un tango de Carlos Gardel. Un frisson de plaisir avait parcouru l'échiné de Stanislas. Gardel était l'une de ses idoles, tant à cause de son immense talent que de sa fin tragique. Comme bon nombre de ses contemporains, le faux Russe blanc accordait autant d'importance – sinon plus – à la qualité de la légende qu'à celle de l'œuvre. Entraînant la jeune femme dans une danse saccadée, il avait engagé la conversation :

— V'connaissez l'créateur d'ce morceau ?

— Non. De qui s'agit-il ?

— Carlos Gardel, l'type qu'a inventé l'tango argentin. Un gars pas possible, pour sûr ! L'est né à Toulouse, c'qu'est déjà pas très normal pour un Sud-Américain.

— Qu'y a-t-il de pas possible là-dedans ?

— En fait, c'est surtout sa mort... (Stanislas avait rejeté sa casquette en arrière d'un coup de pouce nonchalant.) L'étais dans un zinc.

— Un zinc ?

— Un avion, quoi ! L'pilote, qu'avait eu un chagrin d'amour, s'est tiré une balle dans la tête et l'zinc s'est planté avec Gardel et tous ses musicos...

— Cet homme n'aurait-il pu se tuer seul, sans entraîner d'autres personnes avec lui ?

— C'était l'vingtième siècle, ma p'tite dame ! Les gens étaient pas comme nous, v'savez... D'curieux zigues... Où avez-vous appris à

danser l'tango ?

La jeune femme n'avait pas répondu. Le tango s'achevant, elle avait pris la main de Stanislas pour l'entraîner vers son compagnon.

— Tu ne t'es pas trop ennuyé ?

— Je vous regardais. Vous dansez très bien.

Stanislas s'était fendu d'un sourire. Il venait de reconnaître l'homme – Manuel Garvey, le façonneur...

— Manuel Garvey ? le coupai-je.

— Lui-même. V'savez, les multisensos, ça m'a jamais trop branché... L'art moderne, j'y pige que dalle ! Mais voir ce type dans c' bal, ça m' l'a rendu vachement sympa.

Il continua à parler, mais je ne l'écoutais plus. Mon esprit engourdi par l'hibernation venait en effet de se remettre à fonctionner. L'essentiel du récit de Stanislas n'avait guère d'intérêt pour moi ; ses mésaventures n'étaient que des conséquences de la Perturbation. Qu'il eût rencontré Manuel la veille au soir, par contre, était un élément d'information intéressant, voire même passionnant. D'autant plus que la fille qui l'accompagnait...

— Votre cavalière..., soufflai-je. Vous connaissez son nom ?

— Changeling, ou un truc comme ça...

Je restai sans voix. Changeling était le nom d'artiste choisi par Jeanne pour son numéro de guérisseuse. Que faisait-elle avec Manuel dans ce bal musette ? Et pourquoi ne m'en avait-elle pas parlé ?

Je réalisai subitement que la jeune femme ignorait tout de mes relations avec le façonneur. Contrairement à Sue et au salvoïde, elle ne connaissait qu'une partie de mon histoire. Il était donc compréhensible qu'elle n'eût fait aucune allusion à ses activités de la nuit passée... Mais comment avait-elle rencontré Manuel ?

Nous étions arrivés au métro *Jean Jaurès*. Je consultai l'horloge du tableau de bord. Les Transylvaniens commenceraient à Danser d'ici un quart d'heure. Tout s'était donc passé comme je le prévoyais. Il n'y aurait pas de paradoxe.

— Z'êtes arrivé, dit Stanislas. On pourrait p'têt' s'revoir, non ? Vous pensez aller au show de Garvey ? Il m'a donné une invitation.

— J'y serais, oui. Mais il y aura sûrement trop de monde pour que nous puissions nous retrouver.

— Jusqu'ici, le hasard a bien fait les choses. Y a pas de raisons que ça change, pas vrai ?

— C'est bien ça qui m'inquiète, conclus-je en sortant de l'électrauto. Peut-être à ce soir...

Je descendis la rampe qui menait au quai. La chaleur me tournait la tête. Dans le ciel uniformément bleu flambait un soleil trop blanc, qui m'obligea à acheter une paire de lunettes noires à un vendeur à la

sauvette. J'étais encore affaibli par mon demi-siècle d'hypothermie, mais la fatigue omniprésente depuis mon retour avait enfin quitté mon organisme usé. Le sommeil glacé de l'hibernation m'avait permis de récupérer.

— C'est vrai : tu en avais bien besoin.

Je ne pris même pas la peine de me retourner pour identifier le propriétaire de cette voix ironique.

— Te voilà, toi ! Avec une nouvelle fournée d'explications ?

Le fouinain me dépassa, virevoltant avec agilité au-dessus des pavés du quai. Le soleil se reflétait sur son crâne lisse, allumait une lueur sarcastique dans ses yeux aux pupilles fendues comme celles d'un personnage de Cari Barks.

— Bien sûr. Je n'apparais jamais sans raison, tu devrais le savoir.

— Alors, vas-y, je n'ai pas de temps à perdre.

— Il y avait longtemps que tu ne m'avais pas rabroué...

— Tu recommences à me taper sur les nerfs, fouinain. Pourquoi ne m'as-tu pas fourni ces explications avant mon retour en arrière ?

— Parce qu'elles n'étaient pas encore en ma possession, tiens ! C'est ton voyage qui me les a apportées.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends jamais rien. C'est pourtant simple... (Il cligna des paupières, comme si la violente luminosité le gênait, lui aussi.) Ton saut dans le temps est la clef de toute l'affaire, mais je ne pouvais pas le deviner tant que tu ne l'avais pas effectué. À propos, bravo pour la façon dont tu es revenu à cette époque ! L'hibernation était une idée de génie.

— Je n'ai aucun mérite. C'est un vieux bouquin qui m'en a donné l'idée.

— Un bouquin qui t'a permis de quitter l'hiver intellectuel de l'Ère néopure pour t'ouvrir *une porte sur l'été* ?

— J'attends toujours tes fameuses explications.

Le gnome sauta vivement sur une bitte d'amarrage.

Il n'avait toujours pas de jambes visibles. J'étais de plus en plus persuadé qu'il ne portait rien sous son vêtement informe – pas même un corps.

— Chaque chose en son temps. Bon. Premier point : Luc et Francis. Le mystère de la disparition du premier est d'ores et déjà élucidé. J'admire la rapidité avec laquelle tu as réagi. Splendide réflexe de ta part. Pour Francis, je ne peux que te renouveler mes félicitations. Tu as su pallier la défaillance de Manuel d'une manière admirable.

— Tu fais dans le lèche-cul ? C'est suspect !

— Je vois que ton copain salvoïde commence à déteindre sur toi... Fais attention à ne pas devenir hallucinogène, toi aussi.

— Pas de danger. J'ai les pieds sur terre, maintenant. Je crois que

ce petit retour en arrière m'a ramené à la réalité.

— Je dirais plutôt qu'il l'a rendue réelle.

— Je ne comprends pas.

— Chacun son tour. Bon, deuxième point : le manuscrit...

Je tressaillis et portai la main à la poche où j'avais glissé la liasse de feuilles jaunies par le temps. Elle n'y était plus. Sans doute me l'avait-on prise au centre d'hibernation. Ce qui signifiait que...

— Exactement, mon ami. Le type qui a rangé tes vêtements a été intrigué par ces papiers ; alors, il y a jeté un coup d'œil. Le reste est facile à deviner. Il a emporté le manuscrit, bien qu'il fût inachevé, et il en a fait un certain nombre de copies – dont l'une d'elles a été retrouvée chez Jeanne, ce matin.

— Mais ça n'explique pas comment ce texte pouvait décrire des événements qui ne se sont pas encore produits !

Le fouinain détourna le regard. J'avais mis le doigt sur le seul point de sa théorie qu'il avait négligé d'élucider.

— C'est une boucle fermée, Kerl. Un ouroboros temporel, un effet sans cause. Nul n'a jamais écrit ce texte. Certains l'ont recopié, mais personne ne l'a rédigé.

— Et tu trouves que ça justifie son existence ?

— Tu voulais un paradoxe ? Tu en as un, et un superbe ! Mais c'est ce paradoxe qui a rendu possible ton voyage temporel. Si tu ne l'avais pas déjà effectué, ton saut dans le passé n'aurait jamais pu avoir lieu. Et le gardien n'aurait pas pris possession de Sue.

— Que vient faire le gardien là-dedans ?

— Rappelle-toi, je t'ai dit qu'il était apparu à une époque où l'existence d'un *Gestalt* était impossible, pour des raisons purement physiques et basement matérielles. Seule la Perturbation crée les conditions nécessaires à la fusion des esprits. Mais un crétin, issu d'une ère perturbée, a eu l'idée saugrenue de retourner une cinquantaine d'années en arrière... Remarque, je ne te le reproche pas, tu ne pouvais pas agir autrement, ton voyage était de toute manière inscrit dans l'Histoire.

Cette nouvelle digression acheva de me mettre en colère. Le fouinain ne changerait jamais ; il lui faudrait toujours emprunter des chemins détournés pour arriver à son but.

— Vas-y, dis-moi tout. Dis-moi que c'est moi qui ai créé le gardien !

— Inutile de te le dire, puisque tu as compris par toi-même.

Ma gorge se serra.

— C'est donc vrai ? Sans moi, il n'y aurait pas eu de gardien ?

— Vraisemblablement. Ces deux Néopurs que tu as bousculés... Tu n'as pas eu l'impression de connaître l'un d'eux ?

Je commençai par secouer la tête avec énergie. Je n'avais jamais vu ces deux hommes. D'ailleurs, j'avais toujours évité de fréquenter les

membres de la Milice, bien qu'il fût de bon ton, à l'époque, d'en avoir quelques-uns dans ses relations.

Puis le visage de celui qui tenait le thermique se superposa à un autre visage, bien plus âgé, que j'avais entrevu récemment. Je dus faire un effort pour retrouver dans quelles circonstances. Je ne l'avais vu qu'une fois, et ma mémoire avait quelque peu tendance à faiblir, ces derniers temps. Voyons... C'était à la tridi, lors d'une émission d'informations – de toute façon, je n'en regardais jamais d'autres – et cet homme se nommait...

Hector Danteres, Pur des Purs, Purificateur des Purificateurs – l'actuel leader des Néopurs !

Je fus tiré de mes réflexions par le clap-clap des mains à quatre doigts du fouinain mimant un applaudissement enthousiaste.

— Bon, tu as compris ou il faut que je te fasse un dessin ?

— Un dessin ne serait pas superflu.

— En touchant ces deux Néopurs, tu les as « contaminés », comme tu l'avais déjà fait pour Stanislas Djougatchvili, Jocelyne ou les gens du cirque... Le premier effet de cette contamination a été la naissance d'une « micro-Perturbation » dont ils étaient le noyau. Quant au second, tu as pu l'apprécier à sa juste valeur.

— Le gardien ?

— Lui-même. Les esprits de ces deux Miliciens se sont tout d'abord unis, créant un *Gestalt* embryonnaire qui n'a pas tardé à s'étendre à d'autres individus – ceux qu'ils fréquentaient le plus assidûment, c'est-à-dire d'autres Miliciens, d'autres Néopurs... Jusque-là, le *Gestalt* se développait de manière relativement normale, si l'on ne tient pas compte de l'époque à laquelle remonte cette genèse. Puis un jour, pour des raisons inconnues, ce *Gestalt* a... « pris son essor ». Cessant d'être soumis à la volonté de ses composants, il est brutalement redevenu une entité autonome, avide d'esprits et de puissance...

« En fait, il semblerait que ce soit le Néo-Puritanisme lui-même qui se soit soudain incarné.

— Mais... Les doctrines ne *pensent pas* !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Je demeurai sans voix. Le fouinain avait le goût des révélations sensationnelles, mais celle-ci était la plus bouleversante de toutes. Pour la première fois dans l'histoire humaine, un concept, une idéologie avait quitté le domaine de l'abstraction pour devenir consciente, vivante, agissante... L'acharnement du gardien était à présent parfaitement compréhensible ; toute ma vie durant, j'avais, à ma manière, combattu le Néo-Puritanisme, dont il était l'incarnation. J'étais l'Ennemi majuscule, l'adversaire tout désigné de cette créature impossible dont le but...

Quel était son but, au fait ?

— Tu ne le devines pas ? Aujourd'hui, le gardien a compris qu'il avait commis une erreur en lançant ses *supports principaux* dans une fuite sans fin. Il aurait pu les appeler, leur faire faire demi-tour... Il a préféré les abandonner à leur sort pour se rabattre sur Filvini. Les Néopurs ne l'intéressent plus ; ils ont fait leur temps. Il s'est servi d'eux parce qu'ils lui avaient donné le jour et qu'ils *acceptaient* son emprise.

— Sue ne l'avait pas acceptée, pas plus que les autres condits.

— Le conditionnement est une technique lourde et complexe, qui nécessite la création d'une personnalité artificielle. Jusqu'ici, le gardien était incapable de s'emparer d'un individu qui n'était ni consentant, ni conditionné.

— Et maintenant, il peut le faire ?

— Grâce à la Perturbation. C'est ça qu'il a compris trop tard. Que l'humanité était à sa merci, pour peu qu'il se donne la peine de l'asservir. C'est un très vieux *Gestalt*. Il connaît toutes les ruses, toutes les subtilités des affrontements psychiques. Même l'union des Matraqueurs et des Doux-Dingues ne pourrait pas grand-chose contre lui... Le retarder, peut-être... Et encore !

Je m'aperçus que je tremblais. L'idée d'une humanité soumise au gardien me terrifiait, me rendait malade. J'ôtai mes lunettes, fixai le soleil une fraction de seconde. J'avais besoin de souffrir, d'être ébloui, brûlé par cette lumière éclatante. Tout était bon pour chasser ce malaise qui montait en moi, me rongant peu à peu de l'intérieur.

— Le gardien n'a qu'un but, reprit le fouinain. S'imposer à tout prix, il y va de son existence. Né d'une foi athée, il en est devenu le dieu, en quelque sorte. Mais même les dieux meurent si l'on cesse de croire en eux.

Je tournai vers le gnome mon regard brouillé par une danse de phosphènes colorés, sachant avant même de le constater qu'il s'était éclipsé, me laissant seul avec mes angoisses.

J'atteignis l'endroit où dansaient les Transylvaniens juste à temps pour assister à notre grand bond vers le passé. Dès que je vis réapparaître les adeptes travestis, je courus vers eux en agitant les bras. Je les avais quittés quarante heures – ou cinquante ans – plus tôt mais, pour eux, mon absence n'avait duré que quelques instants.

Sue fut la première à me remarquer. Tout d'abord, elle crut que je n'étais pas parti, que mon voyage était un échec... Puis elle comprit que j'étais de retour, que j'avais réussi – et elle se précipita dans mes bras, des larmes plein les yeux.

Nous restâmes un long moment enlacés, sans parler, sans même nous embrasser. Sentir le corps de l'autre, goûter sa chaleur, son odeur, nous suffisait amplement. Nous étions ensemble et, cette fois-ci,

rien ni personne ne pourrait nous séparer à nouveau.

Puis les Transylvaniens nous entourèrent et nous nous écartâmes l'un de l'autre. Je cherchai Luc du regard. Il se débattait, cherchant à échapper à la poigne ferme d'un puissant travesti aux joues tatouées de symboles mathématiques.

— Pourquoi avez-vous poussé cet homme parmi nous ? demanda sèchement Igor.

— C'est mon ami. Je devais le sauver.

— Vous avez créé un paradoxe ! l'accusa un autre Transylvanien.

— Absolument pas. Luc avait disparu ce soir-là. Nous savons désormais ce qui lui est arrivé.

— Je ne vous crois pas ! s'écria Igor. Aucun d'entre nous ne vous croit ! Vous nous avez trompés, abusés !

— Sue !

Nous nous tournâmes tous vers Luc, qui courait vers Sue, poursuivi par le colosse à l'étreinte duquel il venait d'échapper. Songeant que la situation devenait décidément bien compliquée, j'envoyai au diable les Transylvaniens pour rejoindre Sue. Je tenais à accueillir personnellement mon ancien complice.

— Sue... Mais qu'est-ce que tu fais là ? Ça fait au moins six mois que tu as disparu...

— Pas six mois, Luc : cinquante ans.

Il se figea, tandis qu'une expression d'incrédulité envahissait son visage.

— Cinquante ans ? répéta-t-il.

— Tu viens de faire un saut à travers le temps, expliquai-je.

Il me toisa sans aménité.

— Qui c'est, ce type ?

— Tu ne reconnais pas les amis ? repris-je.

Il me dévisagea longuement, le regard suspicieux, puis Sue décida de mettre fin à sa perplexité.

— C'est Kerl, dit-elle d'une voix étranglée.

— Kerl ? Ce *vieux* ?

— Si tu veux mon avis, intervint le salvoïde que je n'avais pas remarqué jusque-là, va falloir passer un certain temps à tout lui expliquer...

J'allais répliquer que je me contrefichais de son avis, quand une violente douleur explosa dans mon cerveau. Je tombai à genoux, le visage dans les mains. Il me semblait que des millions de voix hurlaient en moi, et chacune d'entre elles était comme une piqûre d'épingle à la surface de mon esprit. Je tentai de les repousser, mais il en arrivait sans cesse de nouvelles, qui se joignaient à ce chœur grégorien couleur de souffrance.

— Kerl..., gémit Sue. Qu'est-ce qui se passe ?

Je levai les yeux vers elle, mais l'obscurité qui rongait mon champ de vision m'empêcha de distinguer son visage. Je balbutiai d'une voix brisée :

— Manuel... Appelle Manuel... Francis... Le conservateur... GR-004 (modifié)... GR-004 (modifié)...

Puis je tombai dans un gouffre qui n'était autre que l'esprit enfoui de Filvini.

[1](#) Cf. La mémoire des pierres, *même auteur. même collection.*

CHAPITRE VI

Il est trop tard ! Il a toujours été trop tard...

Qui te dit que c'est la mort qui approche, Danteres ? Tu es comme moi, dévoré, dominé par le gardien ! C'est lui qui t'entraîne dans cette fuite absurde, sans espoir...

Et toi, foutu gardien... Tu vas quitter ce monde, désormais... Pourquoi t'acharner sur Kerl ? Par pur désir de vengeance ? C'est de la mesquinerie ! Laisse-le donc en paix !

Il n'y a pas de conspiration des fouinains, il n'y a pas d'invasion ! Je le sens, je le sais. Tout ceci n'est que le produit de la paranoïa du gardien. S'il s'est passé quelque chose entre Kerl et le fouinain, cela n'avait de toute façon aucun rapport avec nous... vous... TOI ! Il voulait cette fille et il l'a eue – un cadeau empoisonné... Ça ne te suffit donc pas ?

Il me reste une chance. Pourquoi ne me laisses-tu pas la prendre ? Abandonne ! Laisse tomber ! Cède-moi les rênes tant qu'il est encore temps ! Qu'as-tu à gagner en m'entraînant avec toi ? Les rats quittent le navire, voilà tout... Je ne veux pas mourir comme un rat ! Je ne veux pas mourir – ni vivre dans de telles conditions !

*Un instant, je recouvrai mes esprits. Ces pensées appartenaient au passé. S'agissait-il d'un nouveau tour du fouinain ? Ou d'une conséquence inattendue de mon voyage temporel et de la Perturbation conjugués, d'une *potentialisation* de l'un par l'autre ?*

Cette période de conscience s'acheva aussi brutalement qu'elle avait commencé et je redevins Filvini.

Je considérais d'un œil glacial la foule qui défilait sur les trottoirs de la rue de Rennes. Tant d'indécence scandalisait le gardien. La plupart des filles exhibaient leurs jambes et quelques-unes leurs seins. Une femme d'âge mûr arborait sans complexes des cuissardes et un soutien-gorge d'acier, tandis que son pubis dévoilé s'ornait de petites nattes terminées par de minuscules nœuds papillons luminescents...

Alors, cher gardien ? Les yeux te sortent de la tête ? Tu n'as jamais vu une femme nue ?

Si, c'est vrai, j'oubliais... Il y a eu Victoire... (J'émis un ricanement

intérieur.) *Cette chère, cette adorable Victoire ! Une maîtresse femme, tu t'en souviens ? Sèche et dure comme une planche, et aussi froide qu'une statue. Durant les trente années qu'a duré votre mariage – et je dis bien le vôtre, car c'est bien toi qui a prononcé le « oui » traditionnel et fatidique –, tu as dû la voir au moins deux fois totalement nue. Et quel caractère ! La mégère dans toute sa splendeur... Aussi mal baisée que toi – normal, puisque vous couchiez ensemble... Si peu, d'ailleurs.*

Putain de gardien, combien de fois as-tu fait l'amour ?

L'entité qui dominait mon corps se décida enfin à se fondre dans foule, cherchant cependant à éviter tout contact physique. Cet étalage de nudités agrémentées de lingerie provocante l'écœurait.

Le corps possédé de Filvini avait parcouru une centaine de mètres quand une grosse fille en short, aux seins retenus par une lanière de plastique transparent, le heurta de plein fouet. Sentir ces deux globes s'écraser contre sa poitrine, ce ventre gras épouser le sien ne fit qu'accroître la nausée qu'avait provoquée l'odeur de sueur de la fille. Il la repoussa vivement, l'estomac au bord des lèvres. Elle tituba, déséquilibrée, se raccrocha à un passant et commença à injurier le gardien. Celui-ci chercha à s'éclipser, mais les badauds formaient déjà un cercle hostile autour de lui.

— Salope ! Putain ! cracha-t-il.

Mais tu aurais voulu que Victoire soit une putain. Tu aurais voulu qu'elle te suce la bite et qu'elle te donne son cul ! jubilai-je, éprouvant une joie d'enfant à me vautrer dans une vulgarité dont je ne me serais pas cru capable.

— Écoutez-le, c't'enflure d'Néop' ! s'écria la fille. Ça a baisé deux fois dans sa vie et ça s'permit d'traiter les autres d'putain ! Mais qu'est-ce que t'en sais, d' l'amour, puceau attardé ?

Non, pas deux fois – mais en tout cas moins de cent Amour sans plaisir, à but exclusif de procréation. Ça a duré deux ans, peut-être trois. Puis Victoire a refermé ses cuisses à jamais. Vous ne pouviez avoir d'enfant ; à quoi bon copuler, dans ce cas ? Et tu ne pouvais user des arguments susceptibles de la convaincre, tu ne pouvais éveiller le feu en elle, même si tu en brûlais d'envie... C'eût été contraire à la Morale et, d'ailleurs, tu n'aurais pas su. Les mots sensualité, érotisme ou tendresse étaient exclus de ton vocabulaire.

Tu es un frustré ! Tous les Néopurs sont des frustrés, mais tu l'es encore plus, tu l'es au carré, au cube – puisque tu es nous tous...

Le gardien écarta d'une bourrade la fille qui se jetait sur lui et fonda droit dans la foule. Une cheville tendue interrompit sa course. Il tomba en avant, quelque peu aidé par une sèche bourrade entre les omoplates. Son visage heurta le sol et un goût de sang envahit sa bouche.

— Lynchons-le ! hurla quelqu'un.

Tu es vaincu. Tu n'as plus qu'à te retirer au fond de ce cerveau que nous partageons, si tu ne veux pas souffrir. Tu es douillet, je le sais. Moi aussi, je crains la souffrance, mais je crois que ma haine et mon désespoir sont assez forts pour m'aider à la supporter, si cela me permet de redevenir maître de ce corps...

Les coups commencèrent à pleuvoir, mais je ne cessai d'injurier le gardien.

Pauvre con... Elle n'était pas si mal, cette fille... Et même plutôt bien, désirable... Tu l'as trouvée grasse ; pour moi, elle était pulpeuse... Et ce visage...

Mais bien sûr ! Elle personnifiait le désir pour toi – voilà pourquoi tu l'as repoussée ! Tu as eu envie d'elle – et les stimuli érotiques qu'elle éveillait en toi se sont mués en dégoût !

Car un Néopur n'a pas droit au désir charnel

Je recouvrai à nouveau ma personnalité. L'expérience que je venais de vivre m'avait littéralement broyé, laminé. Je réalisais désormais quel avait été le calvaire de Sue – le calvaire de tous les condits, de tous les Néopurs. Ces derniers avaient bien donné le jour au gardien, mais celui-ci s'était servi d'eux, les avait utilisés, exploités, anéantis... Le gardien était une machine à écraser l'individu, une entité sans la moindre pitié, prête à tout pour assurer sa survie.

La brume opaque dans laquelle je flottais se dissipa soudain. J'étais assis dans un fauteuil confortable et une grande fille brune posait un verre près de moi, se penchant exagérément, comme pour me permettre de couler un regard dans le profond décolleté de sa robe de soirée. Mais celui dont j'occupais le corps ne s'intéressait pas à cette gorge dévoilée. Il congédia la femme d'un geste négligent empreint de lassitude.

Je ne les supporte plus. Ce ne sont pas des femmes ; je ne veux plus du plaisir qu'elles me donnent ! Comment ai-je pu les aimer ? Programmées pour être dociles, aimantes, serviles, aguicheuses, obscènes, provocantes, elles ne suscitent plus que le dégoût en moi !

Je crois que j'ai besoin d'être l'objet d'un désir authentique, que j'ai envie de séduire...

Mais qui voudra de moi ? Qui voudra d'un vieillard au bord du gâtisme ?

Je vais me payer une fille, voilà. N'importe quelle fille. La première que ma vieillesse ne dégoûtera pas trop.

De toute manière, je suis une star. Autant en profiter. Je veux une salope. Une vraie salope qui n'aura qu'une idée en tête : se taper une star ! Elle me regardera, me reconnaîtra, passera sa langue pointue sur ses lèvres sans me quitter des yeux. Son cul sera moulé dans un pantalon de cuir rouge ou de lamé argenté. Elle le tortillera en s'éloignant, pour m'inciter à la suivre...

Et je la suivrai, bien sûr.

Nous monterons dans une chambre d'hôtel ou nous irons chez elle – une mansarde miteuse dont la fenêtre donnera sur les toits biscornus d'une ville ancienne. Elle se collera contre moi, puis s'écartera vivement, au milieu d'un baiser. Elle me dira alors des choses obscènes, elle m'insultera peut-être... puis elle se déshabillera devant moi. Lentement. Ses seins seront petits, frère ? Très durs, la pointe érigée. Elle se caressera et je la regarderai faire. Peut-être même jouira-t-elle.

Enfin, elle s'étendra sur le lit et me suppliera de la rejoindre et de la prendre. J'obéirai. Elle écartera les cuisses pour moi, orgueilleuse malgré tout. Je me coucherai sur elle, tremblant d'excitation, mais elle me fera basculer sur le dos et c'est elle qui prendra l'initiative, me violant presque...

On rencontre ce genre de fille à Paris.

Sans transition, je me retrouvai marchant dans une rue de Paris, furieux contre moi-même. J'étais toujours Manuel, je partageais ses pensées – qui n'avaient rien de réjouissant. Je n'aurais pas dû suivre l'adolescent qui m'avait racolé dans ce bar. Sa sœur, une rousse maigre aux grands yeux tristes, n'avait rien de la fille que je cherchais. J'avais donné l'argent au garçon qui s'était éclipsé et la rouquine m'avait entraîné dans une cage d'escalier sordide, au fond d'une impasse obscure. Elle avait remonté sa jupe de tissu rugueux sur ses cuisses nues et ouvert son corsage de dentelle défraîchie. Sa poitrine était affaissée, bien qu'elle sortît à peine de l'adolescence. Je l'avais prise furtivement tandis qu'elle haletait, mimant – mal – le plaisir, ses jambes croisées autour de ma taille. J'avais joui, puis je m'étais enfui, incapable de supporter le regard de chien battu de la jeune fille.

Ensuite, j'avais erré, indifférent à ce qui se passait autour de moi. J'avais honte et j'avais mal.

Je me suis laissé emporter par mes pulsions, mes bas instincts. Trop faible, sans volonté... Je suis venu trouver une fille qui se donnerait à moi et j'ai payé pour en avoir une. Minable, tu es minable, Manuel Garvey !

Mes pas erratiques me conduisirent vers l'Odéon. Des groupes d'enfants peinturlurés et hilares dansaient sur le boulevard Saint-Germain. Une odeur de marijuana flottait dans l'air. Une exclamation s'éleva :

— D'la daube, ton truc !

J'obliquai vers la Seine.

Et si je m'y jetais ? Ce serait si simple... « Manuel Garvey, le célèbre façonneur, retrouvé flottant entre deux eaux quelque part vers Suresnes ! » Voilà qui ferait un beau titre... Mais je n'ai pas envie de mourir – au contraire ! Je veux vivre. Vivre et aimer. Aimer et être aimé...

Au détour d'une rue, je heurtai une fille. Grande, brune, le cheveu long, elle portait une minijupe de cuir, des bas fluorescents et un nombre incroyable de bagues, colliers et bracelets. Des seins ronds

tendaient son t-shirt au dessin évolutif vivement coloré. Provocante, aguicheuse, elle recula d'un pas, les poings sur les hanches. Elle n'était pas vraiment belle, tout juste jolie, mais je ne pouvais m'empêcher de rester à la contempler – muet, interdit, admiratif.

(J'avais immédiatement reconnu Jeanne.)

— Une rencontre comme à la tridi, dit-elle en souriant.

— Je suis désolé. Je...

— Vous ne seriez pas Manuel Garvey, le façonneur ?

J'acquiesçai, ennuyé ; j'aurais préféré que cette fille ne me reconnaisse pas. Il me serait désormais difficile, sinon impossible, de croire à l'authenticité de ses éventuels élans.

Mais tu es venu te taper une salope, non ? Alors, pourquoi te soucier d'authenticité ?

— Je m'appelle Changeling, dit-elle.

Il y eut un bref *fondue au noir*, puis je me retrouvai dans un autre décor. J'étais assis au bord de la Seine, aux côtés de Jeanne/Changeling, et c'était la fin de l'après-midi.

— Ne parlons pas de nous, disait-elle. Ce que nous sommes, ce que nous étions n'a aucune importance.

— Ce que nous *étions* ? m'étonnai-je.

— Nous avons déjà changé. Manuel Garvey, le façonneur, l'idole des foules, ne traînerait jamais sans garde du corps dans les rues de Paris, surtout durant le Carnaval. Et moi... Je n'ai pas envie de parler de moi. Il y a trop de honte dans mon passé.

— Tu en as honte ?

Elle sourit. Ses dents étaient blanches et régulières. J'éprouvai un désir presque irrésistible de l'embrasser. Désir auquel je résistai pourtant ; le moment n'était pas encore venu.

— Non, j'ai vécu dans la honte. Honte d'être ce que j'étais, honte de mon corps, de ma... Honte tout court.

— Et cette honte a disparu ?

— Elle n'a plus de raison d'être.

Mon angle de vision changea et je devins Jeanne. Une impression familière : j'avais déjà vécu à travers elle, lors de ce rêve que le fouinain m'avait envoyé, à Sahara Beach¹.

Je détournai le regard. Manuel ne pouvait pas comprendre. Il ne savait rien de moi, de celle que j'avais été – et que j'étais encore par certains côtés. Si j'avais choisi de m'appeler Changeling, c'était pour exprimer le profond changement que je sentais s'opérer en moi. La femme triste et misérable appelée Jeanne, cette femme que Kerl avait naguère rencontrée n'était plus. Changeling lui avait succédé – la superbe et provocante Changeling, dont Manuel était tombé amoureux dès le premier regard, alors qu'il n'aurait même pas remarqué Jeanne.

La Seine coulait à nos pieds, vingt mètres plus bas. Nous étions

assis sur le parapet au bord du quai Conti, entre deux boîtes de bouquinistes, le dos tourné à la foule. Même au fond de la Longue Nuit, notre solitude n'aurait pu être plus complète.

— Moi aussi, j'ai vécu dans la honte, reprit Manuel. Mais une honte cachée, ensevelie sous des montagnes d'illusions, dissimulée derrière une façade de béton. Quand elle est remontée à la surface, quand le béton s'est craquelé, je n'ai pas pu le supporter. J'ai tout plaqué pour venir à Paris. Mais il reste les souvenirs...

— Ils s'effaceront, prendront moins d'importance. Le temps arrange beaucoup de choses...

— La honte est là, Changeling.

— J'ai su rejeter la mienne.

— Parce que tu crois en l'avenir.

— Parce que je vis dans le présent. Le passé n'est que fumée.

— Mon passé ne cesse de se rappeler à moi.

Elle ne comprendra jamais, songeai-je, de retour dans l'esprit de Manuel. Que peut-elle savoir de mes espoirs et de mes frustrations, de mes désirs et de mes angoisses ? Aucune fille n'est venue à moi simplement parce que je lui plaisais. Aucune. Jamais. J'ai toujours payé pour aimer. Sauf mes androïdes, mais chacune d'elles m'a coûté une petite fortune, au départ !

Je me tassai un peu plus sur moi-même. La proximité d'une fille réelle me rendait nerveux. Je n'avais qu'à tendre le bras pour enlacer ses épaules dénudées, mais je manquais de courage. Mon effroyable timidité me terrassait.

— Oublie tout, Manuel.

Elle était tout contre moi, sa bouche à quelques centimètres de mon oreille. (J'aurais voulu m'enfuir, cesser de jouer les voyeurs, mais j'ignorais comment m'y prendre.) Je perçus l'odeur tiède de son corps, tandis que ses longs cheveux noirs balayaient mon visage ridé. Pourquoi agissait-elle ainsi ? Par compassion envers un vieillard obscène au bord de la sénilité ?

— J'ai... j'ai envie de te toucher, balbutiai-je.

— Vas-y. Fais comme tu le sens.

J'avançai une main hésitante, la posai sur sa nuque et l'y laissai immobile.

Je n'ose pas la caresser. Je n'ose pas l'attirer vers moi et embrasser ses lèvres... Ce n'est pas possible. Elle joue avec moi. (Mais non, elle ne joue pas ! hurlai-je, mais Manuel ne pouvait m'entendre ; cette scène avait eu lieu la veille ou l'avant-veille.) *Je suis vieux, répugnant, et elle si jeune...*

— Tu te conduis comme un puceau.

Le rouge me monta aux joues et je retirai vivement ma main. Jeanne parut un instant déconcertée, puis elle se pencha vers moi et

déposa un baiser sur ma joue. (Baiser par lequel je changeai à nouveau de corps.)

Mon audace me stupéfia. Je n'avais jamais exprimé mon désir aussi ouvertement.

Manuel demeurait rigide, les yeux fixes et vides. Je l'embrassai à nouveau. Il ne réagit pas.

Il a peur Non de moi, mais de ce qui va se passer entre nous. Je plaisantais en le traitant de puceau – il ne l'est certainement pas, physiquement du moins. Mais mentalement... c'est une autre affaire.

Comment l'aider à triompher, lui aussi, des barrières qui cloisonnent son esprit ?

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Manuel. La panique lui ôtait tous ses moyens. Son esprit tournait à vide, en une boucle sans issue. Je me collai contre lui, lascive, sensuelle, et le forçai à affronter mon regard. J'avais l'impression de manipuler une poupée. Nos poitrines se touchèrent. Le contact de mes seins sembla arracher Manuel à sa transe. Il m'enferma dans l'étau de ses bras et, en un élan que je n'espérais plus, m'embrassa avec une fougue d'adolescent.

Fondu enchaîné...

— Vous êtes un salaud et un irresponsable ! tonnait un homme d'une quarantaine d'années dont le visage bariolé indiquait l'appartenance au monde du spectacle. Disparaître de la sorte deux jours avant un show d'une telle importance ! Et s'il vous était arrivé un accident ?

L'esprit de Manuel, dont j'étais une nouvelle fois l'hôte involontaire, me permit d'apprendre l'identité de ce vociférant personnage : Réginald Bergson, le producteur du spectacle qui devait avoir lieu le soir même.

— Je voulais me détendre, me défendis-je faiblement.

— Vous deviez me prévenir ! J'ai appelé chez vous. Aucune de vos fiches femmes n'a été capable de me renseigner. Vous êtes pourtant tenu par contrat...

— Ça ne vous gêne pas de parler pour ne rien dire ? intervint Changeling. Il est là, n'est-ce pas l'essentiel ?

— Débranchez-moi cette androïde, ordonna froidement Bergson.

— Je ne suis pas une androïde ! s'écria Changeling.

— Tiens, on vous a changé, grinça le producteur. Une fille... Vos ne craignez pas de rendre jalouses vos chéries – ou d'attraper quelque vilaine maladie ?

Je l'empoignai par le col de dentelle de sa chemise et le forçai à me regarder droit dans les yeux. J'avais du mal à contenir la colère qui montait en moi.

— Écoutez, Bergson, j'en ai marre de vous ! Ras le bol ! Ayez confiance, je sais ce que je fais. J'assurerai ce spectacle demain soir...

Enfin, ce soir, puisqu'il est déjà cinq heures du matin. Et ce sera un succès. Mais d'ici là, je ne veux plus vous voir ni entendre parler de vous. Je n'ai pas besoin de vous avoir sur les talons en permanence.

— Le Carnaval est dangereux.

— Tirez-vous, Bergson ! *Tirez-vous !*

Je le lâchai et il battit en retraite ; une flamme de haine brûlait dans son regard.

— Vous ne devriez pas faire ça, Garvey... Je peux vous casser. Vous anéantir.

Quelle importance, puisque je vais mourir ? J'assurerai ce spectacle à tout prix. À tout prix...

Sans transition, je fus Jeanne marchant le long d'une rue, vêtue de sa longue robe grise, ce fragile rempart qui défendait son intimité contre les pensées, les sentiments, les impressions des gens alentour.

Elle avait cessé de considérer la foule comme une entité hostile. Le changement qui s'était produit en elle lui avait apporté une nouvelle vision du monde, qui ne devait rien aux habituelles théories philosophiques ou autres.

L'univers était la surface courbe d'un cylindre de gramophone infini, sur lequel courait une aiguille usée. La pointe de l'aiguille lisait les informations contenues dans le sillon universel et les retranscrivait, modifiant la réalité en fonction des désirs de celle-ci.

C'est le monde qui décide de ce qu'il doit être et de la manière dont il doit évoluer. Rien n'est écrit, le futur n'est que fumée. Ces gens que je croise et qui passent sans me voir choisissent leur destin, le façonnent au gré de leurs terreurs et de leurs espérances.

Ils font du monde ce qu'il sera, mais ils ne le savent pas.

Je revins à moi. Je gisais toujours sur le quai, entouré par une demi-douzaine de personnes. On avait glissé un blouson sous ma tête et Sue me massait les épaules et la poitrine avec des gestes tendres et lents. Je cherchai à me redresser, mais elle m'en empêcha.

— Tu as eu un malaise.

— Ce n'était pas un malaise. Tu sais où est Jeanne ?

— Au cirque. Elle répète.

— Allons-y.

— Vous n'êtes pas en état..., commença Frank Furter.

Utilisant brièvement mes implants, je me levai d'un bond, me forçant à sourire. Luc et le salvoïde se précipitèrent pour me soutenir, mais je n'eus pas besoin de leur aide. Je me sentais parfaitement bien, voire même dans une forme éblouissante. Décidément, l'hibernation m'avait réussi. Un effet inattendu de la Perturbation ?

— Sue m'a tout raconté, dit Luc. Sans toi...

— Laisse tomber. Je n'y suis pour rien.

L'incrédulité apparut dans son regard. Sue ne lui avait donc pas *tout* expliqué.

— Quelqu'un a appelé Manuel ?

— C'est fait, déclara le salvoïde. Je n'ai eu qu'à lui dire « Francis » et « GR-004 (modifié) »... Il a compris tout de suite. Mais il aurait bien aimé savoir comment tu avais identifié le produit.

— Tu ne lui as rien dit ?

— C'est à toi de le faire. Moi, je ne suis qu'un bouffon. Personne ne pourrait me prendre au sérieux... Un salvoïde ? Allons donc !

Je me tournai vers Luc et Sue.

— Vous m'accompagnez au cirque ?

— Bien sûr, répondit l'adolescent ramené du passé.

— J'appelle un taxi, intervint le salvoïde.

Nous nous y entassâmes après avoir salué les rares Transylvaniens restés sur place, nous promettant de nous retrouver, si possible, durant le spectacle de Manuel.

Le chauffeur, un vieil homme peu bavard, écoutait les informations à un volume excessif. Nous fûmes donc bien forcés d'en faire autant. Après une dizaine de sujets que je connaissais déjà – les salvoïdes, la fuite des Néopurs, les pannes inexplicables des moteurs à explosion – la journaliste à la voix mélodieuse prévint que les deux communiqués suivants étaient donnés sous toutes réserves.

— *Le port des capes de tissu vibratile « d'Urham » en matière synthétique est désormais déconseillé. Il semblerait en effet que les propriétés de ce satin particulier, jusqu'ici calquées sur celles du tissu authentique, subissent une évolution pouvant présenter certains dangers pour ses porteurs. On ignore encore exactement de quoi il retourne, mais une demi-douzaine de personnes se sont suicidées après avoir parlé d'une « terreur irrépressible les envahissant lentement au contact de ce tissu diabolique », tandis que d'autres, qui s'étaient débarrassés de leur cape peu après le début du phénomène, ont sombré dans une folie proche de la paranoïa. On suppose que la raison de ces incidents est une malfaçon, les faussaires ne prenant bien évidemment pas les précautions les plus élémentaires lors de la confection de la version synthétique du tissu.*

« *Parallèlement, un courrier confidentiel en provenance de la Colonie Sans Soleil de Triton fait mention d'une étonnante modification du comportement des Masonihils. Il semblerait en effet que ceux-ci, victimes d'un phénomène évoquant la synesthésie, soient devenus insensibles à la douleur. Ou plus exactement, que la souffrance soit désormais perçue comme une jouissance. Un Masonihil a déclaré que chaque mouvement du poignard serti dans son abdomen lui procurait désormais un plaisir voisin de l'orgasme... Puis il s'est suicidé, imitant en cela bon nombre de ses semblables.*

« *Mais la mort ne serait pas la seule issue pour les Masonihils. Ce même*

courrier signale une transformation inverse tout aussi stupéfiante, dont les Masonihils ne sont d'ailleurs pas les seules victimes. Car si la souffrance devient orgasme, l'orgasme devient souffrance ! Ainsi, dans les couloirs de Charon, il est devenu fréquent de rencontrer des couples faisant l'amour, le visage déformé par une douleur atroce qui atteint son paroxysme au moment de la... jouissance. Cette modification perceptive aurait entraîné un subit renouveau du Néo-Puritanisme, dont les militants parcourent la C.S.S., fouettant toute personne trouvée en train de forniquer (sic).

« De plus, cette « synesthésie » ne concernerait pas seulement douleur et plaisir, mais s'étendrait à l'ensemble des perceptions. Ainsi, lors de la fameuse Fête Astérienne, on se serait arraché une infâme piquette produite à partir de vignes de serre, tandis que les champagnes et grands vins terrestres étaient dédaignés... Aucune explication n'a pour le moment été trouvée à ces phénomènes sans précédent qui, étrangement, semblent pour le moment se limiter aux C.S.S. situées au-delà de l'orbite d'Uranus...

— La seconde vague ? émit Sue.

— Aucun doute. Ses effets ont l'air encore plus délirants que ceux de la première, commenta le salvoïde.

— La seconde vague de quoi ? s'enquit Frank Furter.

— Encore un à qui il va falloir tout expliquer ! ronchonna le salvoïde. Tu t'en occupes, Sue ?

— Plus tard, répliqua-t-elle en désignant discrètement le chauffeur, qui tendait l'oreille pour épier notre conversation.

Mon entrevue avec Jeanne fut aussi brève que possible. Elle me confirma chaque détail de sa soirée en compagnie de Manuel, sans même s'étonner que je sois au courant. Bien entendu, elle aussi comptait assister au spectacle. Une personne de plus à y retrouver... Je commençais à croire que tous ceux que j'avais rencontrés depuis ma sortie de l'hôpital y seraient, perdus dans la foule.

Ils y seront.

Fouinain ?

Pas de réponse. Je quittai le cirque pour rejoindre mes compagnons. Je les trouvai assis à la terrasse d'un bistrot prétendument auvergnat, dont le patron mettait un point d'honneur à assurer qu'un *chou* était un *chou*. Seul le salvoïde manquait à l'appel. Il avait préféré s'étendre sur la pelouse d'un square voisin pour y fumer un joint de romarin.

— Je vais le chercher, dis-je.

Je le trouvai en compagnie d'un enfant mongolien dont les lèvres molles et humides souriaient niaisement.

— Tu te fais des relations ?

— Tu ne me croiras jamais... Il m'a demandé de lui dessiner un mouton !

Le trisomique mâchonna quelques mots déformés et inintelligibles.

Le salvoïde avait beau être accoutumé aux perversions du langage et de la phonétique, c'était un vrai miracle qu'il eût compris ce que lui voulait l'enfant.

— D'accord, dit l'ex-barbu en me tendant le joint. Je vais te le dessiner, ton mouton – mais laisse-moi te dire que... Non, c'est sans importance, conclut-il.

Il ramassa un morceau de pierre crayeuse et considéra le muret à la surface irrégulière qui ceignait le square. Les salvoïdes possédaient un sens artistique développé, qu'ils n'avaient pas pour habitude de révéler aux étrangers. Ainsi, pour simplement croquer un mouton de caricature – quatre bâtons pour les pattes, un genre de nuage rondouillard pour le corps et une poire souriante en guise de tête – l'ex-barbu estimait qu'il lui fallait choisir l'emplacement le plus adéquat, utiliser les reliefs du mur afin de donner profondeur et volume à son graffiti.

Il choisit une surface presque lisse qui saillait légèrement et appuya le caillou friable là où la pierre se creusait d'un sillon ondulé. Ce serait parfait, estimai-je non sans ironie.

Mais il n'eut pas même le temps de tracer ne fût-ce que l'ébauche du dessin – et à peine celui de sauter précipitamment en arrière tandis que se désagrégeait la partie du muret sur laquelle il s'apprêtait à graffiter.

Quand il n'y eut plus qu'un tas de gravats sur lequel un nuage de poussière finissait de retomber, le salvoïde et moi découvrîmes l'enfant mongolien qui serrait dans ses bras un mouton de pierre parfaitement proportionné.

1 Cf. Prisons intérieures, même auteur. même collection.

CHAPITRE VII

— Vous entrez en scène dans dix minutes, annonça Bergson. Au moment précis où le soleil disparaîtra derrière Passy, comme vous l'aviez demandé. Vous êtes content ?

Je ne pris même pas la peine de tourner la tête pour lui répondre. La rage injustifiée du producteur, la nuit précédente, me l'avait montré sous son vrai visage, celui d'un *commercial* certes avisé mais pour qui la création artistique en elle-même n'avait aucune valeur si elle ne lui permettait pas de se remplir les poches. Désormais, je n'éprouvais plus que du mépris pour cet homme en qui j'avais eu confiance – un mépris qui virait à l'indifférence au fur et à mesure que le début du show approchait.

Bergson avait cessé d'être utile.

— Je suis aux anges, ironisai-je. Vous avez transmis mes consignes ?

— Vos petits copains pourront entrer à l'œil, si c'est à ça que vous faites allusion.

— Parfait. (Je me levai.) Vous devriez aller dans le public, cette fois-ci, ne serait-ce que par curiosité.

— Je me contente des coulisses.

— Vous manquerez les deux tiers des effets spéciaux.

— Je ne suis pas ici pour profiter du spectacle.

— Vous vous en contrefichez, hein ? Seul le pognon compte, pour vous !

Bergson se raidit.

— J'irai peut-être faire un tour, concéda-t-il, pour étudier de plus près les réactions des spectateurs.

— C'est votre problème, conclus-je en m'éloignant.

Tandis que je me dirigeais vers l'immense scène inclinée qui s'étendait entre les quatre piliers de la tour Eiffel, je me fis la réflexion que je n'avais décidément pas le moral, malgré l'imminence de ce spectacle qui était l'œuvre de ma vie. Changeling serait-elle dans le public ? Pourquoi n'était-elle pas venue m'encourager avant le

spectacle ? Je ne parvenais pas à lui en vouloir, mais j'aurais préféré lui avoir *déjà* fait l'amour.

Dissimulé par un miroir sans tain situé au point le plus élevé de ma scène, je considérai la foule réunie sur le Champ de Mars. Ces dizaines de milliers de personnes étaient venues pour me voir, mais cette pensée ne me procurait aucun plaisir particulier. Jusqu'ici, je m'étais *senti* une star, j'avais aimé être aimé. L'absence de Changeling me rendait incapable de jouir de cette gloire que j'avais tant recherchée. J'aurais donné toutes les ovations du monde pour la serrer dans mes bras...

Je chassai la jeune femme de mon esprit. Rien ne m'empêcherait d'assurer ce spectacle – qui serait vraisemblablement mon dernier.

Je jetai un coup d'œil au ballon sanglant du soleil, dont le tiers inférieur disparaissait derrière les immeubles kitsch de Passy. Il était temps d'y aller.

Je fis un signe de la main aux techniciens éparpillés sur la scène, à l'abri des regards ; bien que tout fût contrôlé par ordinateur, la présence d'une soixantaine de *roadies* était indispensable à la bonne marche du spectacle. Le moindre incident, le plus petit retard, le décalage le plus infime pouvaient en effet tout gâcher.

Regrettant mon incapacité à tout contrôler seul, je gagnai la bulle de verre blindé qui flottait au-dessus de la scène et m'y glissai avec une souplesse que d'aucuns auraient jugée étonnante pour un homme de ma corpulence. J'avais toujours mis un point d'honneur à entretenir ma forme physique ; la graisse qui me bourrelait avait la même origine que la sénilité précoce : les manipulations génétiques des Néopurs.

(Je tentai de me souvenir de ce qui s'était passé, de reconstituer le moment où j'avais quitté mon corps pour intégrer celui de Manuel, mais la dernière image présente à ma mémoire était celle de l'enfant mongolien cajolant le mouton de pierre.)

Le son pur et délié d'une guitare sonna dans le soir, créant peu à peu une mélodie lente et angoissante, toute d'arpèges de cristal. Le guitariste, géant de plus de dix mètres, était assis dans le vide à hauteur du premier étage de la tour Eiffel. Ses cheveux orange se tordaient dans la lumière d'un projecteur, tentacules enflammés d'une méduse illusoire. Il commença à grandir, à croître démesurément tandis que la mélodie se précisait, lugubre ballade empruntée à un compositeur obscur.

La foule poussa un cri de surprise. Les doigts du guitariste étaient eux aussi des tentacules – mais d'un rose obscène, répugnant, qui évoquait les chairs mises à nu d'un écorché.

Le grondement d'une basse au son atrocement trituré fit trembler les vitres dans un rayon de plusieurs kilomètres. Un bassiste

dégingandé, dont le corps semblait dépourvu d'articulations, était apparu sur le second pilier. Son visage n'était qu'un masque de zombie, une face blafarde et émaciée à la peau tendue sur des os saillants. Une plaie sanglante, tout au fond de laquelle battait un cœur gigantesque, béait dans sa poitrine dénudée.

À l'instant précis où le premier coup de baguette résonnait sur le tom basse, batterie et batteur se matérialisèrent au centre de la scène, masquant la bulle où je flottais. Le batteur n'avait pas de visage, mais possédait quatre bras aussi velus que ceux d'un gorille.

J'eus un haut-le-corps. (Mais qui étais-je ?) Cette mise en scène pompeuse, ces artifices grossiers ne faisaient que confirmer mon impression selon laquelle l'« art » multisensoriel n'était qu'une bouffonnerie, un assemblage factice d'éléments hétéroclites destinés avant tout à

FRAPPER !

Effet facile. Il n'y avait rien là-dedans, sinon une habileté commerciale voisine de la démagogie. Le cirque, lui...

(J'étais donc Monsieur Loyal, mais je ne le restai pas longtemps.)

Un coup de tonnerre explosa subitement. Malgré l'absence de nuages dans le ciel, mais le public crut vraiment à l'imminence d'un orage. La lumière sanglante du soleil semblait ne jamais vouloir s'éteindre, comme si l'astre incandescent demeurerait caché juste en dessous de l'horizon, suite à l'interruption de la rotation de la Terre.

Les musiciens s'évaporèrent lentement, comme digérés par l'atmosphère. La tour Eiffel ne tarda pas à les imiter. Il ne restait plus qu'une lande déserte et grise, où le vent secouait de dérisoires bouquets d'ajoncs. Dans le lointain se dessinait une silhouette trapue, inquiétante, qui titubait d'épuisement.

Sang. Il est en quête de sang. Tout comme moi.

Cette pensée appartenait indubitablement au gardien. Je regardai autour de moi, à la recherche de Filvini. Il était difficile de distinguer les visages dans cette pénombre sanguinolente, mais je savais que le Néopur était là, quelque part dans cette foule, et qu'il me cherchait pour me tuer.

Les ténèbres s'imposèrent brutalement. Même les lumières de Paris avaient disparu. D'autres lueurs naquirent çà et là, étoiles rougeoyantes d'une galaxie agonisante. La silhouette obscure se dirigeait d'un pas lourd vers un arbre mort démesuré...

Un loup-garou monumental apparut soudain. Il évoquait pour moi cette image publicitaire représentant un homme masqué en habit de soirée en train d'enjamber les toits de Paris. Image qui fut reprise pour la couverture du premier Fantômas.

La créature tendit ses bras décharnés vers les branches squelettiques de l'arbre mort, poussant un hurlement qui n'avait rien d'humain.

Stupide. Complètement stupide. Tu espères retrouver Kerl dans cette foule ? C'est du délire à l'état pur ! Il y a au moins trois cent mille personnes autour de nous...

(Filvini, s'adressant au gardien. Je tentai de les localiser, mais la voix mentale de la personnalité enfouie avait déjà été engloutie dans le brouhaha ambiant.)

La lumière glissait doucement vers l'orangé. Dégradation chromatique. La musique se déchaînait, rutilante et sauvage. Un orchestre symphonique au grand complet flottait sur la droite de la scène, plaquant un arrangement wagnérien sur l'instrumental rock façon Shadows.

J'avais peur. Je savais que ce n'était qu'un spectacle et que ce spectacle avait été conçu par Manuel Garvey, le plus grand des façonneurs, mais je ne pouvais refouler cette terreur qui montait en moi, nouant ma gorge et mon estomac, gonflant telle une bulle ardente à l'intérieur de ma poitrine.

Je décidai de m'éloigner de la scène. Arriver tôt pour être le plus près possible de la tour Eiffel avait été une erreur. Il fallait battre en retraite, pour refouler cette terreur, échapper à cette odeur de sang qui emplissait désormais l'air.

Je me penchais vers Sue, qui semblait avoir pleuré, et hurlai dans son oreille que je ne pouvais supporter cela. Elle hocha la tête et nous nous éloignâmes, suivis par Frank Furter. Le salvoïde s'était fondu dans la foule ; il nous retrouverait plus tard.

(J'étais donc Luc. Mais où se trouvait mon corps ?)

— *He was hungry, but he couldn't find no prey – no food.*

La voix sépulcrale avait tonné avec autant de violence que l'orage factice.

— *La faim lui rongait les entrailles.*

Tous auraient voulu fuir, je le sentais, mais les grilles magnétisées tendues autour du Champ de Mars les en empêchaient. Il y eut un début d'agitation au sein de la foule. Je souris. Les nouveaux générateurs d'hallucinations fonctionnaient à la perfection. Mes fans avaient peur ? Ils ne savaient pas ce qui les attendait...

La musique devint Apocalypse. Du sang dégoulinait des énormes nuages pourpres qui flottaient au-dessus des spectateurs. L'immense loup-garou plongea vers eux, ses yeux de braise jetant des éclairs meurtriers, son haleine puante soufflant comme une tornade chargée de miasmes.

Les ténèbres, à nouveau. Et un synthétiseur pleurant dans le lointain.

Et dire que c'est ça qui marche... Les gens sont vraiment trop primaires. Prêts à aimer n'importe quoi, du moment que ça les prend aux tripes. Même si c'est artificiel, même si c'est de la merde. Il suffit que ça les sorte de leur quotidien, que ça leur donne l'impression d'exister... L'odeur du sang les fait bander, la vue de la mort les surexcite. Ils n'ont qu'à se mettre à tuer ! Ce serait plus honnête...

Enfin... Du moment que je rentre dans mes frais...

(Bergson, assurément. Manuel ne s'était pas trompé sur son compte.)

Des pas lourds faisaient trembler le sol. Plongée dans une obscurité totale, la foule retenait son souffle. Ceux qui s'étaient allongés découvrirent que l'herbe du Champ de Mars avait disparu pour être remplacée par un sable fin à l'odeur de cendre et de sel. De nouveaux instruments s'étaient joints au synthétiseur. Une Gibson Les Paul gémissait sous les doigts d'un guitariste bleu électrique au bord du suicide dont la silhouette de junkie se découpait dans un halo de lumière d'un blanc éblouissant.

Sur une série d'écrans tendus dans le ciel apparurent des images répugnantes. Opérations, dépeçages, autopsies, tortures, mutilations... Des dizaines de loups-garous dansaient désormais *parmi* la foule, déchirant corps et visages à l'aide de leurs griffes acérées.

Je ressentis une douleur cuisante à l'épaule. L'un des lycanthropes s'en était pris à moi. Sans hésiter, malgré le tabou qui pesait sur la violence à l'égard d'autrui, je lui tranchai la gorge d'un coup de griffe.

Une jeune fille blonde tomba à la renverse, un jet de sang jaillissait de sa jugulaire ouverte.

Je reculai, *paisiblement affolé*. Je m'étais laissé piéger. Je me tournai vers le Matraqueur qui m'accompagnait et criai :

— Pourquoi sommes-nous ici ?

— La fusion.

Des quartiers de viande furent projetés dans les airs et retombèrent en pluie sur la foule terrifiée. L'orage de sang s'était interrompu.

(Retrouver Sh'ressch, l'extraterrestre aux allures de grand fauve originaire de Prtvll, m'avait tout d'abord surpris, puis j'avais réalisé que sa présence ne faisait que confirmer la dernière phrase mentale du fouinain. Tous ceux que j'avais rencontrés au cours de ma quête étaient là. *Tous*. Même l'astronome contrefait de Basse-Californie ?)

(Je voulus pénétrer plus avant dans l'esprit du Portuvillien, pour découvrir les raisons de sa présence ; la volonté inconnue qui me faisait ricocher d'un corps à l'autre ne m'en laissa pas le temps.)

Je hurlai en recevant sur le crâne un foie encore palpitant. Mon voisin saisit le viscère gorgé de sang et le jeta au loin. Il s'évapora en cours de route.

Ce n'était qu'une illusion. De mauvais goût.

Tout était redevenu calme. L'orchestre symphonique planait à nouveau sur la droite de la scène, faisant face à une formation d'une trentaine de musiciens qui évoquait un combo de samba ou de salsa. La musique tenait du folklore breton et du punk rock, malgré la présence de nombreux instruments rythmiques africains et d'un sithar ostensiblement mixé en avant.

Des fleurs géantes dérivait au-dessus des spectateurs, corolles lumineuses au centre desquelles cillaient des yeux à facettes. Le rythme de la musique ralentit progressivement, tandis que s'effaçaient les musiciens aux allures de pingouins. Une odeur douceâtre succéda à celle du sang. La terreur fut remplacée par une quiétude béate.

— *I will be there / I will be there / I will be there / At the love-in !*

L'air était peuplé de formes souples et imprécises. Des halètements presque imperceptibles se superposèrent aux percussions. Une voix s'imposa à la foule hypnotisée :

— Touchez-vous... Opposez vos mains ouvertes... Sentez les vibrations...

— *Good, good, good vibrations...*, chanta une voix visiblement repiquée car elle ne tenait compte ni du rythme ni de la tonalité du morceau.

— *I'm happy just to be with you*, répondit une autre voix, soutenue par les accords luxuriants d'un orgue Hammond.

Je joignis ma paume à celle de ma voisine, une fille aux cheveux gris perle. (Jocelyne était donc là, elle aussi...) Nous restâmes un long moment à nous dévisager, muets et recueillis. Puis Jocelyne dégrafa son bustier et bomba le torse, tendant vers moi ses seins menus. Je me penchai en avant et refermai délicatement mes lèvres sur la pointe encore tendre qui durcit aussitôt.

— *SUPERZAP THEM ALL WITH LOVE !*

Des hommes en uniforme sillonnaient la foule, matraquant à tour de bras les spectateurs agglutinés qui leur répondaient en leur jetant des fleurs et en les invitant à se joindre à eux. Un Christ géant survolait le public, larguant des joints et des pilules pyramidales de toutes les couleurs. Des couples faisaient l'amour avec des gestes lents pleins d'affection. Chacun cherchait à donner du plaisir plutôt qu'à en prendre.

Une pluie de pétales de rose épongea les dernières traces de sang.

Je venais de constater que le mandala peint sur le crâne du Matraqueur s'était illuminé quand une fille nue se pendit à son cou et l'embrassa à pleine bouche, posant les mains sur le symbole coloré. Le Matraqueur voulut la repousser, mais elle s'accrochait à lui, frottant son pubis contre la boucle métallique de son ceinturon et écrasant ses seins lourds contre les puissants pectoraux.

Je *souris lucidement*. Je restais imperméable aux suggestions

hypnotiques qui étaient à l'origine de ce déferlement d'érotisme et d'amour. Manuel faisait preuve d'une grande habileté dans la construction de son spectacle. Tout d'abord l'horreur, la violence aveugle et surnaturelle – puis l'amour, la douceur, la paix... Je me demandai ce qui allait suivre.

À mes côtés, la fille faisait l'amour au Matraqueur, mais seul le sexe de celui-ci semblait participer. Son esprit était de toute manière intégré au *Gestalt*. Ce *Gestalt* que j'avais moi-même quitté quelques heures auparavant, quand il avait estimé que je devais recouvrer mon identité pour le spectacle.

— *Lucy in the sky with diamonds...*

Ciel de confiture dégoulinant sur la foule. Visages froissés, déchirés, imprimés de fausses nouvelles et de gros titres déliquescents. Voix vertes et violettes escaladant les piliers de la tour Eiffel, surgissant des murs qui avaient soudain divisé la foule en groupes d'importances diverses mais tous obnubilés par l'idée de l'Amour.

Du sexe ?

Guitares distordues. Épiphone ravageuse et Gibson geignarde. Nappes d'orgue. Voix psychotropes de psychopathes psychopompes faisant éclater la musique en gerbes bariolées, brisant les fragiles arabesques d'amour pour leur en substituer d'autres, guère différentes au fond.

La musique se fit caresse, tendresse, plaisir. Harmonie. Les uniformes noirs avaient disparu, ainsi que les murs.

Je manipulai quelques commandes et chargeai un sous-programme. Il n'était pas question de laisser le spectacle dégénérer en orgie. Tout reposait sur le principe de la douche écossaise. Une construction faite d'oppositions tranchées renforçait la puissance de chaque morceau.

Bergson surgit des coulisses, haletant, alors que j'achevais de régler le rythme auquel se succédaient les hallucinations, et il se mit à tambouriner sur la paroi de verre courbe. Je branchai les micros extérieurs pour entendre ce qu'il avait à me dire.

— Vous êtes complètement dingue ! Arrêtez ça tout de suite !

— Il ne reste que quelques secondes. La pièce suivante...

— C'est du spectacle tout entier que je parle ! Vous êtes en train de les rendre mabouls ! Regardez !

(C'est la Perturbation qui les rend fous. La seconde vague doit être sur nous. Il faut trouver Filvini.)

— Je dois reconnaître que ça n'a jamais aussi bien marché...

— Irresponsable – voilà ce que vous êtes ! Le Champ de Mars transformé en baisodrome... Vous n'imaginez pas les ennuis que ça va vous créer !

Je rivai mon regard dans le sien.

— Je vais crever – vous l'ignorez, hein, Bergson ? Je vais crever

dans un an, peut-être deux, parce qu'un crétin de Néopur a décidé qu'il fallait limiter l'espérance de vie, quelques mois avant ma naissance ! Oh oui, cette idée a été presque aussitôt abandonnée, mais ça ne m'a pas empêché d'en faire les frais – et je ne suis pas le seul !

Un sentiment d'oppression naquit au cœur de la foule. Les corps enlacés se désunirent sans avoir, pour la plupart, réussi à atteindre l'orgasme. L'angoisse était à nouveau omniprésente, écrasant les poitrines, nouant les gorges bien qu'elle n'eût aucune origine visible – ou audible.

— Cinq millions, poursuivais-je. Cinq millions de pauvres types qui crèveront sur une période de six mois... (L'un de mes bras traversa la paroi de la bulle et empoigna le col de dentelle rose de Bergson.) Il faut un an au minimum pour monter un spectacle multisenso. Dans un an, je serai sénile, irrémédiablement gâteux. C'est ma dernière œuvre, mon chant du cygne – et vous voudriez que j'arrête tout ? (Je repoussai vivement le producteur ; il alla s'étaler parmi les câbles enchevêtrés.) Cassez-vous, Bergson. Je n'ai plus besoin de vous, maintenant. Et – mettez-vous bien ça dans la tête – *le spectacle continuera jusqu'au bout !*

Il se releva, s'épousseta du bout des doigts, les lèvres tordues en un rictus dédaigneux.

— Vous l'aurez voulu, Garvey. Je vais vous couper le courant.

L'angoisse ne cessait de monter, bien qu'il ne se passât rien d'anormal. La musique était douce, presque langoureuse. Il s'agissait d'un air traditionnel irlandais réarrangé pour deux synthétiseurs et un saxophone ténor. La scène demeurerait plongée dans l'ombre. Un unique écran plat, dressé du côté du Champ de Mars opposé à la tour Eiffel, montrait un paysage anodin, peut-être trop anodin : un vaste champ de blé aux épis agités par une brise légère.

Je rabattis les pans de ma robe, rajustai mon soutien-gorge et remontai mes bas. C'était la première fois que je me donnais ainsi à un homme, mais la tension érotique imposée par Manuel était trop violente pour que quiconque pût y résister.

Pauvre Manuel, songeai-je, tu viens de te cocufier avant même de m'avoir touchée...

— Je n'aurais jamais pensé que vous portiez ce genre de vêtements sous votre robe..., commença l'homme qui m'avait étreinte un instant auparavant.

(Francis ? Il était donc éveillé ?)

Je lui fus reconnaissante d'essayer de dédramatiser la situation.

— Chacun ses secrets, laissai-je tomber.

Rien n'avait vraiment changé mais, peu à peu, l'ensemble des sensations déversées par mes appareils portait une histoire à la connaissance du public. Ce passage était l'un des *morceaux de bravoure*

du spectacle. Sans recourir aux effets spéciaux ou à l'outrance qui avait fait ma renommée, j'étais parvenu à communiquer aux spectateurs un récit « off » qui se frayait un chemin dans leur esprit bien qu'il ne fût jamais évoqué ouvertement.

Le champ de blé ondulait, paisible. C'était un champ de blé banal, sans intérêt ni particularité discernable. Dans le ciel d'un bleu cassé voletaient quelques oiseaux noirs – mais peut-être leur couleur était-elle due à l'éloignement. Le filtre utilisé pour filmer la scène donnait bien au soleil un aspect quelque peu étrange, mais sans rien de choquant.

Pourtant, l'angoisse ne cessait de monter.

J'aperçus l'un de mes frères et voulus le rejoindre ; puis je décidai de n'en rien faire.

Les salvoïdes que nous étions n'avaient plus rien à se dire.

Les épis ployant sous le poids des grains ondulaient toujours dans la brise. Les oiseaux étaient plus nombreux, plus noirs aussi, et peut-être la sensation d'angoisse naissait-elle de leur présence.

Le soleil avait décidément l'air d'une tache de peinture.

Des centaines de corbeaux tournoyaient à présent au-dessus du champ et leur nombre ne cessait d'augmenter. Ils masquaient presque le soleil et commençaient à s'abattre sur le champ. Un cadavre y était caché et ils le cherchaient pour s'en repaître.

Tu as honte, hein, saleté de gardien ? Honte de ce que tu viens de faire... Honte d'avoir eu peur de projections holographiques et, surtout, de ne pas avoir su résister quand cette main a soulevé ta robinforme pour empoigner ton sexe !

Elle était mignonne, cette fille. Et ses doigts si doux, si agiles...

Tu as joui presque aussitôt, et c'est peut-être ça qui te rend encore plus malade. Car tu aurais voulu que ça dure, tu aurais voulu qu'elle referme ses lèvres sur ton sexe... Tu aurais voulu la prendre, la pénétrer... Ah ! tu te serais alors senti si fort, si viril ! Mais non. Deux-trois allers-retours, un liquide tiède qui tache l'intérieur de ta robinforme...

Frustrant, non ?

Tu rêves de sexe, même si tu refuses de l'admettre, mais ta nature même te l'interdit.

Tu rêves de sexe et c'est bien normal...

Car dans puritain il y a putain.

Un coup de feu retentit. Les corbeaux s'égayèrent.

Mais cela ne dissipa nullement l'angoisse.

— Nous sommes manipulés, dis-je.

J'avais encore dans la bouche le goût du sein de cette fille qui s'appelait Jocelyne.

— Oui, répondis-je en rajustant mon bustier. Manipulés. Abusés. Bernés.

— Cette ère est malade. Malade à crever.

— Il faut partir ! m'écriai-je. La suite va être pire, je le sens !

Nous entreprîmes de nous frayer un chemin vers la sortie.

Les lourds épis ondulaient dans la brise. Le soleil à la rotondité imprécise flottait dans le ciel bleu. Le dernier corbeau disparaissait au bord de l'écran.

Le poids de ma haine m'étouffait. Je la sentais gonfler en moi comme un cancer, comprimant peu à peu mes organes, écrasant mon cœur et mes poumons.

(Qui étais-je ? Un inconnu, cette fois-ci ?)

Je levai mon arme. Pour tuer. J'étais venu dans ce but. Tuer. Tuer cette foule que je haïssais. Tuer ce façonneur qui me rendait cinglé...

Soudain, je ne fus plus aussi sûr de vouloir le faire.

Mon index se crispa sur la détente mais n'appuya pas. Il y avait un vieil homme dans ma ligne de mire. Un vieillard comme je les détestais, bavant et chevrotant, avec un crâne poli et des yeux vicieux.

Haine trop forte, trop intense, devenue un sentiment abstrait, sans cause ni effet. *Haine.*

Nul ne peut vivre avec une telle chose en soi, songeai-je en retournant vers mon visage le canon du revolver.

Cymbale et cuivres brisèrent brutalement la tension, chassèrent l'angoisse.

Un clown peinturluré se dressait à l'emplacement de la tour Eiffel, ses quatre jambes encadrant la scène. Son nez rouge de la taille d'une mongolfière clignotait sur un 7/4 endiablé, adaptation douteuse de *Un square dance* de Dave Brubeck.

Des myriades d'homuncules se lancèrent à l'assaut des jambes du clown, pitoyables parodies aux corps contrefaits. Leurs traits, que les écrans montraient en gros plan, rappelaient ceux des Marx Brothers. Un Groucho ricanant qui avait atteint la ceinture jeta son cigare dans le pantalon béant. Le clown se mit à gesticuler ; plusieurs dizaines d'homuncules tombèrent, devenant des ptérodactyles roses aux yeux ornés de faux cils d'une longueur démesurée.

La musique s'enrichit d'instruments extraterrestres dont les sonorités appelaient irrésistiblement le rire. Une odeur de caramel s'abattit sur le public.

Ridicule, songeai-je en redressant mon huit-reflets. *Lamentable pastiche.*

— Il ne sera jamais aussi drôle que notre Auguste, cria Maciste, approuvé par Éléonore qui se blottissait contre sa poitrine massive.

— Ça n'a rien de drôle, de toute façon, dis-je en éclatant de rire bien malgré moi.

— C'est même lugubre, renchérit Éléonore en m'imitant.

Autour de nous, la foule rigolait franchement.

— Tiens, s'écria Maciste, voilà Changeling...

Une demi-douzaine de Chico escaladaient la veste bariolée du clown géant, suivis par deux Harpo, une quinzaine de Groucho et un nombre indéterminé de Karl – le quatrième frère, celui qui avait préféré écrire *Le Capital* plutôt que de tourner des films. La foule essayait de marquer le rythme en tapant dans ses mains, mais rares étaient ceux qui y parvenaient ; un 7/4 n'est pas exactement simple à suivre.

J'eus un sourire triste en considérant le corps sans tête du *psycho-killer*. Le pousser au suicide m'avait moins traumatisé que de causer la mort de Maguet, mais c'était toujours désagréable de tuer quelqu'un, même de manière indirecte. Je regrettais vraiment d'avoir accompagné Sue et les autres à ce spectacle – d'autant plus que nombre de mes frères avaient eu la même idée et que je ne tenais vraiment pas à leur parler.

— Alors, tu te marres pas ? lança une voix hilare. Les salvos, normalement, c'est plutôt rigolo...

Je me retournai. Un vieil homme au corps agité de soubresauts – celui que le tueur avait voulu abattre – gesticulait devant moi, pantin écarlate.

— C'est mon spécialiste livide, répliquai-je en m'efforçant d'adopter un ton aussi sinistre que possible.

Le rire du vieillard monta dans les aigus.

La plupart des Marx Brothers s'étaient transformés en ptérodactyles. Seuls un Harpo et un Groucho poursuivaient leur ascension. Le premier venait d'atteindre l'épaule du clown quand celui-ci le chassa d'un revers de main.

Le 7/4 devint un 11/2, le genre de rythme dont on se dit qu'il ne peut exister tant qu'on ne l'a pas entendu – et même ensuite, d'ailleurs. La base rythmique était assurée par des caquetages de poulets et des rires qui allaient du soprano au baryton. La partie solo avait été confiée à une viole électrifiée. L'ensemble, parfaitement supportable et à la lisière de l'inaudible, évoquait la rencontre d'une basse-cour et d'Erik Satie placée sous l'aile destructrice d'un Brian Jones aborigène.

Les jets invisibles de gaz hilarants cessèrent. Il n'était plus question de faire rire le public.

J'atteignis le poste électrique qui contrôlait la totalité de l'alimentation du spectacle.

— Arrêtez-moi ça, ordonnai-je aux techniciens qui se trouvaient sur place.

— Enfin quelqu'un de sensé, dit l'un d'eux en soupirant.

Il se tourna vers le panneau de contrôle et entreprit de commuter les disjoncteurs.

Je vais te briser, Manuel Garvey. Ton chant du cygne ? Tu parles ! C'est un service que je te rends en t'empêchant de continuer.

Le Groucho s'accrochait à la chevelure jaune et violette du clown, harcelé par les ptérodactyles qui le bombardaient de crachats lumineux. Il avait démesurément grandi et battait désespérément l'air de ses bras. Sa main heurta l'un des reptiles qui tomba en vrille vers le public et s'écrasa au sol, broyant sous son corps une demi-douzaine de spectateurs qui se redressèrent pourtant, morts-vivants dépourvus de squelette.

Je ne faisais plus qu'un avec le formidable assemblage de circuits qui créait le spectacle. Mes doigts couraient toujours sur les multiples tableaux de commandes, sur les claviers et les rangées d'interrupteurs et de potentiomètres, mais je sentais que j'aurais pu me passer de ces stupides intermédiaires pour contrôler *directement* le show.

(Il en avait le pouvoir, je le savais. La seconde vague de la Perturbation le lui avait donné.)

Je perçus une soudaine chute de tension. Bergson mettait ses menaces à exécution. L'image du clown vacilla.

Non ! Le spectacle doit continuer !

Les câbles, les ordinateurs, les mécanismes et les structures électroniques devinrent des prolongements de mon réseau nerveux. La machinerie tout entière était désormais un corps artificiel, dont je représentais le cerveau.

Mais l'intensité du courant ne cessait de baisser.

Il faut que je trouve de l'énergie.

J'étendis le réseau dont j'étais le centre, englobant la totalité des sources d'énergie disponibles. Vampire électronique, j'entrepris de voler la puissance indispensable là où elle se trouvait, aussi bien aux lignes électriques que dans les cerveaux des spectateurs.

(L'énergie devenait unique – autre conséquence de la seconde vague.)

Le show reprit après une interruption qui n'avait pas duré plus d'un centième de seconde.

Une volée de ptérodactyles s'abattit sur le Groucho. Becs et serres s'enfoncèrent dans le corps sans défense. L'éternel sourire moustachu s'effaça, le cigare tomba, bientôt suivi par une silhouette ensanglantée.

La fille qui s'était empalée sur le sexe du Matraqueur gisait sur le sol, pleurant à chaudes larmes. Elle n'avait même pas pris la peine de se rhabiller. J'aurais voulu la consoler, mais les sentiments humains me restaient inaccessibles ; je ne comprenais pas la raison de son désespoir.

— Fusion. Bientôt, dit le Matraqueur.

— Mais *quelle* fusion ?

— Verras.

Le mandala palpitait toujours sur le crâne rasé. J'eus la vision mentale d'un oignon dont les différentes peaux se détachaient une à une, fragments d'univers où gesticulaient de minuscules silhouettes terrifiées.

Un chevalier vêtu de papier hygiénique parfumé à la fraise se dressa face au clown dont la bouche s'ouvrit, révélant des crocs d'une blancheur parfaite avant de vomir un jet de flammes. La veste à carreaux multicolores, le pantalon trop large et le visage peinturluré s'évanouirent.

Le chevalier au glaive de lumière porta un coup d'estoc au dragon rageur qui avait remplacé le clown. L'animal chimérique l'esquiva et répliqua par une gerbe de feu pourpre qui embrasa l'armure de papier rose. Transformé en torche, le chevalier se dilua en un nuage de cendres qui mit longtemps à retomber, au son du *Poème* de Chausson revu et corrigé par biniou et xylophone.

L'armure était vide.

Le dragon poussa un rugissement qui dut porter jusqu'aux banlieues les plus lointaines et cracha une boule de feu qui se déforma dans le ciel sans étoile, pour finalement exploser telle une *nova*. Quand l'effroyable lumière s'éteignit, un Père Noël souriant survolait la foule à bord d'un traîneau tiré par des ornithorynques, jetant des brassées de cadeaux enrobés de papier coloré.

Des plates-formes dégravitées surgirent de tous les azimuts. Sous leurs ventres peints de scènes tirées de la Bible pendaient de grossières statues représentant des créatures fabuleuses – griffons, harpies, licornes, pégases... Tout un bestiaire fantasmagorique taillé dans la pierre crayeuse du Bassin Parisien.

La foule, s'arrachant à son abrutissement, s'écarta pour permettre aux plates-formes de déposer leurs fardeaux. Plusieurs centaines de statues s'érigèrent bientôt sur le Champ de Mars.

Je regardais autour de moi, dévisageant les spectateurs figés dans des postures le plus souvent grotesques. Un mouvement attira mon attention. Un couple se déplaçait à travers la foule fascinée. La femme m'était inconnue, mais l'homme...

— Francis ! hurlai-je à pleins poumons. Francis ! C'est moi, Luc !

Il se retourna, m'aperçut, me reconnut et se mit à courir dans ma direction, traînant la jeune femme. Sue émit un cri étouffé.

— Qu'est-ce que Jeanne fiche avec Francis ? Et comment se sont-ils rencontrés ?

— Le hasard..., commença Frank Furter.

— Il n'y a plus de hasard, coupa Sue.

Les paquets cadeaux contenaient des objets sans nom ni usage définissable. Vistemboires ou léonarques, abasiles ou saffonants, ils provoquaient des cris d'extase et des bagarres rageuses. Chacun

voulait son cadeau – et il n’y en avait pas assez pour tout le monde. Comme autant d’enfants pauvres d’une ville misérable se battant pour une poignée de monnaie, les spectateurs se disputaient les joujoux du Père Noël.

Je m’approchai d’un hippogriffe particulièrement affreux et l’étudiaï sous tous les angles en me demandant si je réussirais à réitérer le *coup du mouton*, comme j’avais décidé de l’appeler.

La jonction de l’aile droite attirait irrésistiblement mon regard. J’y posai la pointe d’un stylo et pressai doucement.

L’hippogriffe vibra, perdant une partie de sa substance. Quand les derniers gravats furent tombés sur le sol, une statue représentant le salvoïde originel agenouillé avait remplacé la bestiole hideuse.

Je me ruai vers la sculpture la plus proche avec un jeu de mots de joie.

La musique, demeurée trop longtemps douce et langoureuse, commença à monter en un crescendo qui n’augurait rien de bon. Manuel avait mêlé l’ouverture du *Vaisseau fantôme* et une accélération typique du hard rock en une escalade qui semblait ne jamais vouloir finir, analogue à cet effet expérimental qui permet de donner à l’auditeur l’illusion d’une perpétuelle montée vers l’aigu.

Le traîneau du Père Noël avait disparu, de même que les plateformes. Les écrans et les plaques tridi restaient vides, inertes. Seules les statues et la musique rappelaient qu’un spectacle était en train de se dérouler.

Je vais t’avoir, saloperie de gardien... Je sais désormais comment te forcer à m’abandonner le contrôle de ce corps, comment te rejeter dans les limbes pour que tu y pourrisses...

Le gardien, qui me cherchait toujours, s’était rapproché inconsidérément de la scène. À quelques mètres sur sa gauche, le salvoïde glabre qui avait découvert les *points de sculpture* venait de frapper du poing l’œil d’une licorne couchée dont la matière s’était effritée, révélant un sexe fourchu d’une taille fabuleuse, dont seule l’une des deux verges était en érection.

— Pour l’amour de Dieu ! hurla le salvoïde en mettant le cap sur une autre statue.

Je profitai de la surprise du gardien pour tenter de reprendre les rênes. J’échouai une fois de plus, mais cet échec, loin de me décourager, me remonta le moral. Je finirais par l’avoir, j’y arriverais ; ce n’était qu’une affaire de temps et de volonté.

La musique explosa, si baroque qu’il était impossible d’en identifier les différentes composantes. La première partie du show s’achevait sur ce morceau.

— *Emportés par la foule...*, chanta Édith Piaf.

Le public se dressa comme un seul homme dans l’odeur aigre de la

sueur. Au-dessus des plaques tridi, une petite femme maigre vêtue de noir tendait ses mains tordues et crispées vers l'accordéoniste soûl qui titubait au sommet de la tour Eiffel.

Les spectateurs se mirent à pleurer à chaudes larmes. L'alliance des chansons de Piaf, de l'orchestration hétéroclite et des ondes déprimantes distillées par les générateurs d'hallucinations les avait emplis de désespoir. Pourtant, aucun d'eux ne savait *pourquoi* il pleurait.

— Fusion. Commence, dit le Matraqueur.

— Enfin ! m'écriai-je avec un *agacement joyeux*.

— Fusion en route. Pivot en place. Roue tourne. Observe.

La tristesse du public s'accrut. Une jeune morte flottait dans le ciel, visage vers le sol ; la vision de ses traits paisibles qui ne s'animent plus jamais aurait poussé au suicide le plus jovial des boute-en-train.

Une fille s'arracha les yeux pour ne plus voir ce visage géant, un homme d'âge mûr se précipita la tête la première contre une statue ; un autre, plus jeune, s'ouvrit la gorge avec ses ongles...

— Je n'y comprends rien, disait le technicien. Il n'y a plus un watt qui parvienne à la scène. Tout aurait dû s'arrêter.

— Que fait ce crétin ? s'écria un autre technicien.

Il désignait un homme au visage baigné de larmes qui courait vers le poste électrique. J'ouvris la bouche pour donner l'ordre de l'intercepter, mais l'homme repoussa les techniciens, qui ne m'avaient pas attendu pour s'interposer, et plongea sur les contacts à nu.

Son corps se tétanisa, s'enflamma dans une étincelle violacée.

Les lumières de Paris s'éteignirent.

La transition entre les deux parties du spectacle fut d'une brutalité sans nom. Un rythme synthédisco des premières années du xxie siècle s'imposa, mettant un point final à la vague de suicides, tandis que des éclairs kaléidoscopiques trouaient la nuit qui s'étendait autour du Champ de Mars devenu une île de clarté dans une ville baignée de ténèbres. Chaque lumière était comme un Champ de Mars miniature où se tordaient des silhouettes hystériques, en transe, l'esprit laminé par le rythme répétitif et psychotrope du synthédisco.

Seuls les Matraqueurs et les salvoïdes ne se laissaient pas entraîner.

Kerl est là, songeai-je. Il est là, quelque part, partout... Il vit ce spectacle, alors que nous nous contentons d'y assister.

(Cette réflexion de Jeanne me rappela plus ou moins à la conscience. Jusqu'ici, je m'étais laissé entraîner de corps en corps, sans réagir, sans chercher à comprendre ce qui m'arrivait. Que Jeanne fût consciente de ma présence me ramenait dans la réalité.)

En regardant de plus près les lumières tournoyantes, on voyait qu'elles étaient constituées de myriades de lumières plus petites, qui

tourbillonnaient également et devaient être, elles aussi, composées d'autres lumières infinitésimales, elles-mêmes...

Entre ces lumières s'étendaient de vastes plages de ténèbres rendues imperceptibles par l'intensité des sources lumineuses. Comme la matière, essentiellement composée de vide, ces lumières étaient avant tout faites d'ombre.

— Partons, décidai-je.

La dizaine d'artistes qui m'avaient accompagné acquiescèrent. Demeurer sur place devenait dangereux. Nous nous dirigeâmes donc vers la sortie, la pieuvre-orchestre nous ouvrant la voie à l'aide de ses multiples tentacules.

Les lumières se rassemblèrent, dessinant une galaxie naine, représentation trouble de la Voie lactée. Leur éclat vira au rouge, tandis que le synthédisco agonisait, cédant la place à une valse musette endiablée. Les spectateurs formèrent des couples ; comme possédés, ils continuèrent à danser, secouant la tête et agitant leurs membres qu'on eût dit désarticulés sur le rythme à trois temps pervers.

— *Il y aura un Jugement Dernier !* rugit une voix féminine.

Flottant dans ma bulle, je constatai que je n'avais plus besoin de ces intermédiaires stupides qu'étaient les tableaux de commandes. Mon rêve de contrôler directement la totalité du show était devenu réalité. Araignée blottie au cœur d'une toile technologique, j'en maîtrisais désormais jusqu'aux détails les plus infimes, allant jusqu'à en alimenter en énergie les différentes parties.

J'éprouvai un vertigineux sentiment de puissance. Nul ne pouvait plus m'empêcher d'aller jusqu'au bout de mon projet, d'achever comme je l'entendais ce chant du cygne grandiose et délirant que j'avais patiemment conçu. Mieux : grâce à ce contrôle total et absolu que j'exerçais sur le déroulement du spectacle, je pouvais désormais donner libre cours à mes fantasmes, sans avoir à me soucier des impératifs techniques ou des limitations desquels il me fallait tenir compte en temps normal.

J'avais conscience de réaliser un chef-d'œuvre et cette certitude augmentait mon excitation. On parlerait de moi durant des siècles, voire des millénaires. Pour des dizaines de générations, je serais l'Artiste majuscule, le Créateur dont le souvenir ne disparaîtrait jamais de la mémoire collective de l'humanité.

J'avais toujours rêvé de passer à la postérité, de laisser une empreinte indélébile dans les strates de l'histoire, et la conception de mon spectacle était tout entière sous-tendue par ce rêve. Mais jamais je n'aurais imaginé que je me rapprocherais à ce point de la perfection. L'accident qui avait fait de moi le maître absolu de la toile virtuelle était l'un de ces heureux hasards qui, ajoutés au génie,

donnent naissance aux chefs-d'œuvre.

(Mais le hasard n'existait plus...)

— *Un Jugement Dernier / Châtiment des péchés / Punitions des erreurs / Ça ne me fait pas peur !* poursuivait la voix, derrière laquelle montaient des chants grégoriens passés à une vitesse bien trop lente.

Un immense filet de lumière verte recouvrit l'esplanade dont l'herbe avait cédé la place à une dalle de béton glacé. Les danseurs s'engluèrent dans les mailles de ce filet comme des mouches prises au piège. La panique était à son comble, visqueuse et noire. Des formes imprécises naqurent de la nuit, goules et jabberwocks. Le spectacle dérivait progressivement vers l'abstraction, tendait à devenir non-figuratif.

— Je vais essayer de l'arrêter moi-même, décidai-je.

— Mais où peut-il trouver l'énergie, merde ? gémit l'un des techniciens.

— Là où elle est, je pense. Partout. N'importe où. (J'eus un geste qui englobait la ville plongée dans les ténèbres et les constellations méconnaissables.) C'est irrationnel, je sais – mais que reste-t-il de rationnel, à présent ?

Je me dirigeai vers la scène d'un pas décidé. Les techniciens me regardèrent m'éloigner, pensifs. Quand je me retournai, un instant plus tard, tous avaient déserté leur poste. Ça risquait de chauffer, comme l'avait fait remarquer l'un d'eux un instant plus tôt, et ils tenaient sans doute à rester au frais.

Le ciel était devenu un immense écran courbe où dansaient des silhouettes inhumaines. La valse musette ralentissait imperceptiblement, tandis que de nouveaux instruments venaient en enrichir l'orchestration. Les spectateurs se débattaient toujours dans les rets lumineux de Manuel, mouches désespérées dont l'esprit n'était plus capable de produire la moindre pensée cohérente.

(Je décidai d'agir. Le phénomène qui me drossait d'un individu à l'autre semblait près de cesser. J'arrivais *presque* à le contrôler. Je m'insinuai dans l'esprit de Manuel, le temps de rajouter un élément imprévu au spectacle.)

Une voix grondante couvrit soudain la musique :

— Ordre à tous les détachements de boucler le Champ de Mars et de retrouver Merteuil Filvini.

Des hommes en uniforme noir tombèrent du ciel devenu solide, brandissant des armes meurtrières.

Tu vois, gardien de mes deux, tu es coïncé...

— Peut-être, répliqua le gardien, mais Kerl l'est aussi !

Une mygale monstrueuse se déplaçait sur le filet fluorescent, enrobant les spectateurs dans des cocons de soie blafarde. Les hommes en noir tentèrent de l'encercler, mais elle se déplaçait trop vite. La

musique oscillait, fluctuait en vagues sonores dépourvues de continuité. On eût dit le halètement asthmatique d'une machinerie sur le point de faire explosion.

(À nouveau, je songeai à agir, mais toute énergie m'avait quitté. Mon corps m'appelait, je le sentais confusément. Mais où se trouvait-il ?)

La mygale s'effaça, tandis que la toile lumineuse virait au rouge sombre. La musique n'était plus que bruit, mixage aléatoire de bandes incompatibles. Un grondement de marteau-piqueur développait un semblant de rythmique sur lequel se greffaient des violons au son *rétréci*. Des instruments inidentifiables lacéraient cette toile de fond déstructurée, coups de scalpel dans une chair à vif.

La tour Eiffel fluctua, se transforma en un géant obèse dont le visage portait de profondes blessures ensanglantées.

La mort d'un Géant, songèrent au même moment trois cent mille personnes subjuguées d'horreur.

Je me demandai soudain comment se déroulait la retransmission sur les autres mondes. Une partie de mon esprit se déplaça le long d'une portion de la toile étirée à travers le système solaire, suivant le fil rectiligne d'une transmission P.V.Q.L. La Lune recevait bien la totalité du spectacle, de même que Vesta et les autres C.S.S. astériennes connectées, mais la liaison avec Mars était coupée.

Intolérable, songeai-je. *S'ils croient que je vais leur permettre de me censurer !*

Je n'eus aucun mal à rétablir la liaison en utilisant l'énergie omniprésente. Se procurer celle-ci n'était plus un problème. Je pouvais l'absorber sous toutes ses formes, des trains de micro-ondes émis par les voiles solaires orbitales aux impulsions mentales. L'énergie était bel et bien devenue unique et je tirais partie de cette nouvelle situation.

Mars se trouvant de l'autre côté du soleil, je dus contourner celui-ci pour assurer la retransmission. Pour ce faire, il suffisait d'utiliser n'importe quel objet errant, météorite ou astéroïde décroché de son orbite, dont la trajectoire serait idéale pour répercuter le faisceau P.V.Q.L.

Les coques multiples et bosselées d'un vaisseau extraterrestre qui tombait vers le soleil s'illuminèrent.

Une nef stellaire apparut dans le ciel de Paris, soucoupe volante de plus d'un kilomètre de diamètre. Ce passage du spectacle, qui s'intitulait *La venue des Extraterrestres bienveillants*, était inspiré d'un très vieux film oublié, dont je possédais la dernière copie disponible.

— *Klaatu barada nikto !* rugit une voix métallique.

CHAPITRE VIII

— *Wags barada niktö !*

Ayant vu de nombreuses fois *Le jour où la Terre s'arrêta* durant mes nuits d'insomnie à bord du *Niagara*, je n'eus aucune peine à comprendre cette phrase qui se voulait en un langage extraterrestre.

Les Wags avaient besoin d'aide.

Je secouai la tête. J'étais assis au pied d'une statue représentant un griffon. Je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'étais arrivé là, ni des raisons qui avaient poussé Sue et les autres à m'abandonner avant le spectacle.

Je regardai autour de moi. Je me trouvais approximativement au centre du Champ de Mars, non loin de l'endroit où Jeanne et Francis avaient rencontré Sue, Luc et Frank N. Furter. Je les cherchai un instant, mais il faisait trop sombre pour les identifier s'ils étaient toujours par ici.

Il s'était passé quelque chose. Quelque chose qui m'avait coupé du monde avant d'inciter mes compagnons à m'abandonner. Encore sous le choc de mes va-et-vient psychiques, j'étais trop abruti pour formuler la moindre hypothèse.

J'aperçus un Matraqueur à quelques mètres de moi. Son regard était vitreux, mais la transe dans laquelle il était plongé n'avait rien de commun avec celle qui s'était à nouveau emparée des spectateurs. Contrairement à ces derniers, qui avaient tous levé les yeux vers la soucoupe volante factice, le colosse au crâne peint d'un mandala ne fixait que le vide.

À côté du Matraqueur se tenait Sh'ressch. Je le hélai. Il se retourna, me découvrit. Je ne fus pas surpris de mon incapacité à identifier son expression. Il se fraya un chemin à travers la foule figée et vint se planter devant moi.

— Que faites-vous ici ? lui demandai-je.

— Les Matraqueurs m'y ont amené. Ils sont tous là, répartis dans la foule. J'ignore ce qu'ils font.

— Je croyais que vous aviez intégré leur *Gestalt*.

— J'en ai fait partie, oui, mais il a décidé que je devais redevenir moi-même, que je serais peut-être plus utile en tant qu'individu que comme fragment de l'esprit collectif... Ne me demandez pas pourquoi ; le *Gestalt* lui-même l'ignorait.

— Curieux, commentai-je. Et les Doux-Dingues ?

— Ils sont là eux aussi. En esprit, bien entendu. J'ai appris que vous aviez libéré votre amie ?

— Je la cherche, justement. Accompagnez-moi.

Sh'ressch jeta un coup d'œil au Matraqueur toujours plongé dans sa transe.

— Entendu. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je reste à proximité d'un Matraqueur. Maintenant que j'ai fait partie du *Gestalt*, je peux m'y unir à tout moment.

Nous nous éloignâmes du colosse figé. J'essayais de rester sourd et aveugle au spectacle qui se poursuivait autour de nous. Il était hors de question que je me laisse entraîner dans le délire collectif auquel j'avais assisté durant mon décrochage. Dans cet ordre d'idées, avoir retrouvé Sh'ressch était plutôt rassurant, puisqu'il semblait imperméable aux innombrables stimuli que répandait Manuel – stimuli conçus, il est vrai, pour subjuguier des humains.

— Si vous voyez que je deviens comme eux, secouez-moi, frappez-moi, mais ne me laissez pas sombrer, d'accord ?

Il acquiesça silencieusement. Nous dépassâmes un groupe de cadavres atrocement mutilés qui commençaient déjà à se décomposer. Le show de Manuel était une véritable catastrophe. Combien de morts avait-il provoqué ? Plusieurs milliers au minimum.

— Je ne comprends pas très bien l'intérêt d'un tel art, grogna le Portuvillien.

— Moi non plus, rassurez-vous. Manuel voulait que ce show soit son chant du cygne... Il est en train de devenir celui de l'Ère expansive dans son ensemble.

Mon esprit engourdi se remettait progressivement à fonctionner. Je devais découvrir quel était l'effet exact de la seconde vague de la Perturbation. À priori, j'avais en main tous les indices nécessaires ; à moi de les trier pour en tirer une conclusion.

La première vague avait bouleversé les lois scientifiques au point de rendre caduque la Théorie de la Rationalité. Le mur de la lumière n'était plus, l'antigravité devenait banale, les pouvoirs parapsychiques avaient fait une apparition en force... Il était inutile de comptabiliser ces modifications ; elles ne constituaient que des symptômes.

L'apparition des *Gestalten* était à mon sens bien plus importante. Si l'on exceptait le gardien, qui n'était au fond que la conséquence d'un accident de parcours, toutes les entités collectives étaient nées de la même manière : un groupe d'individus qu'unissait déjà une conviction

commune finissait par fusionner, chacun d'eux devenant un fragment d'un esprit global. C'était le cas pour les Matraqueurs et les Doux-Dingues, mais aussi pour les spectateurs du numéro de Jeanne, que leur désir de voir Sue libérée du conditionnement avait réunis le temps d'un bref combat mental.

Il était donc possible de provoquer plus ou moins la naissance d'un *Gestalt*, à condition de trouver une motivation suffisamment forte et partagée par un maximum de personnes. Premier point à retenir.

L'effet de la seconde vague me semblait plus diffus. J'avais beau examiner sous tous les angles les récents événements, je ne voyais rien de bien marquant, sinon une *accentuation* des conséquences de la première. Ce n'était déjà pas si mal, puisque cela signifiait qu'un nouveau *Gestalt* aurait plus de facilité à se former. D'ailleurs, les décrochages successifs dont j'avais été victime ne constituaient-ils pas un phénomène analogue ?

Il était nécessaire de pousser ce raisonnement dans ses derniers retranchements. La séparation des salvoïdes ou des Transylvaniens n'était peut-être qu'une réaction de rejet de la perte d'identité qu'impliquait l'intégration dans un *Gestalt*. Les barbus faiseurs de calembours et les travestis qui dansaient à travers le temps avaient senti leur personnalité se dissoudre peu à peu ; incapables de le supporter, ils avaient interrompu le processus à ses débuts, sans même réaliser ce qu'ils faisaient. Second point à retenir.

Tout ceci était bien beau mais ne me menait encore nulle part. Il me manquait un détail, un déclic, une illumination. Inutile de chercher du côté du manuscrit qui n'avait jamais été rédigé.

Quoique...

En remontant dans le passé, je n'avais fait que perpétuer un ensemble de boucles temporelles auxquelles je ne pouvais penser sans une certaine perplexité teintée d'inquiétude. Le manuscrit, bien sûr, mais aussi la disparition de Luc, le « sauvetage » de Francis et la genèse du gardien. Ces faits inextricablement mêlés découlaient de mon voyage dans le passé.

Mais mon voyage ne découlait-il pas de ces faits ?

Je n'arriverais à rien ainsi. J'étais confronté à un cycle qui n'avait ni fin, ni commencement. Cela avait toujours été. Cela serait toujours. Les mots demeuraient impuissants à décrire une telle perversion de la causalité. Mon rôle, dans cette affaire, avait été tout à la fois essentiel et sans la moindre importance. Essentiel parce que j'en étais l'acteur principal – et sans importance car à aucun moment je n'avais eu la possibilité de choisir.

Mais, désormais, le cercle était refermé, la boucle bouclée et le libre arbitre reprenait ses droits.

La Perturbation n'est qu'une accélération de l'évolution, l'équivalent

d'une mutation brutale. Mais au lieu de concerner une espèce, cette mutation frappe l'univers lui-même, comme s'il s'agissait d'un être vivant aux gènes instables...

Fouinain ?

Tu patauges, Kerl. Et tu n'en as plus le temps.

C'est toi qui m'as projeté dans les esprits de tous ces gens ?

En un certain sens. Ce que tu appelles ton décrochage était une conséquence de la Perturbation. Et comme je suis la Perturbation...

Que dois-je comprendre, fouinain ? Et surtout, que dois-je faire ?

Ce qui est arrivé sur Terre est un événement sans précédent. Il n'y a jamais eu de boucle temporelle avant le passage de la seconde vague – ni de la précédente, d'ailleurs. C'est la première fois que quelqu'un remonte le temps jusqu'à une époque antérieure à celle où la structure du continuum permet le voyage temporel. Je ne peux l'expliquer. Tu as toi-même trouvé la formulation la plus adéquate : cela a toujours été.

Tu patauges, toi aussi...

Moins que toi. Parce que, vois-tu, ce cercle sans queue ni tête n'aurait été qu'une anecdote sans gravité s'il n'avait engendré le gardien. Tu comparais tout à l'heure la Perturbation à une mutation... Positive, bien entendu. Dans le même ordre d'idées, tu peux considérer que le gardien est une anomalie génétique. Ou un cancer. Ou n'importe quoi d'autre, du moment que l'image corresponde.

— Ça ne va pas ?

Sh'ressch me secouait vigoureusement. Je faillis l'injurier, puis je me souvins de ce que je lui avais demandé. Sans doute avait-il cru que le spectacle s'était emparé de moi.

— Si, si... J'étais en conversation avec le fouinain.

— J'aurais dû peut-être vous...

— Ne vous en faites pas. Il a eu le temps de tout me dire.

Pas tout à fait. Tu ignores encore un détail primordial... Le gardien vient de lancer une O.P.A. sur l'humanité. Seul un Gestalt puissant et efficace peut encore l'arrêter.

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça. Tu as prévenu les Matraqueurs ? Les Doux-Dingues ?

Ce Gestalt a besoin de toi. Et pas seulement de toi, mais aussi de tous ceux que tu avais contaminé et qui se retrouvent de ce fait légèrement en avance sur le reste de vos semblables. Souviens-toi de ton décrochage...

À ce propos, que s'est-il passé entre l'épisode du mouton de pierre et le moment où je me suis retrouvé squattant le corps de Manuel ?

Le fouinain émit un petit rire mental.

Tu ne t'en doutes pas ? Tu es mort, évidemment.

Mes jambes se dérobaient sous moi. Je sentis que Sh'ressch me retenait, je l'entendis parler mais je ne compris pas un mot – puis le Gestalt m'absorba et mon identité se dilua.

Désespoir.

Je flottais quelque part entre la Terre et Jupiter, mais devoir affronter le vide et la vision des étoiles ne m'emplissait plus de terreur. Peut-être parce que ce traumatisme n'affectait qu'une infime partie de moi-même.

Violence.

J'entrepris de me déplacer en direction de la source de ces ondes mentales qui me torturaient, suivant le fil d'Ariane d'un rayon laser.

J'eus soudain l'impression d'augmenter de volume. Les salvoïdes venaient de me rejoindre.

Nous allons mourir.

Ce qui avait été une nef stellaire faite de bric et de broc tombait vers le soleil. J'étendis un pseudopode virtuel. À l'intérieur de ces caissons étanches disloqués régnait le chaos. Les occupants de la nef naufragée se battaient à mort tandis que leur fragile univers plongeait vers sa destruction.

Je m'étendis à nouveau. Grossi par les gens du cirque et bien d'autres esprits d'origines diverses, je m'élançai vers la nef. Je devais sauver les Wags, mais j'ignorais comment m'y prendre.

Tuons les hérétiques !

Ainsi, les événements décrits dans le manuscrit qui n'avait pas d'auteur avaient fini par se produire. J'en voulus au fouinain de l'avoir caché à Kerl, mais cela ne dura qu'une fraction de seconde. Je n'avais pas de temps à perdre. Tout indiquait en effet que la nef ne tarderait pas à se désagréger. Je traversai la coque du caisson étanche le plus proche et sondai l'esprit des Wags. Quelques instants me suffirent pour tout savoir d'eux – du moins, ce qu'eux-mêmes savaient à leur propre sujet.

Comme l'avait laissé entendre le manuscrit, c'était un pauvre peuple qui avait préféré fuir plutôt qu'affronter la Perturbation. Mais rien ne servait de m'apitoyer sur ses erreurs passées. Il me fallait les réparer, certes, mais d'une manière radicale, par un authentique traitement de choc.

D'autres esprits se joignirent à moi. Il en arrivait à chaque seconde, d'ailleurs, mais cette vague était de loin la plus importante. Parmi eux se trouvaient Sue, Frank Furter, Luc, Francis et tous les autres, tous ceux que Kerl avait contaminés.

Dont Filvini. Celui-ci avait-il réussi à échapper à l'emprise du gardien ?

L'agression me prit par surprise. Filvini avait échoué. En l'intégrant, j'avais ouvert la voie au gardien.

Je dus quitter précipitamment la nef wag pour affronter mon adversaire. Jusqu'ici, je constituais un *Gestalt* homogène, dont tous les

éléments se fondaient en un seul être. Avec le gardien, la dissidence était entrée en moi.

Par bonheur, il commit l'erreur d'attaquer immédiatement, sans réfléchir. Il eût été plus subtil et efficace d'accepter l'intégration *puis* de tenter de prendre le contrôle.

L'un des compartiments étanches se détacha de la nef wags, crachant son air par ses sas éventrés. Des corps humanoïdes désarticulés furent projetés dans l'espace.

Je décidai de me diviser. Un *Gestalt* peut résoudre plusieurs problèmes à la fois. Tandis qu'une partie de moi, qui comprenait notamment Jeanne, Sue, les salvoïdes et Filvini, tenait tête au gardien, le reste de mon esprit collectif s'occupait du cas des Wags.

Je compris très vite que leurs corps étaient perdus. J'étais incapable de déplacer la moindre parcelle de matière. Leurs esprits, en revanche, pouvaient être préservés. En les intégrant – il n'y avait pas d'autre solution.

La partie de moi-même qui combattait le gardien ne cessait de croître. J'y aiguillais en effet tous les nouveaux venus. Mais la bataille était loin d'être gagnée. Le gardien n'était plus un *Gestalt*, mais bel et bien l'incarnation du Néo-Puritanisme. C'était contre une idée que je me battais, et les idées sont ce qu'il y a de plus difficile à anéantir.

J'absorbai avidement la totalité des esprits wags. Aussitôt, j'éprouvai une sensation troublante, qui évoquait les premiers haut-le-cœur d'une indigestion carabinée. Les Wags, refusant de jouer le jeu du *Gestalt*, grouillaient en moi comme autant de parasites. Si je les laissais faire, ils finiraient par me morceler, ce qui aurait de quoi réjouir le gardien.

Je me réunifiai. Autant mener les deux combats de front. Puis j'étendis un pseudopode en direction de la Terre, afin d'absorber un maximum d'esprits en vue d'accroître ma puissance. J'avais l'impression de danser pieds nus sur un fil aussi coupant qu'un rasoir tendu à des milliers de mètres d'altitude. Mais Éléonore était en moi, d'autres acrobates étaient en moi – et le bref vertige qui m'avait envahi disparut comme il était venu.

Le gardien se retira, sans doute pour préparer l'assaut suivant. J'en profitai pour me gaver. Je grossis, j'enflai, je me dilatai – jusqu'au moment où je me heurtai à un nouvel ennemi, presque aussi puissant que le gardien lui-même.

Un ennemi qui avait pour nom Manuel Garvey.

Tout d'abord, je crus qu'il était devenu fou. Ce n'était pas le cas. Il était simplement dépassé par les événements. Il avait absorbé toute l'énergie qu'il avait pu trouver, sans le moindre discernement, sans réaliser qu'il affaiblissait les psychismes dans lesquels il puisait. Il était seul, mais il possédait autant de possibilités qu'un *Gestalt* et mon

intervention, en le privant d'une partie de ses sources d'énergie, l'avait mis dans une colère noire.

Il fallait régler au plus vite le problème wag. Je créai un genre de filet dans lequel j'emprisonnai le navire. Puis j'étendis un appendice jusqu'au Champ de Mars, pont virtuel enjambant près d'un milliard de kilomètres d'espace glacé, et j'expédiai les Wags sur la Terre à une telle vitesse qu'ils n'eurent ni le temps de souffrir, ni celui d'avoir peur.

Sans cesser de maintenir Manuel à la lisière de mon territoire mental, je sondai les environs à la recherche du gardien. Qui demeura introuvable. Avait-il renoncé à lutter ? Ou bien préparait-il un coup de Jarnac ?

Manuel enfonça mes défenses et je compris à quel point j'avais pu être aveugle et stupide lorsque nous entrâmes en contact.

Manuel et le gardien ne faisaient qu'un. L'entité psychotique avait dû s'emparer de lui durant le spectacle, ce qui expliquait la manière dont celui-ci avait dégénéré.

Je tentai de résister. Il fallait tout d'abord séparer le façonneur et le gardien et je m'y employai activement, utilisant toutes les techniques qui me venaient à l'esprit. Je commençai par attaquer Manuel sur ce qu'il avait de plus cher au monde : son art.

Ton spectacle était lamentable, Manuel !

Il tomba dans le panneau.

Lamentable, l'œuvre de ma vie ?

« L'œuvre de ta vie », comme tu dis, n'est qu'une déjection intellectuelle sans originalité. Tu as piqué des idées à droite et à gauche, et tu les as assez habilement réunies... Mais ça ne donne pas un chef-d'œuvre – rien qu'une grosse merde répugnante, un étron artistique déposé par un cerveau puant la décomposition.

Tu n'as pas le droit... Qui es-tu, d'ailleurs, pour oser me parler ainsi ? Bergson ?

Kerl, répondis-je.

Kerl ! rugit le gardien. Je vais te broyer une bonne fois pour toutes !

Exit Manuel. Le Néo-Puritanisme en personne avait pris les commandes.

Je crachai une série de *jeux de concepts* typiquement salvoïdes qui eurent pour effet de décontenancer le gardien. Les Néopurs ne supportaient pas ce type d'humour. Manuel, par contre, en faisait une grosse consommation. Il rit, il se roula par terre – au figuré, bien entendu – et le gardien le rejeta, écoeuré.

Je remplaçai les *jeux de concepts* par des injures et des images pornographiques. Je savais que tout ce qui avait trait au sexe était une arme contre le gardien et je possédais en réserve une quantité impressionnante de fantasmes.

Tu penses ce que tu dis ? demanda Manuel d'une voix mentale humide de larmes.

Ne t'occupe pas de ça. Le gardien s'est joué de toi, il t'a manipulé... Tu n'es pas responsable de ce qui est arrivé.

Qui est le gardien ?

Rejoins-moi et tu le sauras.

Il hésita un instant, puis se fondit en moi, tandis que je projetais des images répugnantes issues d'une *snuff movie*. Mais la puissance qu'il apportait avec lui ne me suffisait pas pour triompher du gardien. Celui-ci était en train de prendre le contrôle de mon esprit et je ne voyais pas comment l'en empêcher. Il avait eu un demi-siècle pour apprendre à asservir – et l'arrivée de la Perturbation ne faisait que renforcer ses pouvoirs.

Je m'obstinaï malgré tout à lutter, peut-être parce que Kerl était en moi, et que la haine qu'il éprouvait à l'égard des Néopurs s'était reportée sur le gardien dès qu'il avait appris son existence. Je luttai pied à pied, ne cédant du terrain que lorsque ma position devenait intenable face à la pieuvre visqueuse qui insinuait ses tentacules jusqu'au fond de moi-même.

Vint un point où je dus m'avouer vaincu. Je n'avais plus la moindre chance de triompher, mais je continuai pourtant à résister, comme ces cow-boys encerclés qui, dans les westerns, se battent jusqu'à leur dernière cartouche sans cesser d'espérer que la cavalerie va arriver à temps.

Et la cavalerie arriva. À temps.

Chaque peuple touché par la Perturbation avait développé son *Gestalt* personnel. Rien d'étonnant à cela : la genèse de telles entités collectives était son véritable but. Comme je l'avais supposé, les modifications des lois naturelles, les étoiles qui s'éteignaient, les cataclysmes à plus ou moins grande échelle n'étaient que des accessoires. De la frime. Tandis que la formation des *Gestalten*...

Il y avait une volonté derrière la Perturbation, celle du plus grand des *Gestalten*, qui englobait tous les autres. L'esprit emplissait bel et bien l'univers, comme l'avait dit je ne savais plus qui... Et cet esprit était unique – la conscience universelle, ce que l'on pourrait appeler dieu si ce mot n'avait pas été galvaudé au point de perdre toute signification.

Ce *Gestalt* vertigineux, qui était l'émanation de milliards de peuples dont chacun comptait des milliards d'individus, se manifesta *in extremis*, juste avant que le gardien ne s'empare totalement de moi. Dire qu'il n'en fit qu'une bouchée serait un euphémisme. Que pouvait une idée contre la réunion de l'ensemble des races de l'univers perturbé ? Il la prit, il l'écrasa, il la jeta.

Puis il m'absorba et, une fraction de seconde, j'entrevis tous ces mondes, ces individus innombrables dont la fusion s'étendait jusqu'aux galaxies les plus lointaines.

Une fraction de seconde, je fus l'univers.

Quand nous redevînmes nous-mêmes, seuls dans notre tête, seuls avec nos petites pensées, nous n'avions plus besoin d'explications. Toutes celles que nous pouvions désirer nous avaient été fournies par l'immense mémoire collective du *Gestalt*.

Cette lutte que nous avions menée, tous unis contre le gardien, n'avait aucune chance de déboucher sur une victoire. Nous ne pouvions tout simplement pas gagner. Notre seule chance consistait à tenir assez longtemps pour que le *Gestalt* pût venir à notre secours – à savoir jusqu'à la fin de la seconde vague de la Perturbation, qui lui préparait en quelque sorte le terrain. Quant à ce qui se serait passé si le gardien nous avait asservis *avant* son arrivée, nul ne voulait y penser. L'apparition d'un *Gestalt* de ce type, cessant un jour d'être une communion d'esprits pour devenir l'incarnation d'une doctrine, était un accident unique, qui ne se reproduirait vraisemblablement plus jamais. Il avait fallu la réunion d'un nombre incroyable de facteurs pour que cela arrive ; une telle accumulation d'événements insolites avait un taux de probabilité si faible que même l'ordinateur le plus performant l'aurait estimé égal à zéro, faute de pouvoir comptabiliser suffisamment de décimales.

Soutenu par Sh'ressch, je me dirigeai vers la sortie du Champ de Mars. Il y avait des cadavres partout. Mais je savais désormais que la mort avait cessé d'être un total anéantissement. La Perturbation avait également rendu la survie de l'âme effective, réelle, vérifiable. La mort ne représentait plus que la perte définitive de l'individualité. Après son décès, chacun allait dorénavant se fondre dans le *Gestalt*, dont il devenait un élément parmi tant d'autres.

Ce n'était d'ailleurs pas le seul intérêt du *Gestalt*. Fabuleuse banque de données, celui-ci rendait en effet impossible les réécritures de l'histoire ou la perte du savoir. Chacun pouvait avoir connaissance du passé – et donc se consacrer à l'avenir. Un avenir que je – et ce je signifiait autant le *Gestalt* que moi-même – voyais ouvert, faisceau infini de possibilités.

En chemin, nous rencontrâmes Filvini. Il se planta devant moi, m'observa un instant, puis se fendit d'un sourire et me tendit la main. Je la serrai sans un mot. Nous nous comprenions, désormais.

Filvini aida Sh'ressch à me soutenir et nous reparâmes. Il ne restait qu'un point à éclaircir, un point sur lequel le *Gestalt* universel n'avait pu me renseigner. Le fouinain m'avait assuré que j'étais mort. Comment avais-je pu revenir à la vie ?

On dit merci à son vieux copain.

C'est toi qui m'as... ressuscité ?

Tu as eu une crise cardiaque. Le truc bête, imprévisible. Mais je ne pouvais pas te laisser partir ; sans toi, le gardien aurait peut-être triomphé avant « l'arrivée de la cavalerie », comme tu dis. De toute manière, même si tu n'avais pas eu autant d'importance, j'aurais craqué en voyant Sue se coucher sur toi en pleurant comme une madeleine proustienne trempée dans une tasse de thé. Vous avez bien gagné le droit de vivre ensemble quelques centaines d'années, non ?

Quelques centaines ?

Tu n'es pas encore très habile quand il s'agit de rechercher des informations dans la Mémoire... Ça viendra. Enfin, toujours est-il que l'un des effets de la Perturbation est de multiplier par trois ou quatre l'espérance de vie des peuples qu'elle touche. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. Manuel aussi, au fait. Le bidouillage génétique dont il a été victime est désormais sans effet.

Beaucoup de choses vont changer.

Énormément. Bon, je vais te dire adieu, j'ai du pain sur la planche...

D'autres mondes à Perturber ?

Et d'autres amis à découvrir. Salut, mon pote.

Je sus qu'il était parti mais, avant de s'éclipser, il avait indiqué à Sue où elle pourrait me trouver. Elle me rejoignit quelques instants plus tard, suivie d'une bande impressionnante dans laquelle je reconnus bon nombre de visages. Il y avait même Manuel, que soutenait une Jeanne rayonnante.

— Effarant, dit-il. Ce *Gestalt* qui semble n'avoir d'autre volonté que de s'étendre sans fin...

— Sans faim, peut-être, mais avec une de ces soifs ! gouailla un salvoïde.

Je lui demandai sans grand espoir s'il savait où je pourrais trouver celui de ses frères qui avait tué Maguet.

— Il est là, en moi, comme tous autres.

— Tu veux dire que tu es tous les salvoïdes ? s'écria Sue.

— Mieux que ça. Les salvoïdes n'auraient jamais dû exister. Me faire revivre à des centaines d'exemplaires était pire qu'une erreur – un crime ! Nous ne voulions pas être des individus, comme tout le monde le croyait – mais *un* individu. Je suis celui que vous nommeriez le « salvoïde originel »... (Il nous adressa un clin d'œil malicieux.) Appelez-moi Alvaro, c'est plus simple..., conclut-il en rotant pour bien souligner le rot.

Original achevé d'imprimer en novembre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)
— N° d'impression : 6465. — Dépôt légal : décembre 1988.
Imprimé en France

Ce pirate à été lancé sur la toile
en décembre 2012